LA REVUE DE PARIS

OCTOBRE

ANDRÉ SIEGFRIED ..... L'Occident et le Monde

MAURICE GARÇON ..... Le Journal de deux Amis

MARIO SOLDATI..... Le vrai Silvestri (I)

ANDRÉ FONTAINE..... Démocratie italienne

RENÉ LALOU..... Roger Martin du Gard

JAMES BOSWELL ..... Boswell veut se marier (fin)

A^el AUPHAN et J. MORDAL Atlantique 1940

GEORGES CONCHON .... Le Grand Doff

JEAN BOSC ..... Les Protestants et l'Enfer

MARCEL GABILLY ..... L'Histoire parmi nous

CLAUDE ARAGONNÈS.... Teilhard de Chardin

THIERRY MAULNIER ..... Egmont à Bruxelles

MARCEL THIÉBAUT ..... Le « nouveau Roman »

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, ALAIN BOSQUET, JEAN D'ORMESSON, PIERRE DE BOISDEFFRE

LA LIVRAISON : 250 FRS 1958 - 65e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE SIEGFRIED	L'Occident et le Monde	3
MAURICE GARÇON	Le Journal de deux Amis	13
MARIO SOLDATI	Le vrai Silvestri (I)	24
ANDRE FONTAINE	Démocratie italienne	46
RENE LALOU	Roger Martin du Gard	60
JAMES BOSWELL	Boswell veut se marier (fin)	65
A. AUPHAN et J. MORDAL	Atlantique 1940	83
GEORGES CONCHON	Le Grand Doff	94
JEAN BOSC	Les Protestants et l'Enfer	114
MARCEL GABILLY	L'Histoire parmi nous	123
CLAUDE ARAGONNES	Le Milieu divin	132
THIERRY MAULNIER	Egmont à Bruxelles	136
MARCEL THIEBAUT	Le « Nouveau Roman »	140
Le Mois à Paris		156

DIRECTEUR : MARCEL THIEBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

FLEMING
par **André MAUROIS,**
de l'Académie Française.

AU TEMPS DU GRAND ROI
par **Émile MIREAUX,**
de l'Institut.

L'ÉVÉNEMENT
par **Jean L'HOTE.**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.500	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.900
— : Six mois (6 numéros)		1.250	— : Six mois (6 numéros)		1.450

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.475
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**	£	2/10
Espagne	Pesetas	300	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	200

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucaud - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 958.

INFORMATION FINANCIÈRE

BANQUE DE FRANCE

Le compte rendu des opérations de la Banque de France pour l'exercice 1957 vient d'être présenté à Monsieur le Président de la République.

Selon l'usage, il comporte deux parties. La première est consacrée à l'examen des principaux facteurs dont dépend la valeur du franc. La seconde expose les opérations de la Banque et analyse l'évolution de son bilan au cours de l'exercice.

En conclusion, le Rapport donne un aperçu de la manière dont a évolué, au cours des premiers mois de l'année 1958, la situation économique, financière et monétaire de la France.

CONFORT
à l'Aigle
HUTCHINSON
CHASSE
TRAVAIL
"FARMER"
Botte caoutchouc translucide doublée toile forte Cambrure renforcée. Semelle moulée marron anti-dérapante.
Très robuste
du 39 au 46 3.790 fr.
(Prix imposé)
En vente chez tous les spécialistes.
QUALITÉ
HUTCHINSON

L'OCCIDENT
ET LA
DIRECTION SPIRITUELLE DU MONDE

par André Siegfried

I

Incomparable autant qu'incontestable s'affirme la contribution de l'Occident au progrès humain durant les quatre ou cinq derniers siècles. L'événement primordial de l'histoire depuis la Renaissance, c'est la conquête du monde par la race blanche occidentale, sous l'égide européenne d'abord, américaine ensuite, au nom d'une technique de l'efficacité : les Blancs occidentaux s'en prévalent pour prendre en mains la mise en valeur du monde, assumant en fait la gestion planétaire. Incontestée et universelle jusqu'en 1914, cette hégémonie est soumise depuis lors à des assauts de plus en plus nombreux et passionnés, la chute depuis la seconde guerre mondiale étant particulièrement rapide.

Il faut observer que cette prédominance n'a pris toute sa portée qu'avec la révolution industrielle, le machinisme transformant la production selon les règles de la série et de la masse, entraînant de ce fait avec une technique nouvelle un rythme nouveau de l'action et, avec de nouvelles façons de vivre, une conception entièrement nouvelle de la vie. Au XIXe siècle et jusqu'au début du XXe, l'unité mondiale se réalise sous la direction occidentale, sur un plan européen et américain : ce sont nos

capitaux qui exploitent les richesses naturelles des cinq continents, nos techniciens qui dirigent cette exploitation, nos administrateurs qui règlent les conditions des échanges : il n'y a pas d'autre impulsion que la nôtre et nous imposons partout nos mœurs, nos standards, nos techniques. J'ai fait en 1898-1900 le tour du monde et je puis certifier que cette analyse, strictement exacte, ne comporte aucune exagération. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, et même à l'époque romaine, pareille emprise universelle d'une civilisation.

Cet apport, dont l'ampleur est évidente, nous le voyons quant à nous sous un angle qui nous est propre. La supériorité de la civilisation occidentale nous semble telle que l'hégémonie qui en découle nous apparaît naturelle, normale, statutaire (certains Anglais disent même : voulue de Dieu) et destinée à rester permanente. *La République française est comme le soleil, aveugle qui ne la voit pas,* disait Bonaparte en 1797 aux Autrichiens qu'il venait de vaincre : aux environs de 1900, il est peu d'Européens qui, confrontant les civilisations, n'eussent en parfaite conviction tenu pareil langage. Qu'avions-nous conscience d'avoir apporté partout où se manifestait notre présence ? Notre éblouissante technique, une administration régulière, génératrice d'une hygiène meilleure, d'un niveau de vie accru, le progrès social, les « lumières » de l'éducation moderne, et finalement le christianisme de nos missions. « Oui, aveugle qui ne le voit pas », estimions-nous ingénument. Jusqu'à 1914, en effet, la satisfaction que nous avions de nous-mêmes demeure totale. Aucun doute n'effleure notre esprit. Le fameux *Recessional* de Kipling, écrit en 1897 pour le jubilé de la reine Victoria, ce zénith de la gloire britannique, reflète au maximum ce sentiment, à vrai dire pharisien, de « propre justice ». Du reste, depuis trois siècles, tout ce qui a été fait de grand dans le monde, découvertes, inventions, réalisations sociales, travaux publics modifiant la structure même de la planète, ne l'a-t-il pas été par l'Occident ?

Telle était l'idée que nous nous faisions de notre contribution, mais les autres races en jugeaient autrement. Elles n'en contestaient pas la grandeur, mais, dans cet apport dont nous étions si vains, ce qu'elles retenaient, c'était moins ce christianisme que nous prétendions enseigner que l'énergie matérialiste qu'exprimait notre irrésistible dynamisme. Si elles appréciaient notre progrès matériel, avides même de se l'attribuer, c'était surtout en raison de la puissance qu'il confère et dans la pensée de secouer notre domination. Bref on acceptait notre technique sans en reconnaître le primat, nous déniant toute supériorité dans l'ordre spirituel. Les sociétés extra-occidentales conservaient leurs propres mystiques, leurs hiérarchies des valeurs, différentes et parfois même contradictoires des nôtres : leur spirituel ne s'inclinait pas devant notre efficacité. Fallait-il croire qu'il y eût d'un côté tout matérialisme, et de l'autre seul authentique refuge de l'esprit, c'est ce qu'il nous faut maintenant discuter.

II

En présence des grands problèmes de l'esprit et de la vie le contraste de l'approche occidentale et de l'approche orientale est frappant.

La principale différence réside dans notre conception de la connaissance, qui nous vient des Grecs dans leur résistance à l'Asie. C'est bien alors qu'est né l'Occident, par opposition consciente à l'Orient. La pensée grecque, se libérant de la magie, de la superstition, de l'irrationnel, envisage désormais les choses par la seule raison : là où l'Asiatique énumère, compile, vaticine, elle cherche toujours la raison intelligible des phénomènes. Non qu'elle dénie l'existence de l'irrationnel, mais elle revendique pour le rationnel un domaine où ses règles prévalent en exclusivité. Partout où l'esprit se comporte de la sorte on est en Occident et de ce point de vue les méthodes grecques sont encore les nôtres.

Héritier de cette tradition, l'Occident moderne l'a développée, peut-être pervertie, en pratique d'action, la source demeurant du reste toujours la même. Car la raison profonde de notre supériorité technique, c'est qu'elle se fonde sur la science, celle-ci dépendant elle-même de nos méthodes de raisonnement. La science des Grecs était surtout curiosité de connaître, la nôtre se transpose naturellement en réalisations effectives. Dans ces conditions, nos « maîtres à penser », comme dit Duhamel, sont en même temps, et de ce fait même, des maîtres d'action et c'est là qu'est la véritable originalité de la pensée occidentale, dont on peut dire qu'elle est une aventure d'action. « Ce que je prétends, écrit Péguy de Descartes, c'est que sa méthode est une morale, une morale de pensée, ou une morale pour penser ; ou, si l'on veut, tout est morale chez lui, parce que tout y est conduite et volonté de conduite. Et peut-être sa plus grande invention, et sa nouveauté, et son plus grand coup de génie et de force est-il d'avoir conduit délibérément sa pensée comme une action. » Ce sens de la conduite, qui n'est pas la morale mais une morale d'action, est caractéristique de l'Occident.

La condition de son efficacité, qui n'est pas loin de constituer un monopole occidental, c'est essentiellement de savoir distinguer le domaine où prévaut le rationnel et de réserver alors à ses méthodes une exclusivité totale, presque agressive. L'oratoire subsiste, mais dans le laboratoire l'irrationnel ne sera pas autorisé à pénétrer. Ce dualisme est la garantie fondamentale du succès de nos réalisations, ménageant à la fois le respect de la science et celui de la religion : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, écrit Renan dans sa *Vie de Jésus*, *mot profond, qui a décidé de l'avenir du christianisme. Mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation.* Cette laïcisation de la science apparaît aux Orientaux comme une rupture de l'unité suprême de toutes choses, et en effet

chez nous le spirituel ne couvre pas tout : l'Occident lui ferme la porte quand l'efficacité est en jeu.

Amiel écrit : *Le christianisme, cet aspect oriental de notre culture.* C'est qu'en effet nous n'avons pas rompu tout lien avec cette Asie, dont la pensée grecque nous a appris à nous libérer intellectuellement. La source juive, d'où provient l'évangile, est religieuse, dynamique, génératrice d'inquiétude sociale et de ce sentiment de la justice où Detœuf voyait surtout une passion. Par contraste notre notion de l'ordre est une règle qui, dans la pensée, nous vient de la source grecque, et dans le droit de la construction romaine. Le miracle occidental, c'est que l'esprit du christianisme, tout contemplatif à l'origine, se soit transposé en action, dans une étonnante combinaison, qui laisse l'Orient rêveur. Dans le legs de l'Asie à notre endroit il y a l'esprit, on n'en saurait douter, mais transposé, perverti peut-être dans une formidable entreprise d'action où nos plus splendides réalisations sociales et humaines peuvent n'être pas considérées comme relevant authentiquement de « l'esprit ». C'est du moins ainsi que, vue du dehors, la civilisation occidentale apparaît à l'Orient.

III

Vis-à-vis du Divin l'angle d'approche asiatique est tout autre, mais qu'est-ce que l'Asie ? Le plus grand, le plus ancien, le plus illustre de tous les continents ne présente aucune unité dans sa contexture géologique ; il n'en a pas davantage dans ses races, ni non plus dans ses civilisations, car quoi de plus différent de cette super-Asie qu'est l'Inde que l'Islam du Proche-Orient ou l'immense peuple chinois ? Le centre, ce toit du monde, est vide, et centrifuge est l'attraction de la Méditerranée, de l'océan Indien, du Pacifique. Et cependant, au sein même de sa diversité, le contact de l'Asie révèle de puissants facteurs d'unité continentale, à vrai dire plus négatifs que positifs. Il s'agit, et surtout dans sa partie authentiquement asiatique, d'un continent où l'on meurt de faim, essentiellement, pathologiquement paysan, ne pouvant par ses cultures nourrir sa population. Il s'agit aussi d'un continent où la mort est si intimement mêlée à la vie qu'elle forme avec celle-ci un complexe reconnu comme tel et ne comportant pas de résistance véritable de la part du vivant : la vie y est de peu de prix, apparaissant naturellement comme une illusion. Le retard technique y est énorme, au point qu'à cet égard l'Orient et l'Occident ne sauraient être considérés comme contemporains. L'Asie enfin est un milieu où nos modes de raisonnement ne valent pas, que les méthodes grecques de pensée n'ont pas pénétré. Tout cela est vrai de l'Inde insondable et tragique, mais aussi de cette Eurasie qui s'étend jusqu'à la Méditerranée, et largement encore du monde chinois.

Le contact occidental exerce sur cette masse une action révolution-

naire. Même aujourd'hui l'Asie reste un continent fondamentalement paysan, par contraste avec l'Europe où les proportions entre villes et campagnes sont tout autres. Or notre intervention, ancienne déjà mais intensifiée depuis un demi-siècle, disloque rapidement l'ordre traditionnel, de sorte que cette civilisation multiséculaire se trouve actuellement à un carrefour. Il est vrai qu'une crise analogue est en train, toutes proportions gardées, de se produire en Europe par l'intervention de l'Amérique et le spectacle de sa richesse et de sa puissance, mais le choc, pour l'Asie, est plus violent, parce que la disparité des forces s'y est manifestée plus accentuée. Aucun pays n'y échappe et l'indépendance politique, nouvellement acquise, n'y remédie pas, génératrice qu'elle est d'amertume, dans la mesure où elle souligne l'incapacité où l'on demeure, sans l'Occident et par les seuls moyens politiques, de répondre au problème posé par les masses, qui n'ignorent plus ce qui a été fait ailleurs mais qui, plus que les élites, sont attachées à leurs traditions.

Cette pénétration de l'Orient par l'Occident, avec la réaction naturelle d'élites à la fois converties et humiliées, entraîne chez celles-ci la conscience d'une unité asiatique, faite surtout d'hostilité contre l'influence occidentale, dont on éprouve une crainte maladive au moment même où on en ressent tous les effets. Pareille attitude est politique, c'est par exemple celle d'un Nehru, disciple et cependant ennemi de l'Occident, mais elle ne fait que se plaquer sur un fond psychologique marqué par les siècles, en vertu duquel les réactions des Asiatiques sont toutes les mêmes quand il s'agit de la place tenue par le spirituel dans les démarches de la pensée et de la vie.

Dans l'attitude orientale à l'égard de la connaissance et de la vie, ce que nous rencontrons d'abord c'est un monisme fondamental, par contraste avec notre dualisme. L'idée d'une séparation entre le rationnel et l'irrationnel, entre le civil et le religieux, entre Dieu et César n'existe pas, n'entre même pas dans l'esprit. Il y a identité entre la loi religieuse, la loi morale, la loi sociale ou politique, la notion d'une laïcité quelconque étant même inconcevable. Dans ces conditions la vie forme un tout : il s'agit d'un système global cohérent dans lequel tout est rattaché à une métaphysique supérieure et totalement absorbante. Pas de relatif, pas d'accident, tout est donné à la fois, le signe passant avant le fait et, comme le dit Bammate, le frigidaire s'intégrant dans l'ensemble de la foi. On ne peut s'étonner dès lors que le Coran, par exemple, explique plus de choses chez l'Oriental que chez nous le Nouveau Testament. Quand cet ensemble existe, il comporte une force évidente, mais, attention, il n'y a pas de garde-fou laïque et l'Asie est mal préparée à la séparation du pouvoir civil et du pouvoir religieux : l'intrusion de notre législation dans ce système où l'esprit et les mœurs sont étroitement coordonnés ne peut être que désorganisatrice et révolutionnaire.

Nous disions plus haut que la distinction du rationnel et de l'irrationnel, dans un dualisme voulu et presque agressif, est caractéristique de

l'Occident. Ici rien de semblable, mais au contraire pénétration constante du rationnel par l'irrationnel, sans aucune réciprocité. Il s'ensuit une méthode de pensée entièrement différente. Notre principe de non-contradiction, synonyme pour nous de santé de l'esprit, ne joue pas. Pour l'Indien par exemple, une chose peut être et n'être pas, être elle-même et en même temps son contraire. Nos instruments logiques dès lors, qu'il s'agisse du déterminisme, du syllogisme, de toutes nos formes de raisonnement, ne sont pas utilisés par les Asiatiques, même quand, formés dans nos universités, ils paraissent les avoir adoptés. Les procédés authentiques de l'Orient éternel sont l'énumération, la répétition, l'analogie, sans liens logiques nécessaires, ni nécessité de démonstration.

Selon Raymond Schwab, notre prétention de démonstration par évidence rationnelle apparaît même en Asie comme une carte forcée, synonyme d'insolente pression (c'est dans un sens analogue que, chez nous, les Anglais ressentent *l'insupportable arrogance intellectuelle* d'un Poincaré entreprenant de leur prouver, en juriste, le bien-fondé de ses positions). En revanche, toute une infinie richesse se suggère dans les associations d'idées provenant de l'assonance, du rythme poétique, du rapprochement de points de vue différents sans rapports logiques entre eux ; on ne lie pas, on appose, on répète, d'où une perfection des techniques de la mémoire pour nous presque invraisemblable. C'est aussi peu cartésien, aussi peu occidental que possible, mais la dialectique y trouve d'étonnantes possibilités d'épanouissement, alors que, dans cet océan, l'Européen risque d'être submergé.

La poésie prend de la sorte une puissance dans le domaine de l'esprit que nous lui reconnaissons sans doute mais dont nous ne mesurons pas la richesse : elle cherche et rejoint le réel par le fabuleux : la légende devient naturellement plus vraie que l'histoire ; le symbole, le signe, le mythe plus importants que le réel ; et, dans ces procédés, se suggère ce soupçon de piège, de mensonge, de marchandage que nous sentons toujours dans les méandres de la pensée orientale. Valéry, analysant l'apport grec, écrit : *C'est ici* (en Méditerranée orientale) *que la science s'est dégagée de l'empirisme et de la pratique, que l'art s'est dépouillé de ses origines symboliques, que la littérature s'est nettement différenciée et constituée en genres bien distincts, et que la philosophie, enfin, a essayé à peu près toutes les manières possibles de considérer l'Univers et de se considérer elle-même.* Pareille opération, expression du dualisme occidental, l'Asie ne l'a pas entreprise.

Cette conception entraîne la perte de l'individu dans le tout, ce qui conduit à une attitude religieuse de base : écrasement du relatif par l'absolu, civilisation d'hommes prosternés, vivant en termes dévotionnels, voués à la contemplation. Comportement naturel où c'est l'esprit qui se mêle à tout, qui conditionne tout, qui domine tout. Telle est bien l'impression que m'a laissée l'Inde d'il y a cinquante ans, quand elle n'avait pas encore subi les tentations de la civilisation technique. Mais là où

l'Occident est toute action, l'Orient est tout état d'âme, non pas tourné vers les réalisations extérieures mais vers l'intériorité, où, tout au fond de lui-même, l'être, libéré de l'illusion et de l'individualité, trouvera Dieu. *Quid interius Deo ?* Cette pensée, pourtant chrétienne, représente bien davantage la conviction de l'Asie, dans son ascétisme du vide qui semble ignorer Dieu.

Cet athéisme mystique, selon lequel l'Univers n'est qu'une émanation correspondant à une dégradation, s'oppose au personnalisme religieux de l'Occident qui voit dans la création l'œuvre d'un Dieu personnel, ce Dieu d'Abraham, que l'on implore, avec qui l'on fait alliance. L'appel pathétique du chrétien, le *De profundis clamavi*, n'a pas de sens en Asie. Le Divin y existe, non pas ce Dieu transcendant qui est le nôtre et dont relèvent à la fois les Juifs, les chrétiens et les Musulmans. Là est la grande coupure religieuse du monde. Le judaïsme apparaît ici comme un carrefour, car, dans l'Islam qui en est issu, les mœurs appartiennent à l'Orient, cependant que, dans le christianisme, l'action l'emporte, avec cette notion fondamentale du progrès, sécularisation de l'eschatologie judéo-chrétienne.

Que donne le contact, la comparaison des deux positions ?

IV

L'Orient, qui nous subit, nous juge. Dans le domaine de l'esprit, il estime ne rien avoir à apprendre de nous, mais il admire notre technique. En vertu d'une interprétation simpliste, il croit qu'en adoptant nos machines il nous égale et que c'est ainsi seulement qu'il pourra se débarrasser tout à fait de nous. Cette acceptation du machinisme se fait autant par revendication d'indépendance que par souci du confort ou recherche du progrès matériel. On prend notre outil mais on conserve son idéologie : telle est l'attitude que le Japon, il y a déjà un siècle, a été le premier à adopter dans son contact avec l'Occident, mais c'est seulement hier et aujourd'hui que l'ensemble de l'Asie l'a suivi dans cette voie.

En fait qu'a-t-on retenu de notre apport ? Essentiellement, mais jusqu'ici seulement dans les élites occidentalisées, une nouvelle conception de la vie, selon laquelle on fait son destin soi-même, par son énergie propre : recherche de vie matérielle meilleure, au fond recherche de puissance. *Le bonheur est une idée neuve en Europe*, disait Saint-Just. Si l'on envisage le bonheur sous la forme du niveau de vie, c'est cette leçon que les pays colonisés ou dominés par nous ont reçue de l'Europe et surtout des États-Unis. Les intelligentsias, dans ces conditions, tendent à perdre l'ancienne hiérarchie orientale des valeurs, aussi longtemps du moins que leurs membres ne sont pas repris individuellement par l'ambiance persistante des mœurs traditionnelles. Les masses restent atta-

chées à la tradition : leur indifférence au confort et même au progrès nous étonne ; dans le karma des existences successives la revendication passionnelle de justice que le monde moderne a héritée des Juifs perd sa source dès l'instant qu'en vertu d'un déterminisme implacable, chacun revit à la place qu'il a méritée. Mais la jeunesse éduquée à l'américaine ou à la russe en juge autrement.

Il y a un quart de siècle déjà, le grand missionnaire anglais Oldham écrivait : *La nouvelle éducation, fondée sur la science, mine lentement en Asie les séculaires traditions religieuses. Celles-ci se révèlent impuissantes à résister au choc. En même temps de nouvelles forces économiques tendent à détruire l'ordre social traditionnel. Les deux mouvements vont en même temps. La société moderne a consommé sa rupture avec l'Éternel : science, technique et économie veulent demeurer dans le domaine du réel. Il semble vain d'affirmer à l'homme moderne qu'une autre attitude est possible. Dans les classes éduquées, presque partout, le rival le plus sérieux du christianisme n'est pas les anciennes religions traditionnelles, mais bien ce qu'on pourrait appeler la civilisation séculière. Par là il faut entendre une conception et une interprétation de la vie n'envisageant que l'ordre naturel des choses, admettant que, par ses propres efforts, l'homme est capable de se sauver lui-même et d'organiser l'ordre social. A un niveau plus bas cette conception séculière de la vie représente la croyance de fait que le plaisir et le succès matériel sont les buts véritables de l'existence. Cette conception, sous la double forme ci-dessus, devient rapidement la confession de fait de nombreuses classes sociales. Une philosophie de l'existence commune à l'Orient et à l'Occident est ainsi en train de naître si elle n'est déjà née.*

Nos missions chrétiennes ont fait aux Indes, en Chine, au Japon, des conversions dont la sincérité et la profondeur ne sont pas contestables, mais ces conversions sont restées individuelles, sporadiques et l'on ne peut dire qu'elles aient en quoi que ce soit modifié le paysage spirituel de l'Asie. Ce n'est pas sous cet aspect que s'est exercée notre influence, mais bien plutôt, et sans du reste que nous l'ayons voulu, par une leçon qui s'est manifestée matérialiste en ses effets et destructrice de l'esprit. Le missionnaire restait par ses mœurs un étranger, trop souvent associé en fait à l'action colonisatrice, et c'est surtout sous forme de puissance, d'action conquérante, d'irrésistible efficacité dans l'action que nous nous faisions connaître. De ce fait l'Asie se méprenait sur la valeur des emprunts qu'elle consentait à nous faire : elle ne s'appropriait qu'un instrument, nos outillages, mais non pas la source d'où ils provenaient, à savoir ces méthodes de raisonnement sans lesquelles la révolution industrielle n'eût pas connu son étonnant épanouissement. Il faudra une renaissance totale du génie indien ou chinois pour qu'adapté aux conditions de la science moderne il se révèle capable de création dans le domaine de la technique. De notre christianisme c'est de même un des aspects essentiels qu'on a laissés de côté. Sans doute la pensée asiatique

l'a-t-elle considéré avec estime, mais la charité que nous tenons de l'évangile, le sens social que par-delà l'évangile nous tenons des prophètes, l'Asie n'a guère choisi d'en retenir la leçon. Nous savons que le bouddhisme a conçu le sentiment de la pitié, mais ce qui nous frappe, quand nous visitons l'Inde ou la Chine, c'est l'absence de charité agissante, l'indifférence au malheur, le spectacle constant, accepté presque comme allant de soi, des plus affreuses misères humaines, cependant que, dans le repliement des sages sur le Dieu intérieur, il nous semble discerner je ne sais quel égoïsme spirituel.

Depuis mon premier voyage aux Indes, en 1900, j'ai toujours considéré la haute pensée indoue comme imbue d'un spiritualisme auquel nous ne parvenons que difficilement : sens du sacré, avec l'intériorité qui en est inséparable, noblesse incomparable du non-agir contemplatif, sens admirable de l'esprit libéré des rites et des formes ; j'ai donc compris ces nombreux Occidentaux qui, par-delà le christianisme, ont cherché dans cette sagesse une source plus profonde encore de spiritualité. Je dois dire cependant qu'au cours d'un second voyage au-delà de l'Indus et sur les bords du Gange, il y a huit ans, c'est une réaction occidentale qui a été la mienne. Ce qui me manquait, dans ce milieu où l'individualité du prochain est vide de réalité, où le prochain semble exclu du circuit spirituel, c'était le sens chrétien de la charité, la pratique d'une solidarité sociale. Il me semblait, dans ces conditions, que la condamnation prononcée contre l'Occident était excessive et que nous avions apporté dans le monde autre chose que l'égoïsme des profiteurs.

V

Nous sommes obligés de conclure que l'Occident n'a pas pris la direction spirituelle du monde, même quand il en était incontestablement le maître.

C'est largement notre faute, en dépit de l'immense apport que constituait le christianisme. Inconsciemment et ingénument nous présentions cet évangile comme comportant, en même temps qu'une leçon de l'esprit, l'acceptation d'une civilisation, l'adoption de nos mœurs, de nos façons de vivre. Le missionnaire, aux côtés du militaire, de l'administrateur, du commerçant, apparaissait ainsi comme un autre agent de l'Occident, demeurant forcément un étranger. Dans ces conditions la carte du christianisme dans le monde reste limitée au domaine propre de la race blanche, après quoi ce ne sont plus que taches discontinues. En revanche notre technique couvre intégralement la planète, cette conquête s'étendant partout, survivant même aux récents et impressionnants reculs de notre Empire.

Il faut dire aussi que, si l'Occident n'a pas eu le rayonnement spirituel qu'il méritait d'avoir, c'est la faute des Orientaux qui n'ont pas

su nous comprendre. Dans leur sévérité à notre égard, ils ont méconnu ce qu'il y avait d'effectivement spirituel dans une civilisation dont s'imposaient surtout les réalisations techniques : charité, sens social et recherche de la justice, désintéressement supérieur de la pensée dans sa poursuite de la connaissance... Si donc l'Orient pouvait nous donner une leçon de spiritualité, nous pouvons lui donner une leçon de charité : si nous avons dérivé à l'excès la tradition chrétienne vers l'action, l'Orient a méconnu ce qu'il y avait d'authentique spiritualité jusque dans notre œuvre sociale, scientifique et même technique. Mais voilà, les deux mondes, en raison même de leur différence profonde d'inspiration, ne se pénètrent pas, l'un entraîné dans son aventure d'action, l'autre, dans la mesure où il ne se pervertit pas à notre contact, se repliant dans son intériorité. *East is East and West is West*, disait Kipling, *and never the twain shall meet*, l'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest, et jamais les deux ne se rencontreront. Ne serait-il pas tragique que la rencontre se fasse à l'étage inférieur d'une technique ennemie de l'esprit, selon les préceptes du matérialisme communiste ?

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

CATON LE DEVORANT

d'Yves Sandre *(Le Seuil)*

Ce roman est estimable. En un temps où tant de romanciers s'épuisent en recherches formelles inégalement heureuses, et où l'attention du lecteur est généralement retenue sur des cas de psychologie exceptionnelle et sur des mœurs déboussolées, il faut à ce débutant un certain ascétisme pour écrire un récit de plus de 400 pages, qui est la simple narration d'une vie, et encore d'une vie d'honnête homme. Antoine Caton, le bien nommé, a mené l'aventure de sa vie en terre champenoise ; il a connu la guerre de 1870, et il meurt en 1914, dans l'émotion de la bataille de la Marne. Sa naissance, sa pauvreté lui donnaient peu de chances; mais il avait son courage, son honnêteté, sa générosité naturelle. « Dévorant », il l'est au vieux sens de l'épithète, applicable aux compagnons du Tour de France, « devoirant », l'homme du devoir. Sa modeste aventure appelle, en toile de fond, l'évocation de la vie d'une province, d'une campagne française sous la Troisième République; et, dominant les destins individuels ou particuliers, l'histoire même de la nation. Dira-t-on qu'une telle rétrospective, en 1958, a perdu de son intérêt ? Je n'en crois rien : qu'est-ce que la culture, sinon une certaine façon de relier le présent à la conscience du passé et, par là, d'atteindre aux valeurs permanentes de l'humanisme ? Les vertus de Caton le dévorant ne doivent point passer, il n'est pas de régime social, pas de forme de civilisation où elles deviendraient inutiles. La manière d'Yves Sandre est réaliste, populiste; sa marche est alourdie parfois de la boue d'un quotidien un peu terne. Une discrète poésie, néanmoins, s'en dégage.

P.-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres, page 23.)

LE JOURNAL DE DEUX AMIS

par Maurice Garçon

Il est toujours difficile de se faire une opinion sur la sincérité d'un écrivain lorsqu'il publie ses *mémoires* ou son *journal*. Dans quelle mesure dit-il la vérité ou présente-t-il une vérité arrangée ? Jusqu'où va le crédit qu'on peut lui accorder ? C'est une question un peu irritante qu'on se pose souvent au cours d'une lecture dont on désire tirer des renseignements tant pour la grande ou la petite histoire que pour la pénétration de l'esprit et du caractère de l'auteur.

Les *mémoires* sont toujours, à priori, suspects. Ils ont été écrits après coup et sont destinés à la publication. Ils proposent une reconstitution du passé, alors que l'auteur connaît les conséquences des faits qu'il rapporte. Il lui est loisible dès lors de modifier la vérité en s'attribuant un don merveilleux de divination, de présenter les choses comme s'il n'ignorait rien de ce qu'il faut penser des événements dont il a été le témoin. De là à céder au désir de présenter les faits sous l'aspect le plus propre à le mettre lui-même en valeur, il n'y a qu'un pas qui est vite franchi. Il ne dit pas tout. Il omet certaines erreurs s'il pense qu'elles ne sont pas connues, ou les justifie s'il ne peut les dissimuler. Le mémorialiste est souvent moins un historien impartial de son temps, qu'un apologiste de lui-même ou de ceux auxquels vont ses sympathies.

Tout autre est le *journal* tenu au fur et à mesure des événements s'il n'est pas modifié par la suite. L'impression est fraîche et la note prise ne risque pas d'être troublée par la connaissance de ce qui surviendra et pourrait modifier l'appréciation portée. Le *journal* a d'autant plus de chances d'être sincère qu'il n'est pas destiné à être publié. Le meilleur exemple de pareil ouvrage est le journal de Pepys. Mais existe-t-il beaucoup d'hommes qui écrivent et qui n'ambitionnent pas, même obscurément, d'être lus un jour ? Du moins est-ce déjà une garantie qu'un journal soit posthume. L'auteur ne peut plus le modifier.

Le vrai *journal* est généralement un chaos. On y trouve des erreurs, des sottises, des considérations sans intérêt mêlées à de passionnantes révélations, de curieux aperçus, de secrètes observations qui permettent de connaître des faits ignorés et en même temps de pénétrer le caractère et l'esprit de l'auteur lui-même. Paul Léautaud qui s'y connaissait m'a écrit : « Dans tout journal il y a du mauvais, du passable, de l'entre-deux, de l'inutile et toujours de l'excellent. Il n'y a que les journaux

intimes qui sont très assommants, par la description des « états d'âme ». Quand on est un écrivain de faits, de tableaux, de circonstances extérieures à soi, on est toujours intéressant quel que soit l'homme qu'on est et de quelque classe qu'on soit. »

Pourtant, la sincérité du journal dépend surtout de la sincérité de l'homme à l'égard de lui-même. Elle n'est pas toujours facile à réaliser.

Souvent l'auteur, même de très bonne foi, s'est composé un personnage et ses réflexions dépendent de cette création qui le rend différent du réel. C'est pourquoi lorsqu'il se présente une occasion de confronter les notes prises à propos des mêmes faits par deux écrivains différents, il ne faut pas manquer d'en profiter pour découvrir, par les identités ou les différences, le crédit qu'on peut accorder à l'un et à l'autre.

Cette occasion m'a été fortuitement fournie en ce qui touche deux amis — on verra ce qu'il faut penser de ce mot — Henri Bachelin et Paul Léautaud.

***

Bachelin était un bon écrivain qui n'a pas pris dans la littérature la place qu'il mérite. Il fut un malchanceux, mais dont la malchance provient beaucoup de son triste caractère. D'origine très modeste et conscient de sa valeur, il souffrit toute sa vie d'un complexe d'infériorité au point de se croire méprisé et même persécuté par ceux même qui lui voulaient du bien.

Petit employé de banque à ses débuts, il avait porté un conte au *Mercure* et lorsqu'il se vit imprimé, il vint fièrement annoncer à Vallette qu'il venait de quitter son emploi puisqu'il était maintenant homme de lettres et pouvait vivre de sa plume. Vallette le supplia de n'en rien faire et d'attendre au moins d'être sûr de trouver dans la littérature des ressources suffisantes. Rien ne put vaincre l'entêtement obstiné de Bachelin.

Dès lors le pauvre Bachelin mena une existence pleine d'inquiétude et de tristesse. Il se maria en 1914 avec une ancienne collègue de banque, qu'il appelait « Madame Perdrix ». Celle-ci, plus sage, ne quitta jamais son emploi, ce qui permit souvent d'assurer la subsistance du ménage. Admiratrice du talent de son mari, Mme Perdrix lui témoigna toute sa vie un attachement qu'aucune rudesse ne découragea.

Bachelin qui avait conservé l'accent du Morvan, ce qui lui donnait un peu l'apparence d'un paysan devenu citadin, vécut toujours dans la gêne. Lucien Descaves, alors directeur littéraire au *Journal*, l'aida beaucoup en lui publiant des contes, Vallette au *Mercure* ne lui fut pas moins fidèle, d'autres amis encore le servirent auprès des éditeurs.

N'empêche que Bachelin devint ombrageux. Il en voulait même à ceux qui l'avaient obligé et se crut par moments persécuté. Son esprit était

dominé par la pensée absurde que tout le monde le tenait en piètre estime, à raison de sa modeste extraction. Pour le surplus il servait peu la chance quand elle lui souriait. Il obtint le prix Fémina pour un de ses ouvrages, mais le livre se vendit peu. De plus il s'était brouillé avec tant de gens qu'on se désintéressait un peu de lui.

Au cours des années, Bachelin notait au jour le jour ses rencontres, ses impressions et souvent ses déceptions sur des feuilles volantes dont l'ensemble constitue un *journal* s'étendant sur de nombreuses années. Le texte se présente comme un peu rébarbatif, écrit sans marge, d'une écriture très serrée, mais bien lisible.

Lorsque l'écrivain mourut, sa veuve fut très sollicitée de communiquer le document. Beaucoup d'amis connaissaient l'existence de ce *journal*, car souvent Bachelin en avait parlé, annonçant qu'après sa mort on verrait ce qu'on verrait. Les amis étaient curieux. Quelques-uns offrirent d'acheter le manuscrit et un éditeur proposa de l'éditer. Mme Bachelin, qui était très respectueuse de la mémoire de son mari, voulut prendre le temps de la réflexion et répondit uniformément que le *journal* avait dû être détruit et qu'elle ne le possédait pas.

Pourtant il existait. Elle l'avait lu avec piété, retrouvant de page en page le minutieux détail des jours passés. Elle fut un peu effrayée de certaines appréciations concernant ceux qui avaient fréquenté son ménage ; c'est dans cette conjoncture que, rendue incertaine sur la décision qu'elle devait prendre, elle me demanda de lui servir de conseil et me confia le manuscrit pour elle si précieux. Il fallait des loisirs, car l'ouvrage était important et long à lire. J'attendis la venue des vacances et je l'emportai avec moi à la campagne en 1947.

Pendant plusieurs semaines je vécus ainsi dans l'intimité de Bachelin, suivant le détail de ses réflexions les plus intimes. Triste tableau plein d'amertume et de rancœurs provoqués par une vie ratée. Je retrouvais là tous nos amis passés au crible. Parfois lui-même comprenait l'inutilité de sa propre minutie. Un jour, il écrivit : « En rentrant, pris l'apéritif au restaurant-hôtel de la rue de la Mairie. Je le jure, je trouve inopérant, futile et ridicule de noter les détails de cet ordre. Ils ne m'intéressent plus du tout. Peut-être évolution. Mais à quoi bon ? »

A côté de ces pauvretés le *journal* contient sur les milieux littéraires que fréquentait Bachelin, et qui d'ailleurs étaient assez restreints, une multitude d'anecdotes, de tableaux véritablement très curieux.

Après avoir terminé la lecture, j'ai conseillé à Mme Bachelin en lui restituant le manuscrit, de laisser ce *journal* provisoirement inédit. S'il est vrai qu'il pourrait, dans l'avenir, constituer un document non négligeable, une divulgation dans le moment présent ne me paraissait pas servir la mémoire de l'auteur. Il révélait trop le caractère agressif d'un mécontent et contenait, sur à peu près tous ceux dont il était parlé, des appréciations excessives souvent injustes et généralement outrageantes. Mme Bachelin a suivi mon conseil. Bien qu'elle fût pécuniaire-

ment très gênée et que l'exploitation du *journal* eût pu lui fournir des ressources dont elle avait besoin, elle ne montra le document à personne et, en mourant, elle le légua à la Société des Gens de Lettres qui le détient à l'heure actuelle, toujours inédit. Peut-être un jour, lorsque ceux qui sont mis en cause par Bachelin seront morts, en fera-t-on une publication. On y trouvera un bien curieux tableau de la vie littéraire d'un écrivain famélique.

***

Or, tandis que je lisais le *journal* de Bachelin pendant le mois d'août 1947, je trouvai l'indication de trois rencontres avec Paul Léautaud pendant l'été 1937. Bachelin avait loué, pour passer les vacances, un petit pavillon à Antony et, se trouvant peu éloigné de Fontenay, avait rendu visite à Léautaud. Le jour même il avait noté ses impressions. Curieux de savoir ce que Léautaud avait inscrit de son côté dans son *journal* et de confronter les deux textes, je lui écrivis pour lui demander s'il pouvait m'envoyer des extraits de son journal aux dates des 28 août, 1er et 6 septembre 1937.

La réponse de Léautaud ne se fit pas attendre. Sans même se reporter à ses notes, il m'écrivit deux ou trois lignes que je n'ai pas conservées, mais qui peuvent se résumer ainsi : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

Cependant il dut réfléchir, se reporter à son *journal* et voir qu'aux jours indiqués, il avait rencontré Bachelin. Il devina aussitôt que je devais être en possession du *journal* et peut-être chargé de le publier. Aussi le 29 juillet 1937 il s'empressa de me donner des conseils :

Voici mon avis, je vous le répète, comme s'il s'agissait de moi-même :

1° Méfiez-vous de Mme Bachelin comme de toutes les veuves, vous connaissez comme moi des exemples. Qu'elle garde le secret elle-même et qu'au dernier moment, elle ne vous désavoue sur aucun point, à aucun sujet.

J'ai eu, depuis la mort de Bachelin, quelques algarades de sa part, et même publiques, notamment dans une réunion commémorative de Bachelin, dans un café de la place de l'Observatoire. Je savais l'existence du journal de Bachelin, qui m'en parlait souvent, dans ses visites dans mon bureau du Mercure. *J'ai voulu un jour, la rencontrant, lui en parler à elle. Dénégations, serments, protestations, le tout fort véhément, que ce journal n'existait pas, n'avait jamais existé, et quelque temps après, à cette réunion de café, traité publiquement par elle, à ce sujet, de menteur. Notez qu'il ne m'échappe pas qu'en un sens elle avait raison de nier l'existence de ce journal — j'aurais bien dû faire de même pour ma part — mais elle aurait pu le faire autrement. La rencontrant une autre fois au* Mercure, *je pris le parti de la plaisanter pour sa petite comédie, toujours accompagnée de mots excessifs.*

2° Vous devez tout publier, au complet, dans les termes mêmes (Bachelin n'étant plus là pour les suppressions dont il a parlé et ne pouvant vous substituer à lui dans un complet hasard), de quelques gens qu'il s'agisse, même si certains détails sont inexacts (ce qui peut se trouver et ne peut vous être imputable) même s'il est des passages grossiers (Bachelin en était plein

dans sa conversation et à l'égard des gens). Une seule réserve étant à observer : les traits ou détails concernant la vie privée, je n'ai rien à vous apprendre sur ce point.

Je suis sûr que c'était là comme l'entendait Bachelin qui était un peu une brute, doublé d'un complet ivrogne, mais un être franc, honnête, probe jusqu'au côté farouche.

C'est à lui et à lui seul que vous devez penser. Hors lui, rien ne compte, personne, pas même sa femme. Je suis tenté de dire : surtout sa femme.

Bachelin m'a raconté un détail de sa publication du journal de Jules Renard — venu même exprès me voir dans mon bureau du Mercure, *encore plein d'indignation — ses difficultés, ses discussions avec Mme Renard, ses colères devant les restrictions qu'elle lui imposait, sa brouille enfin avec elle et la porte claquée par lui pour toujours devant ce fait : non seulement Mme Renard, pour la publication a tronqué d'un bon tiers le journal de Renard, mais ce bon tiers, elle l'a mis au feu. Deux actions d'une coquine autant que d'une sotte. En admettant qu'il y eût, dans cette partie, des choses obligeant à des réserves — je crois qu'il s'y trouvait aussi des passages sur la liaison de Renard avec une actrice dont le nom ne m'est pas présent en ce moment — elle aurait dû au moins la déposer chez un notaire, dans une bibliothèque, etc. Les veuves d'écrivains ! Elles réunissent en double la trahison féminine : vivante et posthume. Il n'y a encore aujourd'hui qu'un seul exemple conjugal et filial du respect absolu d'une œuvre littéraire : la famille Renan.*

Je répondis à Léautaud qu'en la circonstance il me paraissait formuler un jugement imprudent. Mme Bachelin en niant l'existence du *journal* avait précisément coupé court aux indiscrétions et en me remettant l'intégralité du manuscrit, elle montrait bien son intention de ne trahir en rien la volonté de son cher disparu. Elle n'était hésitante que sur l'opportunité présente d'une divulgation, d'une vente ou d'une publication qui pourrait lui apporter des ressources dont elle avait besoin, mais elle n'envisageait aucune mutilation de l'œuvre.

Aussitôt Léautaud, changeant d'avis avec cette versatilité qui était chez lui si curieuse, m'écrivit le 4 août 1947 :

... Je pense en effet qu'on peut avoir toute confiance en Mme Bachelin. Son soin à nier l'existence du Journal *de son mari, son excellente idée d'avoir recours à vous et de vous le confier, tout ce qu'elle paraît bien révéler de fidélité à la mémoire et aux écrits de Bachelin sont des témoignages probants. Nous aurons enfin une veuve à ne pas ranger dans les « veuves abusives ».*

Il m'est revenu un petit souvenir un petit peu drôle. Je ne sais plus quelle année dont le fait est noté par moi à sa place.

Je ne sais plus quelle année, le ménage Bachelin était allé passer ses vacances à Antony ! Enfin, cela les changeait toujours un peu de la rue Truffaut. Il faut vous dire aussi que lorsque Bachelin allait passer ses vacances dans un endroit ou un autre en province, il en revenait chaque fois furieux, ce qu'il m'exprimait quelquefois dans une visite à mon bureau du Mercure. *Il fréquentait fort les bistrots dans ces villégiatures, se mêlait aux conversations, et jamais d'accord naturellement avec ses interlocuteurs, les engueulait copieusement et Dieu sait avec quel vocabulaire. « Encore un coin plein de salauds, me disait-il. Je n'y refoutrai jamais les pieds. »*

Donc en vacances à Antony, je reçus l'invitation à aller les voir. Je les vois encore assis sur un petit canapé, l'un à côté de l'autre.

Un petit débat s'éleva entre eux sur ce point : que fallait-il souhaiter pour leur mort : que ce fût lui avant elle, ou elle avant lui? Bachelin dit à sa femme : il vaudrait mieux que ce soit vous, car moi parti, vous seriez sans ressources. Mme Bachelin se montra d'un avis complètement opposé : « Et moi je dis qu'il vaudra mieux que ce soit vous, car, sans moi, vous tomberiez dans une ivrognerie complète. »

Bachelin, dans sa jeunesse, était employé de je ne sais quelle société. Malgré le conseil contraire de Vallette qu'il vint consulter à ce sujet, il quitta son emploi pour se lancer complètement dans la littérature. Mme Bachelin était employée au Crédit Lyonnais (je ne crois pas me tromper de banque). C'était elle qui faisait bouillir la marmite. Bachelin était chargé de faire le marché chaque matin. Il faisait danser l'anse du panier. Quand il avait atteint cent sous, il allait au bordel.

Toute ces considérations, si amusantes fussent-elles, ne me fournissaient toujours pas les notes prises à l'époque par Léautaud et que je voulais confronter avec celles de Bachelin. J'ai insisté en prétextant que la connaissance des notes prises par l'ermite de Fontenay était pour moi le vrai moyen de juger de la sincérité de Bachelin.

Alors, Léautaud me répondit le 10 août :

Mon cher Ami,

Il y a tout de même des moments drôles dans la vie. Voyez le papier que je vous envoie. Dirait-on pas un « petit exploit » comme on disait dans le théâtre du XVII*e siècle. Vous en rirez certainement comme j'en ai ri moi-même en le mettant sous enveloppe, après la corvée de la copie.*

Abandonnez votre méfiance à l'égard du Journal *de Bachelin, ou plutôt vos soupçons de certains arrangements. Je suis d'avis qu'il doit en n'être absolument rien. Il était bien trop entier, bien trop peu doué de finesse et de malice, en un mot bien trop brut (dans le sens de mal façonné).*

L'enveloppe qui contenait cette lettre était épaisse. Elle contenait un singulier document. Ce que Léautaud appelait le « petit exploit » était une copie de son *journal* pour les jours indiqués. Il avait établi sa copie au dos de bandes bleues du *Mercure* portant au verso les adresses des abonnés et ces bandes, collées bout à bout, formaient une feuille de 1,26 mètre de long sur 0,14 mètre de large !

Ainsi ai-je pu juger de la sincérité de mes deux amis, mais aussi de leur égale aigreur.

⁂

Le journal de Bachelin contient, à la date du 22 août 1937 :

Dimanche 22 août. 8 heures du soir.

... Hier chez Léautaud à Fontenay-aux-Roses, rue Guérard 24 (ou 22). Très belle propriété — pour la banlieue — dont on ne peut même pas dire qu'elle soit mal entretenue : elle ne l'est pas du tout. Une maison qui n'est plus qu'un pavillon ou qu'une villa, que je vois habitée, voilà cinquante ans, par des gens fortement rentés avec allée d'entrée, communs, hangar, vieux puits,

kiosque et petit parc. Je comprends très bien que quelqu'un comme lui, qui a des parties de bohème, et d'autre (part) qui tient à avoir sa vie assurée par un emploi régulier, s'accommode d'une telle propriété — qu'il loue à l'année par ailleurs — et de la laisser aussi désorganisée. La maison est en désarroi total. Dans le petit parc errent des chiens très divers, des chiens, et même un singe. L'ensemble est très sympathique, et j'ai passé là deux bonnes heures.

J'ai eu, avec lui, des périodes d'indifférence, de brouille virtuelle. Je le note pour mémoire. Il est possible que cette reprise de contact ne soit que feu de paille. Peu importe. C'est un tempérament. Tous nos angles sortants et rentrants ne coïncident pas, mais mon nombril n'est pas le centre de l'univers, ni le sien d'ailleurs.

Il m'a accompagné jusqu'à la gare de Fontenay.

9 heures du soir. De ce qu'il m'a dit, il résulte que X[1] *socialement parlant ou humainement est un opportuniste et un* ut decet, *un académiste, ménageant le plus de gens possible, évitant de se créer des inimitiés. Je l'avais deviné sans que cela me fût dit.*

Cette description de la maison de Léautaud, telle que je l'ai connue à Fontenay, est une véritable photographie. Il restait à comparer avec les notes de Léautaud qui sont aujourd'hui encore inédites :

Samedi 21 août.

Tantôt, à peine j'étais rentré chez moi, visite de Bachelin, à qui j'ai dit de se promener un jour jusque chez moi pendant sa season *à Antony. Il me raconte cent petites histoires, entre autres la suivante sur N*[2] *qui est, à son dire, un avare de grand format.*

Se trouvant un jour chez lui avec le libraire éditeur Etienne Rey, la conversation se poursuivit, comme ils sortaient ensemble. Bachelin invite N... à prendre quelque chose au café :

— Je prenais encore du pernod à cette époque. Je commande donc un pernod. Quant à N..., mon cher, c'est un repas complet qu'il fit. Un énorme sandwich, arrosé de bière naturellement. Au moment de partir, je vois qu'il fait mine de sortir son porte-monnaie. Je lui dis : Si vous payez cela nous reprendrons autre chose, que je vous rende votre politesse. » N... me regarde : « Vraiment? Vous payeriez autre chose?... alors, payez cela. » N..., fonctionnaire bien appointé de l'Assistance publique, ayant fait depuis un riche mariage. De ces gens qui écrivent, écrivent, écrivent pour ne jamais rien dire. Ce qui est diablement la vérité.

Bachelin a trouvé mon portrait par Emile Bernard très ressemblant. A son départ comme je m'étais habillé et avais mis mon chapeau pour l'accompagner à la gare : « Tenez, en ce moment vous êtes tout à fait le portrait par Emile Bernard. »

Bachelin ne doit pas être décoré, car il n'a toujours rien à sa boutonnière.

Il gémit beaucoup sur la dureté des temps, ses pertes de collaboration, son existence de gêne. Cherchant, à un moment, ce qu'il a pu gagner avec sa littérature : Cent mille francs !... Oui !... Sans doute un peu plus?... Peut-être un peu moins?... Ils sont loin naturellement...

Cent mille francs ! Et il se plaint ! Il est vrai que n'ayant pas d'emploi à côté, il a fallu qu'il vive. Mais « Madame Perdrix » avec son emploi au Crédit

1. Le nom est supprimé par moi.
2. *Idem.*

Lyonnais, apportait sa part aussi. Toujours si parfaitement mis, vêtements noirs, du linge irréprochable, une propreté complète. Elle doit prendre grand soin de lui.

La manière dont les deux amis s'observaient avec une sévérité réciproque aboutit à deux portraits malveillants mais exacts.

Pendant les jours qui suivirent, Bachelin écrivit deux fois à Léautaud, qui nota aussitôt :

Mercredi 25 août.

Ce matin lettre de Bachelin. Il n'y a que la première phrase qui soit drôle. Un passage est à retenir, dans un autre sens. Comme il n'a utilisé que le haut d'une page et qu'il n'a pas grand-chose à dire, il écrit : « Comme il m'est impossible de laisser en blanc une partie de page et de feuille... » Et il continue en copiant, dit-il, dans un petit cahier de notes.

Toujours le croquant qui ne veut rien laisser perdre. Comme le caractère se montre partout.

Vendredi 27 août.

Ce matin, autre lettre de Bachelin. Il a toujours eu la maladie de la persécution et la manie de mettre ses déboires (?) son manque de réussite sur le compte des autres. Quand je le voyais plus souvent, c'étaient toujours les mêmes acrimonies : « Les autres ont des collaborateurs, les autres ont des éditeurs, les autres gagnent de l'argent. Toutes les chances sont pour les salauds. » Aujourd'hui il a l'air d'en vouloir nommément à quelques-uns comme auteurs de tout ce dont il se plaint. Voici un passage de sa lettre.

« Hélas, ce n'est pas Antony qui me laisse des loisirs. J'en ai à telle enseigne qu'à Paris comme ici je pourrais préparer une œuvre, nettement posthume, à l'intention de cette garce de postérité dont nous avons dit samedi dernier dans votre « rue de la gare » ce qu'il faut penser. Tout en continuant de travailler — parce que je ne peux rester à ne rien faire, les minutes exceptées et qui sont nombreuses, où je rêve, rêvasse — je n'en suis pas moins en chômage. C'est ainsi, et je n'ai pas été le seul à le vouloir. Je le dis comme je le pense : le jour où je serai réduit à la Seine — à moins qu'un bouleversement général ne me délivre de cette extrémité — je ne le ferai pas avant d'avoir « descendu » un des galapias, margoulins et salaupiaux qui m'ont encerclé. Veuillez croire que j'ai toute ma lucidité d'esprit mais voilà trop d'années que je tourne autour de cette idée. Je suis muni d'un revolver que j'ai acheté en 1914 et dont je ne me suis jamais servi dans ce cas-là non plus. Une fois, la première et la dernière, ne sera pas coutume. De toutes les avenues et rues qui s'ouvraient pour moi, ils ont fait des impasses. Vous m'épargnerez la peine remplacer ce « ils » par des noms que je n'estime pas propres.

D'ailleurs ce qui simplifiera c'est que, sans doute je ne tarderai pas à crever.

Cette menace d'user de son revolver était fréquente chez Bachelin. Je me souviens qu'un jour, en 1942, il vint me consulter au sujet d'un absurde procès qu'il voulait faire à un éditeur. Comme je le dissuadais de persévérer dans son dessein, que je m'efforçais de lui démontrer qu'il avait tort et que le procès était impossible, il se dressa et, très calmement, me dit pour clôturer l'entretien :

— Alors, je vais le tuer.

Il paraissait si résolu qu'il m'inquiéta. Je le connaissais alors insuffisamment. Je fis de grands efforts pour le dissuader de persister dans son dessein. Il partit sans vouloir m'entendre : la menace n'était heureusement que verbale.

Le dimanche suivant 29 août 1937, Léautaud, sans doute curieux de voir l'installation de Bachelin, lui rendit sa visite. Bachelin nota seulement :

Rien de bien particulier à noter, sinon que dimanche dernier Léautaud est venu ici, l'après-midi. Je l'ai conduit à la tombe de l'acteur François Molé. Pour le reste ma vie est celle du parfait rond-de-cuir aux champs.

Léautaud, au contraire, inscrivit dans son journal de longues observations.

Dimanche 29 août.

Eté passer l'après-midi chez Bachelin, dans sa villégiature à Antony, où il occupe pour deux mois, à 250 francs par mois, un pavillon dont sont locataires des compatriotes de la Nièvre.

Fait la connaissance de Mme Perdrix qui est affreuse à voir. Marques de l'âge et sorte de décharnement. A-t-elle jamais été jolie? Elle parle peu et paraît avoir du bon sens. Bachelin a exprimé à plusieurs reprises devant elle son inquiétude de mourir avant elle et de la laisser sans ressources. Il paraît vraiment y avoir entre eux une grande affection. Je me rappelais en les voyant là tous les deux ce que Bachelin m'a dit un jour dans mon bureau du Mercure. *J'ai dû le noter. Combien il eût mieux valu qu'il ait été tué à la guerre, ayant, dans l'émotion de la mobilisation, épousé Mme Perdrix, qu'il lui fallait, depuis faire appel à toute sa raison pour ne pas étrangler : « Vous voyez bien qu'il aurait mieux valu que j'aie été tué. »*

Bachelin ayant corrigé son propos en disant : « Il est vrai que vous pouvez aussi bien partir la première », Mme Perdrix a répondu : « Et même pour vous cela vaudra mieux. Je sais trop ce qui arriverait. Sans moi vous tomberiez dans une ivrognerie complète. »

Le fait est que Bachelin n'a pas cessé, pendant toute la conversation, d'avaler des verres de bière, entremêlés de petits verres de cognac.

Le nom conjugal de Bachelin doit être Boby. C'est ainsi qu'elle l'appelle et qu'elle le nomme en parlant de lui. Tous les deux se disent : vous.

Bachelin est exaspérant à entendre. Lent d'élocution, bagayant, n'épargnant aucun détail avec des incidentes à chaque instant souvent plus longues que ce qu'il a à dire, n'arrêtant pas de renifler, défaut (idem *chez Dumur, chez Rachilde*) *pour lequel j'ai un dégoût! Comme de plus il ne raconte guère de choses que je ne connaisse par cœur depuis longtemps, je n'ai pu retenir mon impatience à plusieurs reprises.*

Il dit que tout ce sur quoi il peut compter dans ses vieux jours, c'est la pension des gens de lettres 3 000 francs par an, et encore s'il atteint vingt-cinq ans de sociétariat. Comme je lui disais que je n'ai même pas cette perspective, il n'en est pas revenu. 1° Il me croyait certains moyens ; 2° Il croyait que le Mercure *me ferait une pension.*

A la vérité, rien de bien intéressant dans tout ce que nous avons dit.

Il m'a mené voir le tombeau de l'acteur Molé (qui avait une maison de campagne à Antony, elle existe encore, une plaque scellée au mur de l'entrée) en pleine campagne d'Antony au bout d'un petit filet de la Bièvre, une chose

charmante, jolie, d'une architecture de l'époque et qui doit être entretenue car l'aspect, le sol autour, la grille d'entourage sont fort propres. On pense un peu au tombeau de Chateaubriand au Grand Bé. Rien de l'horreur des cimetières. C'est comme un petit pavillon pour soi seul et bien à l'écart. Molé? On peut s'en faire une idée de nos jours, par Delaunay, qui tenait le même emploi.

Il est probable que Mme Perdrix et lui viendront dimanche à Fontenay, elle m'ayant dit qu'elle n'est pas venue avec lui samedi dernier par crainte de déranger.

Il y a un mot qu'il dit à chaque instant et presque toujours avec la même intonation : Saloperie. Il a même dit une fois sur un ton amical à Mme Perdrix : « Taisez-vous, saloperie. »

Il faut savoir que ce nom : la mère Perdrix, a été donné à Mme Bachelin par l'entourage de Bachelin, en souvenir de Charles-Louis Philippe.

Une visite en vaut une autre. Le 5 septembre Bachelin et Mme Perdrix se rendirent chez Léautaud. Celui-ci nota :

Dimanche 5 septembre.

Tantôt visite de Bachelin et de Mme Perdrix. Bachelin est arrivé en larmes, racontant que le conducteur de l'autobus a bousculé exprès Mme Perdrix et les a fait descendre exprès à Bagneux au lieu de Fontenay.

Bachelin — si je ne l'ai pas déjà noté — est à la fois comique et exaspérant à entendre. Il n'omet pas un détail, et a à chaque instant des incidentes plus longues que ce qu'il a à dire. Avec cela qu'il bégaie, il est complet. Il s'est du reste aperçu, il me l'a dit tantôt, de l'impatience que me donne sa façon de parler et de raconter.

Autre détail, vraiment drôle : il avait mis par écrit, sur une feuille de papier, quelques anecdotes à raconter. De temps en temps un peu à l'écart, il consultait sa feuille de papier. Il ne s'est d'ailleurs pas caché de cet approvisionnement (en vue de briller et de faire l'homme d'esprit).

Il se croit vraiment persécuté, détesté par tout le monde et que tout le monde lui joue le double jeu.

Il convient que pendant la guerre il a bu beaucoup d'alcool et que cela a dû contribuer à lui donner cette sensibilité excessive.

Les deux hommes s'étaient observés. Le lendemain, Bachelin écrivit :

Lundi 6 septembre, 5 h 25.

Hier chez Léautaud, avec des anicroches dans le trajet. Je note mes réactions telles qu'elles sont. Il ne peut pas ne pas revenir à son vomissement, qui consiste à dire à son interlocuteur : « Vous êtes ci, ça... » Certes, mais lui aussi est ci et ça. Il n'est pas le centre du monde.

Et des contradictions! Tantôt il considère, bien moins profondément que moi — mais passons là-dessus — que la littérature et le reste n'ont aucune importance, puisque tout de la terre doit finir et la terre elle-même ; tantôt, comme hier, il estime que les seuls livres qu'on relise — c'est-à-dire la postérité — ce sont ceux où l'auteur — comprenez : lui — n'a fait que se raconter exactement.

On, *qui?*

Il y a des livres pour tous les goûts qui ne sont pas tous bons, mais qui les rectifiera? Non! Je ne coupe pas dans ces billevesées. Il n'admet pas Philippe, par exemple. Philippe n'en a pas moins ses fidèles et quantité d'autres que Philippe.

La première fois que je l'ai vu chez lui, voilà quelque dix-sept jours, l'autre dimanche où il est venu ici, ça avait été. Hier, sans qu'il y ait eu dispute, j'ai senti une fois de plus qu'il m'est impossible de cadrer avec un tel énergumène. Maniaque de surcroît, avec ses bêtes et d'un ridicule achevé, et qui gueulerait, même si l'on ne faisait que suggérer qu'il puisse, à la rigueur, être tel. Des œillères. Aucune ouverture de compas.

***

Le rapprochement de ces extraits inédits, qu'un hasard m'a permis de confronter, ne permet pas de douter de la sincérité de l'un et l'autre de ces deux « amis » qui, en dépit de ce qu'ils ont écrit, ne se détestaient pas puisqu'ils ont continué de se revoir assez souvent. L'un et l'autre, s'observant, notèrent leurs observations et aboutirent à des conclusions contradictoires, mais en traçant chacun de son côté un portrait plein de hargne mais dénué d'inexactitude.

La lecture de ces journaux, intéressants en ce qu'ils sont pleins de détails curieux, ne laisse pas moins une impression un peu pénible et qui ne sert pas toujours la mémoire de ceux qui les ont écrits. Leur sincérité même y fait découvrir des caractères malheureux pleins d'humeur atrabilaire. Ces prétendus cyniques étaient surtout des misanthropes, mal adaptés à la vie sociale et mécontents de leur destin.

MAURICE GARÇON,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

J'AI VU VIVRE LE JAPON

par MICHEL-DROIT *(Fayard)*

MICHEL-DROIT n'est pas qu'un de nos meilleurs reporters de radio et de télévision; c'est aussi un écrivain doué. « La seule chose que je crois avoir vraiment comprise au Japon, nous dit-il modestement, est que je ne comprenais pas. » Ne cherchons donc pas dans son livre ce qu'il n'a pas songé un instant lui-même à y mettre : une explication de l' « âme » japonaise, une analyse politique ou sociologique. Laissons-nous porter par l'image, par le son, par l'atmosphère. Voici le théâtre des marionnettes, le sanctuaire du Judo, le « Vel d'Hiv » où s'affrontent les lutteurs obèses : nous y *sommes*, nous en respirons l'air. Telle promenade dans Tokyo, Kobé ou Nagasaki est rendue avec le talent d'un Mac Orlan ou d'un Carco; telle traversée de la mer Intérieure rappelle l'expert en magnétophones et en caméras. A Hiroshima, douze ans après l'explosion, l'on meurt encore. Nous le savions. Les trente pages que Michel-Droit consacre à ce lieu n'en sont pas moins émouvantes, et du ton le plus juste. « Si les quelques hommes dont notre monde dépend pouvaient passer, ne serait-ce qu'une heure, à l'hôpital d'Hiroshima, alors peut-être seraient-ils à leur tour saisis par une peur gigantesque. Mais ceci est une hypothèse parfaitement gratuite. Car ils n'iront pas. »

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 64.)

LE VRAI SILVESTRI

par Mario Soldati

I

J'étais revenu à Turin pour Noël et j'y avais passé les vacances, quand l'ingénieur Dogliotti. avec qui je travaille depuis de nombreuses années, me fit brusquement appeler à Saint-Raphaël. Contrat d'achat d'une villa.

L'hiver était doux, la traversée des cols alpins ne présentait pas de difficultés : au lieu de descendre sur Gênes et de longer la Riviera, je décidai de traverser le mont Genèvre et d'atteindre mon but par Gap et Castellane.

Heureuse inspiration ! A mesure que je m'élevais en progressant dans la vallée, j'étais comme ragaillardi par la vue des cimes et des neiges familières à ma jeunesse. Tout en conduisant, je me chantais à mi-voix un air qui me revient spontanément toutes les fois — mais à dire vrai, elles se font de plus en plus rares — où j'ai l'illusion d'attendre de la vie quelque chose de nouveau.

Je reconnaissais, contre le fond du ciel tendre et tendu, des crêtes rocheuses, des cols et de petits glaciers que j'avais escaladés en mon passé lointain, et voici que (pourquoi pas ?) je me sentais presque la force, arrêtant ma voiture à l'appel du premier sentier venu, de grimper là-haut comme jadis. Mais aussitôt, cela va de soi, un temps de réflexion ; un doute m'envahissait : que serait-il arrivé si j'avais cédé à mon enthousiasme ? Est-ce qu'au bout de deux ou trois heures j'aurais eu la force de revenir en arrière ?

Quoi qu'il en soit, je n'étais pas équipé. L'indispensable, c'est-à-dire jusqu'aux souliers, faisait défaut. Je soupirai, sans exactement renoncer, et j'accélérai : je comptais me restaurer à Briançon.

De Oulx à Cesana, les villages sont tous sur le versant de la vallée opposé à celui où la route passe. Atteignables seulement par des chemins non carrossables, coupés du progrès, ils étaient restés tels que je m'en souvenais, à trente ans de distance, et tels qu'ils étaient sans doute depuis des siècles. Sur l'échine escarpée des ravins, entre le blanc violacé des neiges, le gris des mélèzes et le noir des rochers, ce n'était pas par la couleur qu'ils se distinguaient — noir, gris, blanc violacé, comme pour tout le reste — mais seulement par les lignes régulières et parallèles des toits sous la neige et des angles des maisons.

Voilà, me dis-je, dans cette vallée sauvage, l'unique signe humain : la géométrie, la régularité de ces lignes. Mais je m'avisai ensuite que nous rencontrons aussi parfois la géométrie dans la nature : les cristaux, par exemple. Vus de loin et d'un œil non prévenu, ces petits villages semblaient encastrés dans le paysage, nés avec la montagne ; avant d'être des maisons construites de la main des hommes, ils pouvaient également donner l'idée de formations schisteuses par hasard étrangement régulières : somme toute une bizarrerie de la nature. Si l'on veut bien, l'humanité entière serait-elle autre chose, avec toutes ses œuvres ? Œuvres que nous tenons d'habitude pour immenses : comparées à l'univers, elles ne sont qu'un champignon de la croûte terrestre. L'esprit, la raison ? Mais ces choses-là existent hors du cerveau humain : la géométrie des cristaux, justement, celle des ombres, la pierre qui tombe dans une mare et y dessine des cercles concentriques parfaits.

Je ne crois pas au progrès. Pour chaque nouveau remède, une nouvelle maladie surgit. A chaque nouvelle invention qui, comme on dit, rend la vie plus facile et belle, correspond la perte d'autres facilités et beautés, au moins équivalentes. Les esclaves : il y en a encore partout, sous des formes infinies. La société ne va pas, et n'ira jamais vers l'égalité ; mais elle oscillera toujours entre l'égalité et son contraire. Parce que la soif d'égalité et la soif de servilité sont pareillement innées chez l'homme. Il y aura toujours quelqu'un qui voudra commander ; parce qu'il y aura toujours quelqu'un qui, face à la responsabilité et à la fatigue d'être libre, préférera la servitude.

Je vis seul avec un vieux cuisinier hongrois et une vieille femme de chambre originaire de Toscane. J'habite Rome où je suis avocat. Je n'ai pas d'enfants. Je suis célibataire. J'aurais pu organiser mon existence d'une façon différente : me trouver mieux. Et il n'y a pas de jour, pas d'heure où je ne me repente amèrement et où je ne suppute, quoiqu'en me donnant l'air de plaisanter avec moi-même, mes dernières chances de dénicher une compagne.

Tout à l'heure, en commençant ce récit, j'ai cherché à prendre un ton

serein et détaché. Je pensais que désormais les occasions étaient rares où j'ai l'illusion d'attendre de la vie quelque chose de nouveau.

Eh bien, je me mentais à moi-même ! Je n'entreprends aucun voyage, que dis-je ? Je ne sors pas de ma maison, je n'ouvre pas une lettre, je n'entends pas sonner le téléphone, sans que le cœur me batte, comme si j'étais un gamin : est-ce Elle ?

Tout cela, à cinquante ans bien tapés, est ridicule : je m'en rends compte. Et tandis qu'entre Oulx et Cesana je montais vers la frontière, pensant aux villages schisteux, au progrès qui n'existe pas, j'essayais somme toute, de philosopher uniquement pour me distraire et me calmer. Pour ne pas entendre mes stupides battements de cœur. Pour tromper cette pénible et inlassable attente d'aventures. Qu'avais-je encore à espérer ?

Je me console en songeant qu'encore un peu, et ce sera trop tard. Alors enfin je vivrai tranquille. Je m'efforcerai de me préparer à mourir le moins mal possible, et bonsoir, bonne nuit.

La frontière avait été déplacée. Elle ne suivait plus la ligne naturelle de partage des pluies. La France, en vertu du traité de paix, s'étendait maintenant de quelques kilomètres à l'intérieur de notre vallée, dont les eaux torrentueuses finissent dans l'Adriatique et non dans la mer Tyrrhénienne, et arrivait jusqu'aux premières maisons de Clavières.

Cette nouveauté-là ne me gênait pas trop. Je reconnaissais la justice du traité de paix, même dirigée contre nous. Et puis, à part la baraque des gendarmes, un drapeau. une barrière en travers de la route, les Français n'avaient rien changé. La vraie France, comme jadis, commençait un peu plus haut avec les petits toits couverts de neige, plus pointus que les toits italiens, avec les quelques maisons grises, éparses et tapies dans la vaste plaine blanche du col du mont Genèvre.

Quand j'y parvins, il pouvait être près de midi. Le ciel était bleu et le soleil resplendissait sur les grands champs de neige grouillants de skieurs ; sur les rondes collines boisées qui forment couronne autour de la rude pyramide du Janus ; et loin vers le haut, au-delà de la cuvette de Briançon, sur les glaciers très blancs et sur les sommets noirs du massif du Pelvoux.

Je vais en France pour veiller aux intérêts de l'ingénieur Dogliotti et en général pour mes affaires au moins trois ou quatre fois par an. Cela ne m'empêcha pas de m'engager dans la rue étroite entre les maisonnettes de Montgenèvre avec un frisson de plaisir. Souvenir de ma jeunesse, peut-être : c'est à Montgenèvre. je crois, que j'ai passé pour la première fois la frontière, à quinze ans. Ou peut-être était-ce, au milieu de l'étendue majestueuse et sereine du paysage, la modestie et la petitesse des maisons... Ici, rien de changé. Les Français sont conservateurs. Jusqu'aux inscriptions sur les murs ; je croyais reconnaître une réclame bleue Dubonnet, toute passée et craquelée.

Je tournai autour de la fontaine, m'arrêtai, descendis de voiture : je

ne voulais que me dégourdir les jambes, faire deux pas dans les ruelles, jeter un coup d'œil sur les vitrines des humbles boutiques. Le tabac que j'avais entrevu à l'entrée du pays m'attirait : vieux, poussiéreux, misérable.

Je ne m'étais pas trompé. Dans l'étroite et triste vitrine, d'antiques cartes postales, des bâtons colorés de sucre d'orge, un ou deux pains d'épice, les délices, justement, d'une enfance perdue. Était-il possible que les petits Français eussent encore aujourd'hui les mêmes goûts ? Je ne crois pas. Il suffisait, pour s'en rendre compte, de regarder les champs de ski avec leur équipement moderne et la foule où les enfants étaient nombreux. Alors quoi ? Peut-être que plus personne ne demandait ces sucreries au boutiquier ; mais il continuait à les conserver dans sa vitrine par paresse, par avarice, par habitude. Je poussai la porte vitrée ; une vieille clochette retentit et continua de tinter doucement pendant une demi-minute. Odeur de moisi, d'encre et de tabac. Un vieillard tremblant et ennuyé. J'achetai des cigarettes, des allumettes et sortis. Mais pour retourner sur la place, je pris, au lieu de la rue principale, une ruelle derrière les maisons. Je voulais aller jusqu'à l'église dont je voyais, au-dessus des toits, le clocher roman. Dans la ruelle, la neige n'était battue que sur la largeur d'une étroite piste centrale, pour une seule personne. Tout en marchant, j'observais le clocher. Je fis un faux pas et enfonçai jusqu'à la hanche. Rien de grave ; la neige m'avait mouillé une chaussette, il suffisait de la changer...

Je revins à ma voiture et j'étais déjà sur le point d'ouvrir ma valise quand je vis devant moi, à trois pas, une vitrine pleine de tricots et de chaussettes de laine. C'était un magasin très différent des autres ; peut-être la seule boutique moderne de tout le village. Il y avait une grande enseigne : « Aux Sports d'hiver », et, au centre de la vitrine, au milieu des vêtements, le mannequin d'une skieuse.

Je n'eus aucun pressentiment. Je ne pensai qu'au petit désagrément d'avoir à ouvrir ma valise. C'était plus simple d'acheter une belle paire de chaussettes de laine ; meilleures que les miennes qui étaient en coton.

J'entrai donc dans le magasin. Dans un angle, il y avait un barbu qui lisait le journal. Il se tourna à peine vers moi et me demanda en français, mais avec un fort accent italien, ce que je désirais. Il se leva en soupirant et d'un pas pesant fit le tour du comptoir pour prendre une des boîtes qui étaient sur les rayons. Il posa sur le comptoir deux paquets de chaussettes au choix. Il s'exprimait en français. mais avec beaucoup de difficulté ; c'est pourquoi je lui adressai la parole en italien. Je voulais des chaussettes de laine, mais plus fines. Il répondit en soupirant, presque en haletant, qu'il en avait, mais qu'il fallait les chercher ; cela prenait du temps, midi avait sonné et il devait fermer. A son accent, il m'avait semblé reconnaître qu'il était romain. Je le lui demandai.

— Oui. Pourquoi ? Ça s'entend ? répondit-il avec un sourire las.

Je dis que, bien que n'étant pas romain, j'habitais Rome depuis long-

temps et que je lui serais reconnaissant de me trouver ces chaussettes. J'étais de passage et j'en avais un besoin urgent.

— Bon. J'appelle Madame. Pour les trouver, c'est elle qu'il faut.

Toujours de son pas pesant, il s'approcha d'une petite porte qui était derrière le comptoir, écarta un rideau et cria :

— Aurora !

— *Oui, dans une minute*[1] *!* répondit une voix de femme.

— Elle arrive. Asseyez-vous, conclut le barbu, et de la main, mais d'un signe à peine marqué, il me désigna une chaise. Puis il se dirigea vers la porte vitrée et, me tournant le dos, se plongea dans la contemplation des skieurs qui revenaient des pentes et entraient à l'hôtel du Col pour déjeuner.

Je pensais en l'observant : quel drôle de type ! Il était grand et gros, mais plutôt jeune et trop gras pour son âge. Il avait une barbe fournie, courte et bouclée, couleur châtain avec des reflets cuivrés, qui semblait postiche. Les pommettes entre les yeux et la barbe contribuaient peut-être à renforcer cette impression : brillantes et rouges, d'un rouge presque écarlate. Les épaules étaient rondes, les flancs énormes. Cette masse de chair semblait encore grossie par son épais tricot de laine blanche. Les mains dans les poches de son pantalon, il sifflotait. C'était un garçon que je n'aurais pas été surpris de trouver derrière le comptoir d'un bistrot populaire, dans une gargote de Trastevere ou à l'abattoir du Testaccio. Mais ici, au milieu de ces neiges et de ces maisonnettes humbles et gentilles, sa présence avait quelque chose d'absurde, presque de sinistre.

Un tap-tap violent de talons qui descendaient un petit escalier de bois, qu'accompagnait le tintement sonore de plusieurs bracelets, me fit tourner la tête. Un bras nu tira le rideau de la porte et Aurore parut.

Je la connaissais. Nous nous connaissions.

Aurore Almagià, la femme d'Almagià, Ulderico Almagià, mon client et mon ami, que je n'avais pas vu depuis cinq ans, depuis le moment où il avait définitivement émigré au Brésil. Bien que le nom d'Aurore ne soit pas très commun, je n'avais pas pensé, en entendant le barbu l'appeler, à la femme de mon ami. Comment l'aurais-je pu ? Je la croyais elle aussi au Brésil. Et si dans le même instant elle ne m'avait pas reconnu et n'avait prononcé mon nom, précédé d'un petit cri, j'aurais juré qu'il s'agissait d'une ressemblance.

— Maître Peyrani ! Quel plaisir de vous voir. Que faites-vous ici ? De passage ? Mais quel plaisir !

Elle avalait les *r*. Je me rappelai alors qu'elle était Française, née au Maroc, si je ne me trompe.

— Et Ulderico ? dis-je instinctivement en lui baisant la main. Il est aussi ici ? En Europe ?

— Mais voyons... répondit-elle à mi-voix. Tout à coup sérieuse, elle

1. Les phrases en italique sont en français dans le texte.

soupira comme si je lui avais remis en mémoire une grave préoccupation. « N'en parlons pas, cela vaudra mieux », ajouta-t-elle, et ses yeux à la dérobée observèrent un instant le barbu qui n'avait pas bougé et continuait à nous tourner le dos. Embarrassé, je me penchai sur le comptoir sous prétexte d'examiner les chaussettes.

Aurore regarda l'heure à sa montre-bracelet, en or, sertie de brillants, dont je me souvenais très bien ; puis, se tournant vers le barbu, elle dit d'une voix forte :

— Romolo, c'est midi passé : tu peux bien fermer, n'est-ce pas ?

L'homme fit demi-tour et avec un geste de mon côté murmura que j'étais là et qu'il fallait me servir.

— Mais l'avocat est un vieil ami et il déjeune avec nous, n'est-ce pas, Peyrani ? reprit Aurore de nouveau souriante et cordiale. Oh, sotte que je suis, je ne vous ai pas encore présentés. Monsieur Pollastrini, mon mari. Maître Peyrani... Depuis quand nous connaissons-nous ? Dix ans, je crois, peut-être davantage.

Le barbu vint me serrer la main avec un sourire aigre-doux ; puis il sortit et se mit à tirer le treillis métallique qui fermait la vitrine. Aurore en profita pour m'expliquer rapidement :

— Avec Almagià, nous avons divorcé. Vous ne le saviez pas ?

— Non, du tout, dis-je très surpris. Je croyais que vous étiez partie pour le Brésil avec lui...

— Oui, et ensuite en Uruguay, où nous avons divorcé.

— Mais excusez-moi si je vous pose cette question : pourquoi ? Il me semble que vous vous êtes toujours si bien entendus. Qu'est-il arrivé ?

Aurore hésita ; elle me regarda comme si elle m'avait scruté ; enfin elle me glissa :

— Vous étiez l'ami de Silvestri, n'est-ce pas ?

— Le pauvre Silvestri ? dis-je tombant des nues. Mon plus cher ami. C'est lui qui m'a mis en rapport avec Almagià. Qu'est-ce que Silvestri vient faire là-dedans ?

— Eh bien, dit Aurore durement, serrant les lèvres. Si nous avons divorcé, si j'ai perdu Almagià, c'est entièrement de sa faute.

II

Gustavo Silvestri, mon vieil et très cher ami, était mort cinq ans plus tôt. Enfant de Turin, homme de lettres, célibataire, il avait vécu en épuisant peu à peu un petit capital laissé par son père, qui était notaire, et en publiant dans des journaux et des revues de rares articles mal payés.

Maladif de constitution, il eut pourtant une vie, de l'adolescence à la fin, dépourvue de toute discipline : innocente mais pleine d'excès et de désordres. Il fumait et buvait trop, surtout des alcools ; et, encore jeune, il contracta une grave maladie rénale dont il mourut à quarante-

huit ans. Vaguement socialiste, vaguement romantique, il fut, dans chacune de ses pensées et dans chacun de ses actes, la victime docile et résignée d'un invincible complexe d'infériorité.

De stature médiocre, maigre, laid, faible et malade, les dents gâtées et le cheveu rare, il était incapable d'oublier, ne fût-ce que par instants, son propre aspect. Il croyait être odieux à tout le monde et s'enfermait dans la timidité, refusant avec obstination tout travail sérieux qui aurait engagé sa responsabilité.

A cause justement de son humilité et de son humour mélancolique, Silvestri était une de ces très rares personnes qui sont appréciées partout. En premier lieu, sa maigre activité ne portait ombrage à personne. Ses collègues journalistes et littérateurs, même les plus mal disposés, étaient si sûrs de sa paresse et de son inefficience qu'à propos de lui, ils saisissaient au vol la moindre occasion de le louer en public. Souvent même, ils mettaient son nom en vedette pour l'opposer à un nouvel écrivain plein de mérite à qui la chance souriait. Un tel ou un tel, allons donc, disaient-ils, Silvestri, voilà l'homme qu'il faut charger de cette tâche ! Silvestri, voilà l'oiseau rare ! Silvestri, quelqu'un qui sait tenir une plume !

En fait, Silvestri était aimé par quiconque l'approchait, en toute compagnie et dans tous les milieux, pour la raison qu'il était profondément bon. Il n'attribuait sa propre amertume qu'à lui-même et ne la tournait jamais contre les autres, contre les choses, contre la vie. Il s'enthousiasmait sincèrement sur la qualité de chaque verre de vin qu'on lui offrait, ou sur le plus fugitif rayon de soleil. Il écoutait non seulement avec patience, mais avec un intérêt réel, les confidences du premier venu. Enfin, c'était un causeur spirituel, plein de feu : prompt à s'engager tout entier dans la discussion ; prompt à se taire dès qu'il s'apercevait qu'on l'écoutait sans intérêt.

Toutes les femmes le trouvaient sympathique et recherchaient sa compagnie. Quelles que fussent leur condition, leur culture, leur beauté, mais il ne profitait pas de cet avantage, pour le simple motif qu'il ne s'en apercevait pas.

Dès notre première année d'université, puis à toutes les époques de sa vie, j'ai le souvenir d'un Silvestri, éperdument et désespérément amoureux. Il ne pouvait vivre sans nourrir un amour. En même temps, il ne pouvait aimer une femme, ni même arrêter sa pensée sur elle, s'il n'était convaincu qu'il n'avait aucune chance d'être payé de retour.

Les femmes disaient que Silvestri était un sentimental, un poète : c'est-à-dire qu'il avait besoin de les idéaliser, qu'il se contentait de leur vouer un culte. Rien de plus faux. Silvestri, comme tous les hommes bons, était très sensuel. Il ne méprisait pas les femmes et moins encore l'acte physique de l'amour. Ces deux mots *acte physique*, il ne les aurait d'ailleurs jamais écrits. C'eût été pour lui un blasphème. L'amour à ses yeux, sous toutes ses formes, et quelle que fût sa durée, était une révé-

lation supérieure et ineffable. Il n'existait pas de vraies prostituées, la prostitution n'était qu'un mot, une invention de l'hypocrisie sociale. Parce qu'aucune somme d'argent ne pouvait payer une extase qui, dans son essence, était sublime. L'amour et l'argent, disait-il, sont des quantités sans mesure commune.

Étant donné ce point de départ, c'est-à-dire l'indifférence initiale, sinon plus précisément l'aversion à son égard des femmes de son choix, il était fatal qu'il n'eût jamais pu nouer de relations avec une jeune fille ou une femme de la bourgeoisie, pas plus qu'avec une honnête fille du peuple. Pendant son temps d'université à Turin, il n'arriva même pas, comme nous le faisions tous, à se dénicher une amie parmi les cousettes que nous suivions sous les arcades ou que nous rencontrions le soir dans les dancings. Déjà à cette époque, Silvestri finissait toujours par se lier avec une putain. Chanteuses du Meffei, danseuses de la revue de Cabiria ou de la Fougez, filles de trottoir, son ardeur ne connaissait ni limites ni distinctions. Il était fils unique : son père, qui l'adorait, lui allouait une magnifique pension mensuelle pour ses distractions. Et lui, à chacune de ces amies de hasard, offrait des cadeaux exagérés, achetait des robes, des sacs, de petits bijoux ; il les emmenait la nuit, après le spectacle, souper au Dilei. A cette heure-là, nos copines qui travaillaient plus ou moins toutes dans un atelier étaient chez elles en train de dormir. Mais si parfois nous entrions chez Mulassano ou chez Baratti pour l'apéritif de sept heures, lui avec son amie et nous avec les nôtres, la rencontre était embarrassante : les cousettes ne voulaient pas être confondues avec la danseuse, et il ne pouvait se joindre à notre groupe. Il se tenait dans un coin, au bout du bar, à côté de quelque blonde platinée, voyante, très vulgaire, avec un boa de faux renards : il levait son verre de bitter, sans en avoir l'air, dans notre direction et riait en clignant de ses yeux rusés et innocents. Je le vois encore ce cher, ce bon Silvestri !

Une fois, sa compagne, il l'avait tout droit tirée d'une maison de la rue Michel-Ange. D'apparence, elle n'était pas pire que les autres ; au contraire, la pauvrette, elle faisait son possible pour se vêtir sobrement, bourgeoisement, pour ne pas taper dans l'œil. Malheureusement nous étions tous allés avec elle, sans exception. Et beaucoup d'autres hommes la connaissaient aussi, clients habituels du bar, industriels, officiers, employés. On imagine les regards, les clins d'œil, les rires étouffés. Silvestri tenait le coup bravement. Il s'occupait de la fille avec une courtoisie redoublée et quand il promenait ses regards autour de lui, de notre côté ou du côté des autres, il n'avait pas l'air offensé ni même l'air d'être sensible à l'ironie ambiante. C'était plutôt lui, à son tour, qui nous marquait de l'ironie, une ironie douce comme s'il nous avait tous plaints de ne jouir ni de sa bonne fortune ni de son bonheur.

Mais chanceux, naturellement, il ne le fut jamais, pas plus qu'heureux, sinon peut-être au cours de quelque brève période, justement pendant ces années d'université.

Licencié en droit en juillet 1924, il partit pour Paris, comme il l'avait projeté depuis longtemps. Au bout de quelques jours, son enthousiasme fut tel qu'il voulut et espéra pouvoir y rester toute sa vie. Il n'y resta que trois mois, rappelé à Turin par la mort subite de son père. Par la suite il ne réussit pas à y retourner. Son père lui avait laissé une fortune bien inférieure à ce qu'il prévoyait et de plus inaliénable jusqu'à la mort de la mère : quelques rizières à Olcenengo, dans le Vercellese, dont il était obligé de s'occuper, bien que ce qu'il en tirait ne dût jamais lui procurer une véritable aisance.

Quoi qu'il en soit, son voyage à Paris eut pour lui une importance capitale. Dès ce moment, il ne rêva que d'une chose : vivre à Paris. Avec cette idée en tête, il fit des économies et joua à la Bourse. Il perdit, bien entendu. Parfois, quand je le poussais à faire quelque chose de mieux, il justifiait sa propre paresse en me disant : « Écrire, étudier... quel intérêt veux-tu que j'y trouve ? Si je vivais à Paris, alors oui, ce serait une autre histoire ! » Il resta à Turin avec sa mère. Toujours plus isolé, à mesure que les années passaient, de ses quelques rares vrais amis qui par hasard s'étaient tous établis dans d'autres villes. Il avait des maîtresses, naturellement. L'une après l'autre, toujours dans le même genre. Et il fut plus d'une fois sur le point de se marier, y renonçant au dernier moment pour ne pas infliger une grave douleur à sa mère vieille et malade ; et peu après, la femme ayant compris qu'elle ne serait pas épousée, l'abandonnait ou le trahissait.

Antifasciste par éducation et par nature, il ne venait pas souvent à Rome. Chaque fois, il avait besoin d'un prétexte : une démarche au ministère pour ses rizières, une collaboration littéraire. En réalité, c'est moi qu'il venait voir. Il voyageait en seconde classe, arrivait le matin, restait deux ou trois jours, repartait. J'allais régulièrement l'attendre à la gare Termini et je l'y raccompagnais. Il logeait chez moi. La nuit, nous restions éveillés tard à bavarder dans mon bureau ; pendant la belle saison, nous mangions dans un restaurant de Trastevere et nous nous promenions jusqu'à l'aube dans les rues désertes. Nous nous rencontrions si rarement, une fois, au maximum deux fois par an, que nous avions toujours d'inépuisables sujets de conversation. Si pour lui l'amour était la chose la plus belle de la vie, pour moi cette chose était, et est restée, l'amitié.

Durant les deux dernières années de la guerre, les événements nous séparèrent, lui à Turin, moi à Rome. Entre temps, sa mère mourut. Quand je le revis enfin, dans l'été de 1945, je le trouvai soudain très vieilli. Il accusait clairement les symptômes de sa maladie, grave et incurable dans ses origines, mais qui aurait fort bien pu ne pas s'aggraver pour de nombreuses années encore au prix de beaucoup de précautions, stricte tempérance, vie réglée et tranquille.

Il arriva de Turin à Rome par avion en compagnie d'un fonctionnaire du gouvernement militaire allié qui avait été son hôte dans sa maison

d'Olcenengo depuis la Libération et avec qui il avait lié amitié. Ce fonctionnaire était un Vénitien, réfugié aux États-Unis avant la guerre et devenu citoyen américain. Dans la vie civile, il était ingénieur et homme d'affaires : c'était Ulderico Almagià.

Ceux qui l'ont connue se souviennent très bien de l'extraordinaire atmosphère de cet été pour la plupart des Italiens : c'est-à-dire pour tous les antifascistes et pour tous ceux qui ne s'étaient pas trop compromis avec le régime. Après des années de privations, de terreur et d'horreur, c'était la paix, la sécurité, la prospérité, surtout l'espoir très vif d'un monde différent et heureux. Sans doute la raison et le bon sens, à ce moment-là déjà, nous avertissaient qu'il s'agissait d'un espoir fallacieux, ou pour le moins exagéré. Mais de mai à octobre de cette année, qui donc était capable de raisonner ? Tous ceux qui étaient vivants et libres étaient trop enchantés de l'être pour penser sérieusement à rien d'autre, sinon à jouir de ce bonheur et de cette espérance. Tout le monde était généreux, tout le monde débordait d'amour. Celui qui avait de l'argent le prêtait sans se faire prier ni demander de garanties à celui qui en était privé. On ne craignait pas les importuns. Rencontrait-on dans la rue un visage à peine connu, qu'on marchait à sa rencontre, le sourire aux lèvres. La moindre connaissance était presque un ami. Et ce n'étaient que promesses de se revoir, projets d'avenir à n'en plus finir !

Silvestri était entraîné dans le tourbillon de la joie générale. Lui aussi, en dépit de son aspect et de sa maladie, se sentait un homme nouveau. A peine arrivé à Rome, il m'avait confié le grave diagnostic de son mal, mais s'était empressé de le contredire. « Je guérirai, dit-il, je guérirai certainement : il suffit de ne pas boire jusqu'à Noël ! » Et il me parlait d'un roman qu'il avait commencé à écrire ; d'un petit volume de vers qu'il se préparait à publier ; d'un voyage à Paris, naturellement, qu'il voulait faire aussitôt que possible ; enfin de l'irrévocable décision qu'il venait de prendre ces jours-là : se marier et avoir des enfants.

— Te marier ? Avec qui ? lui demandai-je en souriant.

— Je ne sais pas encore, répondit-il en riant plus fort que moi et en clignant des yeux presque jusqu'à les fermer, avec son expression si humaine, spirituelle et sympathique. J'insistai :

— Mais tu as bien une idée ?

Non. Chose extraordinaire, Silvestri, pour la première fois de sa vie, était tout à fait disponible. Mais il était sûr de rencontrer la femme de sa vie : « A Rome, plaisantait-il, je la trouverai à Rome ! »

En effet, il était venu à Rome avec l'idée d'y rester quelques mois. Et j'avais été très content de le recevoir cette fois encore chez moi et d'héberger aussi, vu la difficulté momentanée de trouver une chambre dans les hôtels, son ami Almagià.

Almagià était un homme d'environ quarante-cinq ans, grand, grisonnant, élégant, désinvolte. Il parlait indifféremment l'italien, le français, l'anglais. Il avait été envoyé au Piémont quelques jours seulement avant

la Libération. Grâce à un sérieux appui de Washington, il était maintenant sur le point d'obtenir son licenciement avec une avance sensible sur ses collègues et nouait déjà les premiers fils, jetait déjà ses premiers filets, pour se remettre au plus vite aux affaires. Son domaine était des plus rentables : la construction en série. Il avait conservé dans les plus grandes villes d'Italie de précieuses relations et comptait les mettre en rapport avec ses nouveaux amis américains. A tout cela, Silvestri ne s'intéressait guère. Il s'était contenté de m'amener Almagià. Comme je suis spécialiste en droit civil et professeur de procédure civile à l'université de Rome, je devins le conseiller juridique d'Almagià. Mais dès que nous parlions de contrats, d'actions ou d'escomptes, Silvestri s'éloignait silencieusement.

Comment deux hommes de goûts et de caractères si opposés avaient-ils donc pu s'entendre ? Cela aussi, me semble-t-il, doit être mis sur le compte de cet été exceptionnel, doit être jugé en fonction de l'atmosphère de la libération. Qu'on y pense : fin avril et mai, deux fermes perdues dans la rizière, un rideau de peupliers couverts de leurs premières feuilles et une maison de campagne du XVIIIe siècle avec des murs décrépis, des persiennes déteintes, mais abritant encore quelques bouteilles de Gattinara dans ses caves. Almagià sur sa jeep, éreinté, affamé, qui traversait comme une flèche le rideau de peupliers et qui voit venir à sa rencontre, les bras ouverts, avec son sourire sympathique, le plus sûr antifasciste, bien que le plus pauvre, des propriétaires de l'endroit, le docteur Gustavo Silvestri. « Almagià ? Italien ? Vénitien, vraiment ? Il y a encore du champagne ! Nous avons pêché la grenouille la nuit dernière, nous n'avons pas dormi : pendant que nous pêchions, nous tendions l'oreille du côté de Salastro, de Santhià pour entendre le grondement de la première colonne américaine. Étaient-ce les Allemands qui fuyaient par la même route ? Non c'était vous. Bienvenue à Olcenengo libéré, capitaine Almagià : cuisses de grenouille *meunière*, veuve Cliquot 1927 ! »

Puis Vercelli, le bureau, les réquisitions, les subventions, écouter les plaintes des paysans, tout l'ennui de la bureaucratie militaire américaine : chaque soir, le capitaine Almagià revient à Olcenengo, s'assied tout heureux devant son *risotto*. Après le repas, Silvestri prend sa guitare, joue et chante de vieilles chansons piémontaises avec un filet de voix, presque pareil à l'écho ou au souvenir d'une musique lointaine. Almagià est doucement ivre et s'émeut : il ne savait pas qu'il existait des chansons piémontaises, et du XVIIIe siècle encore ! En Amérique, on ne connaît que les chansons napolitaines. Ou bien, un autre soir, il y a des invités : oh, pas du beau monde ! la petite bourgeoisie du lieu, papas, mamans, jeunes gens et demoiselles. Il y a un petit orchestre, on danse. Almagià porte encore beau, avec ses yeux noirs veloutés ; il a une femme, mais Silvestri est seul à le savoir. Donc, c'est un parti pour toutes les cavalières. Il danse jusqu'à la fin ; il fait mouche, ramène chez elle, sur sa jeep, en toute intimité, la fille du docteur de Tronzano,

presque à vingt kilomètres. Bref, ce sont des jours de vacances pour Almagià, peut-être les seuls, en tout cas les derniers de sa vie. D'ici peu, les affaires le reprendront, il redeviendra un autre homme. Mais il considérera toujours Silvestri avec toute la sympathie dont son cœur aride est capable. D'autant plus que Silvestri ne lui a rien demandé et, Almagià le sait très bien, ne lui demandera jamais rien.

La femme d'Almagià était restée sur la Côte d'Azur, chez ses parents. Il se proposait de la faire venir à Rome aussitôt que possible. Elle était Française, nous dit-il. Il l'avait connue à New York et l'avait épousée avant de s'engager. Durant la guerre, elle était restée en Amérique et n'était revenue en France, chez ses parents, que depuis peu de temps.

Rien ne nous parut étrange, ni à Silvestri ni à moi, dans cette histoire. Quand Almagià nous parlait de son épouse, nous imaginions instinctivement une femme conforme au ton complaisamment aristocratique et aux goûts snobs du mari : une Française de la haute bourgeoisie, probablement de famille riche et appartenant à cette classe ou, si l'on veut, aux groupes cosmopolites qui vivent à Paris, New York, Londres et sur la Côte d'Azur, gens occupés de bridges, de *parties*, de tournois de golf et de chasses.

A la fin de septembre comme il l'avait prévu, Almagià fut démobilisé. Il loua un luxueux rez-de-chaussée dans une villa aux Parioli. Silvestri continuait à vivre chez moi.

Une semaine plus tard, Aurore arrivait.

III

Brune, grande, souple, puissante, c'était une femme d'une singulière beauté. Elle n'imitait personne et beaucoup semblaient l'imiter. Peau naturellement bronzée ; chevelure d'ébène, lisse ; jambes élancées ; pieds petits ; mains étroites sans être maigres ; poignets et chevilles très minces : beaucoup plus que française, elle paraissait espagnole. Carmen. Et quelque chose d'arabe, d'oriental aussi dans son visage ovale, tout en courbes allongées. Le nez, cependant, n'était pas aquilin : droit, d'une bonne grosseur, d'une bonne rondeur, il inspirait l'idée de l'obstination et de la volonté. Ce qu'exprimaient également les yeux marron, très brillants, mais non lumineux, et le rire ouvert, violent, mais bref.

Ma stupeur, dès que je la connus fut immédiate. Non pas tant à cause de son aspect physique, car pour passer de la plèbe à l'apparence aristocratique, il suffit chez les femmes d'une génération, ou même seulement d'avoir grandi dans le monde, d'avoir été élevée par les sœurs du Sacré-Cœur. Mais à cause de sa manière d'être et de parler, qui démentait sur-le-champ, sans appel, ce que nous avions pensé d'elle : pour user justement du jargon propre à la société dont nous l'avions supposée membre,

Aurore n'était pas *quelqu'un de bien* ; ce n'était pas une *dame*. Ses premiers mots, une phrase quelconque, son accent méridional, c'était le français qu'on parle dans les cabarets du Vieux Port. De plus, la manière dont elle tendait la main eût suffi : avec l'emphase de quelqu'un qui, depuis l'enfance et peut-être des générations, n'est pas habitué à la dignité de ce salut essentiellement bourgeois et inutile dans les milieux qu'il a fréquentés jusqu'alors ; et maintenant, ce quelqu'un craint chaque fois d'oublier cet usage, insiste, exagère le geste, comme pour marquer le progrès, comme pour rendre définitif le passage à une classe supérieure.

Tout cela était clair comme le jour. Pourtant Silvestri n'avait rien vu.

Dès le premier instant, il tomba amoureux d'Aurore. Peut-être l'était-il déjà lorsqu'il attendait son arrivée. Elle était française, elle parlait français, c'était suffisant. Il ne remarquait pas, ou ne voulait pas remarquer la vulgarité de son accent. Aussitôt que je lui en parlai, il s'emporta, m'accusant par plaisanterie d'être jaloux d'Almagià : le renard et les raisins, me dit-il en riant avec amertume, peut-être en pensant également à lui-même. Je répondis que sans m'être pour autant amouraché d'Aurore, je l'avais trouvée attirante et que je me serais très volontiers prêté à une aventure avec elle : cela ne m'empêchait pas de la tenir pour une femme vulgaire, non seulement par l'origine sociale, mais par les sentiments.

« Les raisins sont trop verts ! Les raisins sont trop verts ! » répétait-il en se balançant sur sa chaise et en regardant le plafond, comme il faisait parfois, quand il était très sûr de lui. Je compris que pour le moment il était inutile d'insister.

Cet entretien se passait une nuit dans mon bureau, au retour d'une soirée chez Almagià, peu de temps après l'arrivée d'Aurore à Rome. Nous prenions de la camomille avant d'aller nous coucher et nous en étions irrésistiblement venus à parler d'elle. Aurore portait ce soir-là une toilette vert lézard à reflets métalliques ; les bras chargés comme toujours de bracelets ; des boucles d'oreilles d'or et des brillants. Son charme était évident et tout autant, hélas, sa vraie nature. Mais Silvestri ne semblait voir en elle que beautés et mérites de toutes sortes.

Aurore lui était apparue dans un moment où il était tout prêt à accueillir une pareille apparition, presque tendu vers elle. Dans le feu de la première impression, violente et superficielle, la nationalité étrangère avait suffi pour qu'il fût conquis. Puis, en quelques jours, il s'était habitué à elle : la voir, l'admirer, la transformer en une divinité pour lui ce fut tout un.

Il y avait, il est vrai, une difficulté : elle était l'épouse d'un ami — ce qui, selon toute vraisemblance, réduisait les chances de Silvestri à zéro. Mais justement, c'était là la goutte qui avait fait déborder le vase, le ressort secret mais le plus puissant de sa passion : à savoir sa vieille incapacité d'aimer sinon sans espoir. En fait, Silvestri ignorait la vérité :

ses chances étaient nulles, non parce qu'Aurore, comme il le pensait, ne pouvait être emportée d'assaut ni par lui ni par aucun autre ami du mari ; mais tout simplement parce que Silvestri lui-même, dans sa pureté romantique, n'aurait jamais consenti à la tromperie, à l'intrigue. Le cas échéant, il aurait exigé qu'Aurore quittât ouvertement son époux et demandât le divorce. Or il était clair pour tous, et même pour Silvestri, qu'Aurore, contrairement à ce que nous avions cru avant de la connaître, n'avait pas de fortune personnelle et tenait beaucoup à l'argent, donc à son mari. Elle avait de lui une sainte terreur, lui obéissait scrupuleusement, se montrait docile, soumise, sérieuse ; elle ne donnait prise par son attitude à aucun soupçon d'infidélité. Qu'elle fût sans doute contrainte à cette mesure, c'était une autre affaire. Quelques-unes des toilettes d'Aurore, surtout celle du soir, étaient à mes yeux révélatrices. Mais il s'agissait là d'une intuition personnelle, que je n'aurais pu communiquer qu'à un vieil ami comme Silvestri, et s'il avait été capable de m'écouter.

Je me demandais plutôt (il était inutile d'en parler à Silvestri) comment Almagià avait pu faire un choix aussi contraire à son style recherché et mondain, à sa prudence, à sa froideur. L'idée me vint qu'au fond, c'était un passionné. Puis peu à peu je m'aperçus, en les fréquentant, qu'entre Aurore et lui un rapport plus subtil existait. De même qu'elle lui obéissait et s'affichait presque comme sa servante, il se complaisait à la régenter, à la reprendre sans cesse, à lui inculquer les règles de la bonne société. Il ne craignait pas de présenter Aurore à des princes romains. Ceux-ci lui faisaient bon visage et parfois la recevaient, l'époque se prêtant au libéralisme.

Ainsi s'écoula le premier hiver de l'après-guerre. Silvestri était resté à Rome et nous rencontrions les Almagià presque chaque soir. Les rapports entre l'époux et l'épouse, la soumission toujours plus apparente de la femme semblaient faits tout exprès pour confirmer Silvestri dans sa foi en une honnêteté fondamentale et indestructible d'Aurore. Sa passion désespérée en était exaltée. C'était une voie sans issue.

Silvestri devint triste ; il maigrit encore, si c'était possible. Il se reprit à boire et à fumer.

Cependant, autour de nous, l'euphorie de la Libération commençait à baisser. Les beaux projets étaient abandonnés, les espoirs en un monde meilleur s'évanouissaient. Petit à petit chacun revenait s'enfermer dans sa coquille, ne s'occupait plus que de ses propres intérêts. Selon la triste et juste remarque d'un contemporain, l'Italien redevenait l'homme qu'il était depuis des siècles : un animal féroce et casanier.

Silvestri n'écrivit pas son roman, ne publia pas ses vers. Il passait sa journée dans l'attente de la soirée, moment où il revoyait Aurore. Et pour meubler cette attente, il lisait tous les journaux et prenait un plaisir amer à constater la faillite fatale et progressive d'une politique rénovatrice. Jusqu'à l'heure où survint une crise de reins inopinée. Très grave,

cette fois, et qui le laissa abattu, sans forces. « Pourquoi vivre ? me disait-il. Qu'ai-je devant moi ? L'horreur d'une vieillesse précoce, tourmentée par la maladie et par le remords de n'avoir jamais rien fait, de ne pas même avoir joui de ce dont je pouvais jouir. » Les médecins lui prescrivirent du repos, un changement d'air, une vie saine et rangée. Il prit la décision de retourner à Olcenengo. Le printemps avait commencé. Le spectacle de la nature en ces lieux était peut-être l'unique joie qui pût lui rester.

***

Avant de partir, en une fin d'après-midi, vers sept heures il me pria de l'accompagner chez Aurore. Il ne voulait pas y aller seul, craignant de laisser voir son émotion. Mais il choisit cette heure-là parce qu'Almagià, selon l'usage romain, était retenu dehors par ses affaires jusque vers neuf heures.

Aurore nous attendait au salon. Elle était assise dans l'angle opposé à la porte par laquelle nous étions entrés, les jambes croisées, à côté du bar roulant, et elle fumait. Almagià devait lui avoir enseigné que, lorsque ce sont des hommes qui entrent, *une dame ne se lève pas*. Elle appliquait la règle à la lettre. Elle nous tendit toutefois la main encore trop vite et en l'agitant trop longtemps avant que nous puissions la baiser. Elle portait une robe de tricot rouge sang, très ajustée, fermée au cou mais qui laissait ses bras nus et s'arrêtait presque au-dessus du genou.

— Martini ? Whisky ? Vous, Silvestri, vous ne devez pas boire, nous le savons... Pour vous, tomato-juice. Et vous, Maître, que prendrez-vous ? Voulez-vous que je vous fasse un bacardi ? Ou un champagne-cocktail ? Elle prononçait ces noms en détachant les syllabes, comme des paroles sacramentelles ; peut-être craignait-elle encore de se tromper.

La main de Silvestri, maigre et blanche, presque diaphane, tremblait légèrement en recevant le verre de la main d'Aurore, qu'il effleura.

— Eh bien, j'ai appris que vous nous laissiez, non ? dit Aurore en riant, le regard fixé sur lui.

— Du moins il paraît... répondit Silvestri et son visage se contractait ; il clignait des yeux comme toujours, avec son air subtil.

Aurore continuait à le regarder fixement, avec une expression sauvage, comme si elle s'était préparée à le déchiqueter. Mais c'était une expression habituelle et inconsciente d'Aurore : elle fixait toujours ainsi son regard sur la personne qui lui faisait face.

Malgré mes efforts, la conversation resta contrainte, avec des pauses fréquentes, de pénibles sauts d'un sujet à l'autre, car Silvestri semblait presque ne pas y prendre part : il regardait Aurore, se taisait, et son silence et sa tristesse, dont finalement elle s'avisa, pesaient sur nos paroles.

Je dirigeai nos propos sur Olcenengo. Alors Silvestri s'anima. Il parla.

Il décrivit le paysage, la maison de campagne, la vie de la rizière et invita solennellement Aurore à venir le voir, en compagnie de son mari, bien entendu. Aurore promit sans difficulté, mais aussi sans cet enthousiasme qu'en l'occurrence il est de bon usage de montrer.

— Si Ulderico m'emmène, j'arrive. Mais quand trouvera-t-il le temps ? Il est toujours si occupé.

Silvestri ferma les yeux, comme quelqu'un qui aurait à affronter une douche glacée, et dit presque sans souffle :

— Eh bien, s'il ne peut pas, venez toute seule.

Aurore resta un moment silencieuse, hésitant sur la manière de prendre cette phrase. Elle me regarda, elle le regarda, puis se tourna vers moi en me parlant d'autre chose, sur un ton futile, comme pour nous faire entendre qu'elle n'était pas offensée, mais que la proposition de Silvestri n'en était pas moins offensante. Il était clair que, dans cet instant d'incertitude, elle avait pensé aux règles d'Almagià. Un témoin était présent, moi. Comment se comporte en pareil cas *une vraie dame* ?

En dépit de l'absence totale de vraie éducation chez Aurore, ou, en dépit de son absence totale d'humanité, je pensai, en observant le pauvre Silvestri, à le laisser seul avec elle quelques minutes. Je regardai l'heure, fis semblant de me rappeler quelque chose, demandai à téléphoner et passai dans le bureau qui était à côté du salon.

Quand je revins, Silvestri était debout, pâle, nerveux, et éloigné d'Aurore qui, elle, était toujours assise à la même place et riait bruyamment. Aussitôt, sans se soucier de l'expression torturée et suppliante de mon ami, elle tint à m'expliquer ce qui était arrivé :

— Maître Peyrani, décidément votre ami est en veine de gaffes aujourd'hui ! Voyez-vous ça, à peine étiez-vous sorti qu'il a voulu me déclarer qu'il était désespérément amoureux de moi, qu'il ne pouvait vivre sans moi, et des tas d'histoires de ce genre. Imaginez-vous qu'il est allé jusqu'à s'agenouiller à mes pieds ! Une scène comique, je vous dis. Je n'ai jamais tant ri de ma vie. Eh bien, Monsieur Silvestri, ce n'était vraiment pas nécessaire. Vous êtes une personne intelligente, un écrivain, un poète, du moins à ce qu'on dit, et vous aurez vite compris que vous avez fait fausse route. Mais je veux tout de même vous donner une réponse, ici, devant Monsieur l'avocat, afin que toute équivoque soit dissipée et que nous puissions rester de bons amis dans l'avenir. Cette réponse, la voici : je suis amoureuse de mon mari et je suis sûre que je le serai toute ma vie. Mais même s'il m'arrivait de ne plus l'être un jour, je ne choisirais jamais un amant parmi ces hommes qui plaisantent, *qui font des farces*, comme vous. Moi j'aime les hommes sérieux, vous avez compris, sérieux et clairs. L'aventure et les histoires, ça ne m'a jamais intéressée et ça ne m'intéressera pas.

Il y eut un bref silence. Je ne pouvais rien dire. Je regardai un

moment Silvestri qui avait fait un pas vers la porte. Il se tournait maintenant vers Aurore, rassemblait ses forces et disait à voix basse :

— Je vous prie de m'excuser, je me suis trompé. Mais je me suis trompé dans le choix des mots. Mes sentiments sont très différents. J'espère que vous me pardonnerez.

— Je vous pardonne parce que vous partez et que nous ne nous verrons plus, qui sait d'ici combien de temps. A la campagne, soignez-vous et pensez à ne plus faire de gaffes. Quand vous reviendrez à Rome, nous feindrons tous les deux, tous les trois, Peyrani y compris, d'avoir rêvé. Et remerciez-moi si je ne dis rien à mon mari !

Il partit le soir même. Au cours du dîner, il insista pour me raconter la scène. Avant tout, il n'avait rien demandé, il ne demandait rien, si ce n'est qu'on écoutât l'aveu très bref de ses sentiments. Il l'admirait, il lui était dévoué, sans rien oser espérer. Si dans l'avenir, lui avait-il dit, à une occasion quelconque, Aurore avait eu bésoin de lui, il mettait dès aujourd'hui à sa disposition son existence entière, son œuvre, ses biens. Il croyait avoir parlé clairement. Cependant, concluait-il avec moi, il comprenait maintenant qu'il s'était trompé et qu'Aurore avait été très bonne de lui pardonner. Elle aimait son mari, et voilà tout.

— Je suis un imbécile. Je ne sais pas ce que je donnerais pour revenir en arrière. Ce soir, en me rendant chez elle, j'éprouvais, c'est certain, un grand besoin de tout lui dire. Et je m'étais juré de me taire, de me taire. La regarder pour la dernière fois et me taire. Puis tu es sorti et j'ai perdu la tête. Je l'ai offensée, bien sûr. Une déclaration pareille ne sort que de la bouche d'un homme qui cherche... un avantage immédiat. Un homme qui aime vraiment se tait et attend. Jusqu'à la mort, si c'est nécessaire.

Il m'était très difficile de dire à Silvestri, dans un tel moment, que je n'étais pas du tout du même avis. Qu'Aurore selon moi ne s'était pas du tout sentie offensée. Elle n'avait simplement pas compris le sérieux et la profondeur de l'amour de Silvestri, parce que c'était un sentiment trop élevé pour elle. Elle s'était dite offensée parce qu'elle s'était imaginé qu'en pareil cas une dame doit jouer l'offensée. Je ne croyais plus décidément à l'histoire du mariage en Amérique. J'avais désormais, sur les rapports d'Aurore et d'Almagià, d'autres idées et fort précises.

Il était très difficile de dire tout cela à Silvestri ce soir-là. Je le dis pourtant, espérant qu'il y repenserait dans le calme d'Olcenengo et qu'il finirait par comprendre.

Silvestri ne revint pas à Rome avant décembre, c'est-à-dire de nombreux mois plus tard. J'avais continué à fréquenter les Almagià, ne fût-ce que parce que j'étais en rapports professionnels avec lui. Naturellement Aurore n'avait pas tenu sa promesse et avait parlé à son mari de la déclaration de Silvestri. Almagià, qui connaissait bien sa femme, ne s'était senti ni joué, ni offensé. Il avait pris la chose en plaisantant, manifestant même une sorte de sympathie émue à l'égard de Silvestri. « Sil-

vestri ! L'homme le plus inoffensif, l'unique homme pur que j'aie rencontré de ma vie ! Je lui confierais sans crainte un milliard ! Rien de commun avec ma femme ! » Il débitait ces phrases, et d'autres du même genre, en riant et devant Aurore. Il lui reprochait de n'avoir pas su comprendre Silvestri, de n'avoir pas été plus douce et plus gentille avec lui. « Il ne faut pas se formaliser », expliquait-il à Aurore, qui l'écoutait attentivement comme une élève. « La diplomatie, c'est l'art d'écouter. »

Si bien que lorsque Silvestri revint à Rome, il fut aussitôt invité à dîner chez les Almagià, et tout sembla oublié.

Trois ans passèrent. Silvestri habitait Olcenengo ; mais il venait très souvent à Rome, également sans m'avertir et quelquefois même sans me voir ; il descendait à l'hôtel. Il était toujours amoureux d'Aurore. Nous en parlions rarement ; mais les quelques allusions qui lui échappaient suffisaient. Il ne venait si fréquemment à Rome que pour la voir. Aurore était comme une divinité que, de temps en temps, il avait besoin de contempler, pour ensuite, dans les intervalles plus ou moins longs de solitude, l'admirer, l'adorer secrètement. Un vice, somme toute, qui était devenu nécessaire à sa vie. Il avait réussi à obtenir d'elle une photographie et la conservait dans son portefeuille.

D'habitude, Aurore et Almagià le recevaient volontiers, mais sans accorder d'importance à sa personne. Almagià avait parlé de son séjour, maintenant lointain, à la maison de campagne de Silvestri ; et Aurore, légèrement piquée dans sa curiosité, avait déclaré qu'elle aurait bien aimé entendre aussi des chansons piémontaises. Ainsi donc, à l'un de ses voyages à Rome, Silvestri apporta sa guitare ; et un soir, après le dîner, il joua et chanta. J'ai encore la scène présente à l'esprit. Et j'espère que Silvestri, abusé par la douceur même de la musique et des paroles, n'a pas réellement vu Aurore pendant qu'il chantait, et n'a pas éprouvé le chagrin que j'éprouvais moi-même. A la seconde chanson, Almagià s'était levé, avait allumé un Havane, s'était plongé dans un fauteuil derrière Silvestri et de temps en temps levait silencieusement la main pour recommander à Aurore de rester tranquille et calme. Penché sur sa guitare, Silvestri chantait avec un filet de voix, les yeux fermés et quand il les ouvrait, il les fixait, comme en extase et comme pour s'inspirer, sur Aurore assise en face de lui. Il ne semblait pas s'apercevoir qu'elle donnait des signes d'impatience de plus en plus manifestes, croisant les jambes tantôt à droite, tantôt à gauche, éteignant et allumant des cigarettes, soupirant, bâillant.

O dime'n'po' bel giouvou
dal capel bourdà...

Les pathétiques, lentes, aimables mélodies évoquaient des vallons boisés, des ruisseaux limpides, des saules bruissant au vent des Alpes, des villages et des paysans fidèles à leur roi, toute une époque virile et religieuse ; et dans les notes longues et profondes de la guitare, dans la

voix étouffée et comme lointaine de Silvestri, il y avait une dévotion de connaisseur à ces souvenirs et le regret, presque le remords, qu'ils ne fussent pour toujours que des souvenirs.

Or, il était impossible d'imaginer des auditeurs plus ignorants, plus réfractaires, plus impies qu'Aurore et Almagià. Comment Silvestri faisait-il pour ne pas s'en apercevoir ? Il n'aurait pas hésité, m'affirmait-il, à épouser Aurore, si elle avait été libre. Comment aurait-il pu vivre avec elle ? Je pense que ce fut une chance pour lui que d'être mort à temps.

Malgré des invitations répétées, Aurore n'alla jamais à Olcenengo. Je suis sûr que la chose ne lui a jamais passé par la tête.

Une fois, vers la fin de ces trois années, Silvestri me demanda de but en blanc si je n'avais pas noté un certain désaccord dans le ménage Almagià. Ulderico depuis quelque temps quittait Rome de plus en plus souvent, et seul. Il prenait sans cesse l'avion pour Paris, Londres, New York. Il était aussi allé en Afrique du Sud et au Brésil où il était entré dans un nouveau trust de colossales constructions hôtelières. Se voyant ainsi négligée, Aurore n'allait-elle pas se lasser ? Les yeux vert argent de Silvestri brillaient d'espérance tandis qu'il me posait cette question.

Je répondis que selon moi, comme il me semblait le lui avoir déjà expliqué clairement, le mariage des Almagià était fondé sur l'hypocrisie, qu'il durerait donc jusqu'au jour où l'intérêt de l'un ou de l'autre s'y opposerait. Il était très improbable qu'Aurore trouve un homme mieux pourvu en abandonnant son mari.

Quant à lui, il était profondément vaniteux et conformiste ; il éviterait jusqu'au dernier moment une révolution dans sa vie privée. Bref, il ne demanderait jamais le divorce, à moins d'y être contraint par l'attitude d'Aurore. Mais cette attitude était parfaite. Donc...

Quand je disais parfaite, je m'en référais à l'apparence, naturellement. Non que j'eusse changé d'avis sur la nature intime d'Aurore. Mais j'étais prêt à jurer qu'elle serait toujours assez prudente pour ne pas se faire prendre en faute. Silvestri eut alors un rire silencieux, comme il en avait parfois ; puis, renversant la tête en arrière et me regardant fixement de ses yeux verts et pétillants, sous les paupières mi-closes, il murmura qu'il comptait sur la ruine du ménage Almagià produite par l'hypocrisie même qui à moi me semblait être un ciment. Il ajouta que désormais il était sûr qu'elle n'aimait pas Ulderico et que la conduite d'une femme qui n'aime pas son mari n'est jamais parfaite. Aurore pourrait donc comprendre l'attachement et la dévotion de Silvestri à son égard et, pourquoi pas, y répondre.

Bref, la foi de Silvestri en la possibilité d'un grand amour n'était pas encore ébranlée. Au contraire. On eût presque dit qu'il se sentait à la veille de la réalisation de ses rêves. Il espérait, il croyait pouvoir épouser Aurore dans un avenir assez proche.

Je mis encore cela sur le compte des folies de Silvestri ; et je ne m'en

préoccupai pas, comme j'aurais peut-être dû faire : il était certain qu'un jour il se rendrait à l'évidence.

Cela jusqu'à une fin d'après-midi, un dimanche de novembre 1950. Il pleuvait, je n'avais pas bougé de chez moi et je faisais une partie d'échecs avec mon vieux cuisinier qui, comme tous les Hongrois, est un excellent joueur. J'entends sonner, je me trouve nez à nez avec Silvestri.

Son imperméable était trempé, il devait avoir marché longtemps. D'instinct je pensai qu'il était venu à pied des Parioli, c'est-à-dire de chez Aurore. J'habite sur l'Aventin. Cependant je ne dis rien. Je savais qu'Almagià était à Londres et, regardant le visage défait de Silvestri, j'imaginai simplement qu'il avait perdu la tête comme l'autre fois et subi une nouvelle humiliation.

— Je ne savais pas que tu étais à Rome... lui dis-je en le conduisant vers la cheminée pour qu'il se réchauffe.

— Je suis arrivé hier, je repars ce soir, répondit-il sèchement. Je sentis qu'il devait être arrivé quelque chose de plus grave que ce que je croyais. Il était mouillé et en sueur. J'insistai pour qu'il aille se reposer ; sa chambre, son lit étaient toujours préparés ; au moins pour qu'il se change. Il refusa.

— Pourquoi n'as-tu pas pris un taxi ?

— Il n'y en avait pas. Il se tut. Je n'osais rien lui demander, je ne savais par où commencer. Le silence s'installa entre nous.

— Tu te souviens de cette fois... Il avait souri tout à coup, les yeux fixés sur le feu, comme si le feu lui avait rappelé ce souvenir, auquel il s'abandonnait volontiers. Cette fois où tu es venu à la chasse avec moi. C'était une journée comme celle-ci, une journée d'automne, il pleuvait, c'était peut-être justement un dimanche comme aujourd'hui... Nous n'avons rien levé...

— Et la fin, pour avoir au moins tiré une fois, tu as tué un busard...

— Oui, le busard...

Je me souvenais très bien de tout. Je n'étais pas chasseur et je voulais le devenir. Ce fut là ma première et unique tentative. Non, je ne me souvenais de rien de spécial :

— Et la chienne... comment s'appelait ta chienne ?

— Diane, cette pauvre Diane.

— Voilà, maintenant je me souviens très bien. En rentrant, il faisait presque nuit, elle s'est écartée et, à un certain moment, tu as eu peur de l'avoir perdue. Tu sifflais, tu appelais : Diane, Diaaane !

— Et puis, un feu comme celui-ci, et nous avons mangé, et bu et parlé tout au long de la nuit. Mais je ne me souviens pas de quoi nous avons parlé. Ma vie depuis ce temps, dit Silvestri, est allée de mal en pis. J'en suis arrivé, vois-tu, à un point que je n'aurais jamais imaginé. Je ne me croyais pas capable...

— Capable de quoi ? De souffrir ?

Je voulais savoir, non par curiosité, mais pour parler de ce qui le

torturait ; je pensais que cela le soulagerait. Souffrir, ce n'est pas devenir pire. Au contraire.

— De vieilles histoires, répondit-il.

— Pourtant, avoir conscience d'un mal, c'est le signe que désormais, d'une certaine manière, tu en es sorti. Je pensais naturellement à Aurore : je pensais que finalement il avait compris, qu'il était sur le point de guérir.

— Des histoires, je te jure ! Avoir conscience de quelque chose, tu me fais rire avec ta conscience... Quand quelqu'un s'aperçoit qu'il s'est trompé, complètement trompé, et qu'il est trop tard, qu'il n'y a plus de remède, oh, je te jure qu'à ce moment, il vaut mieux ne pas l'avoir, ta conscience !

Pour le coup, je n'hésitai plus et lui demandai :

— Aurore ? Tu l'as vue ? Aujourd'hui ?

— Oui, répondit-il simplement. Tout est fini. Je crois que je ne la verrai plus.

J'aurais dû être heureux pour lui de cette nouvelle inattendue. Mais à l'accent simple et mort de ses paroles, je compris qu'au moins pour l'instant, ce n'était vraiment pas pour lui une bonne nouvelle.

— Pense, lui dis-je, pense que tu n'es coupable de rien, sinon de ta bonté...

— Ne dis pas de bêtises !

— Oui, de ta bonté. Tu ne t'es trompé que sur la personne à qui tu portais de l'attachement. Mais cet attachement en soi était beau. Tu devrais t'enorgueillir de tout ce que tu as imaginé. Maintenant, tout de suite, non, je le comprends, c'est trop tôt : mais je suis sûr que finalement tu écriras un livre !

— Regarde, tu me fais rire, et je n'en ai pas envie.

— Pour le moment, il faut laisser passer un peu de temps, c'est tout. Pourquoi ne vas-tu pas à Paris ?

Je lui offris aussi de lui prêter de l'argent si là était la difficulté. Son refus fut net. Il ne voulut pas rester à dîner, ni même consentir à ce que je l'accompagne à la gare, comme je faisais jadis. Pourtant, son visage s'illuminant tout à coup, il me dit :

— Je t'attends à Olcenengo pour Noël. J'ai fait mettre des poêles partout, tu n'auras pas froid. Promets-moi de venir.

Je promis et ce fut même cette affectueuse invitation qui me persuada que son état d'âme n'était pas si désespéré. Il valait mieux ne pas insister, ne plus chercher à le réconforter et le laisser partir.

Sur le seuil, je lui dis encore :

— L'unique vrai mal, c'est l'hypocrisie que beaucoup d'hommes ont en eux-mêmes : l'unique vrai mal qui ronge la vie. Mais toi, tu n'es pas de ces hommes-là. Donc, sois tranquille.

Il se retourna d'un coup :

— Tu parles pour toi, dit-il, me regardant fixement de ses yeux

mi-clos, comme s'il m'avait méprisé, presque haï ; et tout à coup il éclata de rire : un rire convulsif, déchirant, méchant, qui semblait dirigé contre moi.

Silvestri savait. Quelques années auparavant, j'avais renoncé à une femme que j'aimais, par pitié pour une autre femme qu'au contraire je n'aimais pas. Oh, une pitié feinte ! J'avais renoncé par égoïsme : parce que celle que je n'aimais pas ne m'aimait pas non plus et ne menaçait pas ma liberté ; tandis que l'autre répondait à mes sentiments et m'aurait fixé pour la vie. Pour finir je les avais perdues toutes les deux.

Silvestri savait. Mais pourquoi semblait-il maintenant, pour la première fois, me faire des reproches et avec une telle virulence ? Je ne comprenais pas et le lui dis.

Embarrassé, il continua à ricaner en silence, comme pour lui-meme. Puis, hésitant, il répondit à voix basse :

— Tu m'as dit que je ne suis pas un hypocrite, comme toi, que je pouvais être tranquille. Et moi je t'assure que sur ce point je suis très tranquille. Tes remords, je ne les ai pas, mon petit. Tu n'as pas compris que j'ai sauté le fossé ?

Mon petit ? C'était Silvestri qui me parlait ainsi ?

— Que veux-tu dire : sauter le fossé ?

— Rien, excuse-moi, fit-il plus calme, me regardant finalement avec son habituelle douceur ; et avec son habituel mélancolique sourire, il conclut :

— Je voulais seulement dire que j'ai été pire que toi. Parce que toi au moins, tu as cru en toi-même. Moi pas...

Je lui recommandai de ne pas boire, de se soigner. Nous nous embrassâmes. Un instant encore, à travers la vitre de l'ascenseur, je vis son visage qui me souriait affectueusement.

Puis je ne le vis plus jamais.

Cette même nuit, à l'heure du train, repensant aux phrases les plus tristes qu'il m'avait dites peu auparavant, j'eus envie d'aller à la gare. Mais il pleuvait, j'avais déjà mis ma voiture au garage ; la paresse vainquit l'amitié.

Quinze jours plus tard, Silvestri était mort. Une attaque plus grave de sa maladie. Quand je pense que pour le tuer une bouteille de whisky suffisait, je ne puis trouver la paix. Qui sait ? peut-être que si j'étais allé cette nuit-là à la gare...

MARIO SOLDATI

(TRADUCTION DE GEORGES PIROUÉ, COPYRIGHT BY PLON)

(*A suivre.*)

LE PARADOXE DE LA DÉMOCRATIE ITALIENNE

par André Fontaine

Qui aurait dit qu'un jour l'Italie nous donnerait des leçons de démocratie ? Que le premier pays d'Europe latine à abandonner le régime parlementaire serait le dernier à lui rester fidèle ? Qu'il choisirait pour manifester sa maturité politique le moment précis où la France, lasse des jeux du « système », remettait son destin dans les mains du général de Gaulle ?

C'est sans le plus petit incident que ce peuple réputé frivole, instable, exubérant s'est présenté aux urnes le dimanche de la Pentecôte. Le nombre des abstentionnistes n'a pas dépassé 7 p. 100. Les fluctuations du corps électoral en dépit de l'entrée en scène de millions de nouveaux votants, jeunes gens ou amnistiés, sont restées extrêmement faibles ; les changements d'étiquette n'ont pas affecté le dixième des sièges mis en compétition.

Cette stabilité est d'autant plus remarquable qu'entre temps la loi électorale avait été changée. Au système très contestable des apparentements, à la *lege truffa* violemment combattue sur les deux ailes et qui poussait à voter « utile » était substituée la proportionnelle intégrale, avec utilisation des restes sur le plan national. Chacun avait ainsi l'assurance que sa voix ne serait pas perdue.

Ci-dessus photo Viollet.

Après tant d'années troubles l'Italie serait-elle devenue le dernier refuge de la sagesse et de l'harmonie sur les rives de la Méditerranée ? Si l'on excepte Naples, qui est un monde à part, misérable et magnifique, à l'aise seulement dans le théâtral et le démesuré, où le *commandante* Lauro, armateur, maire révoqué par Rome pour sa gestion extravagante et chef du parti monarchiste populaire, exploite délibérément à coup de milliards la naïveté et l'imagination populaires, nos voisins paraissent aujourd'hui avoir réussi à extirper presque complètement la passion de leur vie politique.

Ils ne sont pas pour autant tombés dans l'indifférence qui fut fatale à notre IVe République. Moqué de ce côté des Alpes, le parlementaire reste sur l'autre versant un personnage considéré, qu'on n'appelle jamais autrement que « l'Honorable ». Il est assuré de trouver pour l'entendre, lorsqu'il tient ses « comices » sur quelqu'une de ces places merveilleuses que les urbanistes de la Renaissance ont léguées aux princes de l'Italie moderne pour leur servir de « Vel d'Hiv » des milliers, sinon des dizaines de milliers d'auditeurs attentifs et respectueux, plus soucieux de s'instruire ou si l'on préfère de se distraire sérieusement que de manifester bruyamment leurs convictions.

Disparition du nationalisme.

Il faut dire que la passion politique connaît peu d'aliments aussi nourrissants que le nationalisme. Or c'est là une maladie dont les Transalpins, qui l'ont pourtant éprouvée, du temps du Duce, jusqu'au paroxysme, paraissent aujourd'hui guéris et bien guéris. De l'extrême-droite à l'extrême-gauche, dans la plupart des autres pays, les candidats aux élections se croiraient déshonorés, perdus d'avance, s'ils ne consacraient pas leur péroraison à l'exaltation de la patrie éternelle et de son rôle historique, déclenchant ainsi l'ouragan des bravos et le tonnerre des hymnes. Rien de semblable chez nos voisins.

Ils ont d'abord abdiqué toute aspiration coloniale. L'O.N.U. leur a laissé la responsabilité, le *trusteeship*, d'un seul territoire, la Somalie. Ils n'ont qu'une idée, c'est de lui donner son indépendance avant l'expiration du mandat qui leur a été confié. Pour le reste, ils se sont, sur le moment, laissé dépouiller sans plaisir. Mais c'était au lendemain d'une guerre dans laquelle leur pays figurait au rang des vaincus. Et on ne leur demandait pas leur avis. Si l'on s'en enquérait aujourd'hui, il serait quasi unanime. L'Italie estime que les alliés lui ont rendu service en la dépouillant de ses possessions d'outre-mer. Car celles-ci, loin d'enrichir ce pays pauvre, obéraient lourdement son revenu national et sa capacité d'investissement. L'un des éléments du relèvement de l'Italie d'aujourd'hui et plus encore de son impressionnante modernisation c'est indiscutablement la disparition de son empire colonial. C'est que

l'Afrique en réalité commence aux environs de Rome, et que l'Italie avant de s'intéresser aux autres a fort à faire à se coloniser elle-même.

Morte l'épopée coloniale, la péninsule n'allait-elle pas se laisser bercer de nouveau par les chants de l'irrédentisme ? Après tout la France lui avait arraché Tende et la Brigue et la Yougoslavie, l'Istrie. La rectification de la frontière des Alpes, opérée essentiellement au nom de considérations stratégiques complètement dépassées provoqua quelque amertume. *Pendant que vous y étiez*, disait, paraît-il, à l'époque M. Georges Bidault au général de Gaulle, *vous auriez dû annexer tout le Piémont. Mais Tende et la Brigue, ça vexe et ça ne sert à rien...* L'agitation sur cette question fut cependant sans lendemain. Nos voisins sont gens de trop d'esprit pour ne pas comprendre que l'objet était un peu mince pour provoquer une brouille définitive...

Quant à l'Istrie elle fut assez facilement passée par pertes et profits. Fiume qui veut dire fleuve en italien fut traduite par Rjeka, qui a la même signification en slovène. Pola devint Pula et Abbazia Opatija. Il était plus difficile d'avaler la transformation en Trst de la ville qui avait été, sous le nom de Trieste, le symbole de la victoire de Rome sur le germanisme. Trieste fut l'enjeu de la dernière bataille de l'italianité. Elle enflamma les cœurs, et provoqua quelques mouvements de troupes. Mais les Occidentaux manœuvrèrent habilement et Tito sut au moment opportun jeter un peu de lest. La ville redevint italienne quitte à s'appauvrir un peu du fait du départ des occupants anglais et américains. Et du coup tout vestige de nationalisme s'éteignit.

Certes, dans le Nord, on se chamaille encore un peu à propos du Haut-Adige et du Trentin. Mais ce sont les habitants de langue allemande qui sont demandeurs, ce qui suffit à écarter du côté italien tout risque d'extension du conflit. Aussi bien seuls, au cours de la campagne électorale, les néo-fascistes du « Mouvement social italien » ont-ils brandi les trois couleurs et essayé de relancer les mots d'ordre « impériaux » en honneur il y a vingt ans. Ils ont obtenu en tout et pour tout, sur plus de trente millions d'électeurs un million et demi de voix. Si leur propagande rencontre quelque écho, dit-on, dans la jeunesse des lycées, elle laisse froids les citoyens en âge de voter.

Le spectacle de leurs réunions est d'ailleurs instructif : peu de ces jeunes gens en chemise noire que l'on s'attendait à rencontrer ; mais bon nombre de quinquagénaires ventripotents et déplumés, fonctionnaires épurés, militaires en demi-solde, colons d'Éthiopie ou de Libye, qui regrettent amèrement le temps des proconsulats. Les orateurs font pauvre impression : pas de doctrine, peu d'arguments, guère d'éloquence dans ce pays où elle jaillit spontanément de mille sources. Et lorsque retentit l'hymne qui jadis embrasa les imaginations, cette *Giovinezza* qui se voulait à elle seule un programme, c'est sur un pick-up, parce que personne ne sait plus ou ne veut plus le chanter.

Ai-je été bête !...

Aujourd'hui encore le poids du nazisme trouble profondément l'Allemand. Qu'il approuve ou qu'il rejette l'idée de la responsabilité collective, qu'il ait honte des crimes d'hier ou que secrètement il les justifie, c'est là une affaire qu'il prend au sérieux, sinon au tragique. L'Italien, lorsqu'il repense à ces années « noires », c'est pour s'en moquer. Ai-je été bête ! se dit l'ex-ballila, l'ex-avant-gardiste devenu militant de la démocratie chrétienne ou du communisme. Et il rit en se revoyant sur de vieilles bandes d'actualité, défilant au *passo romano* sous le grotesque déguisement : chéchia, bottes et chemise noire que lui avait imposé l'homme qui pour avoir proclamé sur tous les murs qu'il avait « toujours raison » finit pendu par les pieds à l'étal d'un boucher.

A vrai dire, entre l'Allemagne d'hier et celle d'aujourd'hui, il y a une rupture apocalyptique, un Niagara de sang et d'horreurs, un sacrifice également, où les meilleurs ont voulu voir la possibilité d'un rachat. Les Italiens ont eu eux aussi leur drame, leurs otages fusillés, leurs familles déchirées, l'effroyable misère qu'a étalée le cinéma néo-réaliste. Mais il n'y a pas eu de rupture. La Maison de Savoie a assuré la transition entre l'hier et l'aujourd'hui, et c'est seulement lorsque cette transition a été complète qu'on lui a signifié, le plus légalement et le plus poliment du monde, son congé. Les hommes qui sont à présent au premier rang de la vie politique ont pour la plupart connu le Duce. Même ceux qui ont vécu dans l'émigration ne le considèrent pas comme un démon. Ils lui reprochent plutôt ses erreurs : *Je lui disais toujours à Mussolini... Mais il ne voulait pas m'écouter...* Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette réflexion, jusque dans des bouches dont l'antifascisme ne comporte vraiment pas l'ombre d'une compromission.

D'autres ont cru sincèrement dans l'idéal fasciste. Tel est le cas notamment du lutteur trapu et infatigable, second d'une famille de dix enfants et père de sept enfants lui-même, à l'œil de braise et aux tempes dégarnies qui vient à cinquante ans de s'installer au palais du Viminal dans le fauteuil du président du Conseil : Amintore Fanfani.

Une éducation pieuse au point d'être cléricale, une foi ardente n'avaient pas empêché avant la guerre ce jeune professeur d'histoire économique de l'université du Sacré-Cœur de Milan de trousser à la gloire du régime mussolinien quelques dithyrambes que les communistes s'empressent aujourd'hui de lui jeter à la tête, mais où l'on décèle plus de candeur que de flamme totalitaire.

L'écroulement de la dictature qui le trouve sous les drapeaux devait révéler à Fanfani qu'il existait d'autres univers que les faux semblants au milieu desquels s'était écoulée sa jeunesse. Réfugié en Suisse, en 1943, il y devient recteur du « camp universitaire » de Pully. Dès la libération secrétaire à la presse et à la propagande du parti démocratique que vient de fonder De Gasperi, il oriente alors vers une sorte de progres-

sisme chrétien qu'il serait aventureux de comparer le moins du monde avec celui de nos « chrétiens progressistes » un dynamisme et une ambition qui n'ont d'égale que sa volonté d'arracher le peuple de son pays aux ornières d'une misère séculaire. Ses réflexions et ses études forment la matière de près de quarante livres dont le dernier, du fait de son accès au pouvoir, reste inachevé. Comment trouve-t-il le temps de les écrire ? Mystère. Car par-dessus le marché, il peint, dessine et... fait de la pâtisserie. C'est la vie même...

Aux côtés de deux autres professeurs de droit, Dossetti aujourd'hui ordonné prêtre et la Pira, sicilien à la foi franciscaine qui fut longtemps maire de Florence, il fonde les *Cronache sociale*, au titre inspiré de la *Chronique sociale de France*, autour desquelles devait se cristalliser au sein de la démocratie chrétienne le courant dit « d'initiative démocratique ». Partisan d'une politique sociale avancée, Fanfani marque son passage au ministère du Travail en 1947 par une loi qui permit la construction de 750 000 logements pour les travailleurs, au ministère de l'Agriculture en 1951 par l'impulsion donnée à la réforme agraire et au reboisement. Gasperi, qui était fort jaloux de son pouvoir, et n'aimait pas qu'on mêlât abusivement le spirituel et le temporel le tint quelque temps à l'écart. Il prit vite sa revanche. L'année même de la mort du fondateur de la D. C., le congrès de Naples porte Fanfani au poste-clé de secrétaire politique.

Mais ce n'était plus tout à fait le jeune homme chez lequel l'écroulement du fascisme avait fait lever les rêves les plus candides et les plus généreux. Il laisse à d'autres, désormais, le soin de prendre les positions les plus avancées, de prôner la collaboration avec ces « mangeurs de curés » que sont les socialistes de Pietro Nenni. Solidement appuyé sur la hiérarchie catholique, ciment essentiel sinon unique du parti, il s'installe au centre, joue les uns contre les autres et prépare patiemment sa revanche sur l'échec de sa première tentative gouvernementale en 1954.

Un M.R.P. formule 1946.

Il a compris clairement ce qu'était la démocratie chrétienne : un M.R.P. à la sauce de 1946. C'est-à-dire une formation qui a recueilli des millions de voix non pas parce que ses idéaux ou ses militants séduisent les électeurs mais parce qu'elle constituait face au péril communiste le seul rempart efficace. Un tel parti ne saurait prétendre à l'homogénéité. Il est destiné à rassembler comme ses pareils belge ou allemand les courants les plus divergents. Aux jeunes intellectuels et aux syndicalistes partisans de l'ouverture à gauche (l'alliance avec les socialistes) et vaguement tentés en politique étrangère par le neutralisme s'opposent les grands bourgeois et les représentants de l'industrie favorables à l'ouverture à droite, autrement dit au rapprochement avec les libéraux (conservateurs) voire avec les monarchistes.

Entre ces deux ailes, il n'y a pas seulement des divergences de tempérament, d'éducation, une conception différente de la religion et des nuances d'interprétation quant à la politique étrangère la gauche donnant à cet égard dans un certain « philonasserisme » et décidée à rendre à l'Italie un rôle actif au Proche-Orient. Un grave différend les sépare. Il a trait à ce qu'on appelle là-bas le *Statalismo*, l'Étatisme, et est directement lié à la personnalité de l'un des hommes les plus puissants de l'Italie d'après guerre : Enrico Mattei.

Combattant audacieux de la résistance, Mattei se vit charger de la liquidation d'une des administrations que l'imagination de Mussolini avait mises sur pied : la régie fasciste des pétroles. A l'époque, cette affaire paraissait de peu d'intérêt et ses biens ne trouvaient pas d'acquéreur. Les recherches d'hydrocarbure dans le sous-sol italien avaient donné les résultats les plus décevants. Mais bientôt on devait découvrir dans le Nord quelques gisements de méthane. L'attitude de la majorité des Transalpins devant le gaz rappela celle de M. Thiers devant les chemins de fer ; ils n'y croyaient pas. Mattei lui, y croyait. Le résultat, aujourd'hui, c'est une double réussite : d'une part le méthane de la vallée du Pô distribué par pipe-line dans toute l'Italie du Nord jusqu'à Livourne fournit au pays une immense source d'énergie à bon marché (5 milliards de mètres cubes de gaz par an, le huitième des besoins énergétiques du pays), sans le moindre débours de devises. D'autre part, la modeste régie d'hier est devenue la toute-puissante E.N.I. (Ente Nazionale Idrocarburi), c'est-à-dire la firme industrielle la plus riche d'Italie.

Demeuré à sa tête, Mattei ne se contente pas de développer la production et la distribution du méthane qu'il vend bien au-dessus de son prix de revient constituant ainsi, pour ses investissements une masse de manœuvre considérable. Il s'adjuge le monopole de la recherche pétrolière sur la plus grande partie du territoire. Ses raffineries font dès à présent concurrence aux grands trusts étrangers ; il développe des industries annexes, notamment dans le domaine des textiles artificiels, des engrais de synthèse, des colorants, des produits chimiques qui, grâce aux facilités que lui donne l'État sur le marché des capitaux, sont en mesure de produire à des prix sensiblement inférieurs à ceux du secteur privé. Il en est aujourd'hui à construire, autour des pompes à essence symboliques de son pouvoir, des « motels » inspirés du système américain.

Chaque milliard gagné est aussitôt placé dans de nouveaux projets. Et pas seulement dans l'industrie ; l'E.N.I. dispose d'un énorme budget de publicité sans lequel il est impossible à la plupart des journaux d'au-delà des Alpes, à la vente toujours limitée, de vivre et de prospérer. Mattei a fait racheter par un prête-nom le *Giorno* de Milan, le journal le mieux fait d'Italie, à son fondateur Cino del Duca, le magnat de la presse du cœur, plus intéressé aujourd'hui au marché français. Il s'est rendu en Iran pour conclure avec le gouvernement un accord pour l'ex-

ploitation des pétroles de l'intérieur, accordant aux intérêts nationaux de tels avantages (partage moitié-moitié des bénéfices) que beaucoup de pays producteurs aspirent à suivre cet exemple. Il traite avec Tito, s'entend avec le roi du Maroc. Il lorgne maintenant vers l'Arabie séoudite, l'Égypte.

Inutile de dire qu'un si puissant seigneur, exemple quasi unique d'un fonctionnaire devenu un État dans l'État, ne se satisfait pas dans la vie publique d'une attitude passive. Dans la mesure même où son « impérialisme » provoque de vives réactions de la grosse industrie privée, qui crie à la concurrence abusive, il est amené à soutenir les partis ou les fractions de partis qui appuient sinon la politique de nationalisation du moins acceptent de défendre le secteur public. Il ne faut donc pas s'étonner si Mattei dont cinquante députés démo-chrétiens sont toujours prêts à suivre les mots d'ordre est aujourd'hui l'un des éléments les plus influents de la gauche constitutionnelle.

Il contribue à lui donner une coloration « néo-atlantique », c'est-à-dire essentiellement pro-arabe. Le président de l'E.N.I. est en effet naturellement hostile à un conformisme diplomatique qui lierait trop étroitetement la péninsule aux intérêts des pétroliers américains ou à la défense de formules coloniales qu'il juge tout à fait périmées.

L'attitude à suivre en face du panarabisme est d'ailleurs le seul problème diplomatique qui suscite un tant soit peu de controverses à l'extérieur de l'extrême-gauche. Toute une aile de la D.C., fortement appuyée par la droite, professe en effet des opinions opposées, tandis que le président de la République, M. Gronchi, chaud supporter de M. Mattei, bouscule un peu, en matière de politique étrangère, le cadre particulièrement étroit de ses prérogatives constitutionnelles. Sa plus grande victoire a été le départ l'an dernier du ministre libéral Martino, l'un des « trois sages » de l'O.T.A.N., dont l'orthodoxie atlantique et européenne était une source permanente de conflit avec le Quirinal.

Mais si la dispute alimente ainsi des conflits personnels et, plus encore, les polémiques des deux grands quotidiens modérés de la capitale, *Tempo* et *Messaggero*, elle se résorbe au niveau gouvernemental par le fait que les deux tendances, obligées de cohabiter, se neutralisent pratiquement. Elles y parviennent d'autant plus facilement que la guerre froide laisse bien peu de place à l'initiative individuelle. Confrontés avec les réalités les amateurs de nouveautés s'aperçoivent vite que leur liberté d'action est singulièrement limitée.

Une vaine tentative

La discussion sur le *Statalismo* regroupe pratiquement, dans chaque camp, les mêmes partisans. L'ampleur des intérêts en jeu lui confère une particulière importance. La confédération du patronat italien tout au long de la campagne électorale a distribué ouvertement sa manne. Avec l'appui non seulement des leaders de l'aile droite de la D.C.

MM. Pella et Andreotti et l'ancêtre de la démocratie chrétienne Don Sturzo, mais aussi d'une grande partie de la hiérarchie catholique elle a entrepris un effort sans relâche pour « conditionner la D.C. ». Autrement dit pour la contraindre à s'allier, au lendemain des élections, avec le parti libéral, qui s'appellerait plus justement, n'était son anticléricalisme, le parti conservateur, et avec les monarchistes « nationaux ». (Ceux de M. Covelli, qui se contentent d'être monarchistes, par opposition avec les « populaires » partisans de l'armateur Lauro qui n'ont de monarchiste que l'étiquette et se vouent essentiellement à l'agitation démagogique.)

Cette tentative a échoué. Au scrutin du 25 mai, les libéraux n'ont pas eu le succès généralement attendu et les monarchistes ont perdu sièges et voix. La démocratie chrétienne et le parti de M. Nenni ont marqué l'une et l'autre des progrès. Rien ne pouvait justifier une ouverture à droite, une alliance de la D.C. avec les partis hostiles au dirigisme et au progrès social.

Les événements de France sont venus à point pour aider le président de la République à dénouer la crise. Déjà ils avaient poussé les électeurs à voter pour les grands partis, la prolifération et l'instabilité des petites formations étant tenues à juste titre pour largement responsables de l'échec de la IVe République. Ils ont par la suite convaincu les principaux intéressés d'être raisonnables et de ne pas faire échouer par de trop grands appétits la possibilité d'une solution rapide. C'est ainsi que M. Fanfani sur qui, trois semaines plus tôt, personne n'aurait osé prendre un pari a pu en quelques jours s'assurer le concours du parti socialiste démocratique de M. Giuseppe Saragat, version italienne de notre S.F.I.O. et l'abstention du petit groupe républicain et radical. Celui-ci avait pourtant été élu sur un programme violemment anticlérical qui ne le prédisposait guère à faciliter l'accès au pouvoir du secrétaire général de la démocratie chrétienne.

Pour l'essentiel, dont la politique étrangère, le programme du nouveau cabinet se contente d'aligner les platitudes d'usage. Mais sur la politique économique, il est infiniment plus net. Telle était d'ailleurs la condition de la participation des saragatiens (sinon de M. Saragat lui-même qui déçu de s'être vu barrer l'accès du palais Chigi a préféré conserver la direction de son parti). L'E.N.I., débordant définitivement son cadre originel va prendre en mains la distribution de l'électricité. Mattei est en passe de devenir le dictateur à l'énergie. A la suite d'un accord avec la Grande-Bretagne, une entreprise de son groupe, la Simea, va construire sur le littoral de la province de Latina une première centrale atomique du type « Calder Hall » qui produira à partir de 1964 plus de 1 200 millions de kilowattheures par an. Tout un réseau sera mis sur pied dans les années à suivre avec l'idée d'affranchir l'Italie dans le domaine énergétique de la dépendance étrangère. Avant la guerre, il lui fallait importer bon an, mal an, 10 millions de tonnes de houille et

7 millions de tonnes de pétrole ! En même temps l'I.R.I. (Institut pour la reconstruction industrielle) né du temps où le régime fasciste rachetait les entreprises en difficultés (dont Alfa-Roméo) se voit reconnaître une place étendue et déterminante dans le domaine de l'orientation de la production.

« *Personne ne pense à diminuer les garanties constitutionnelles de l'industrie privée*, a déclaré M. Fanfani ; *mais connaissant les insuffisances qui peuvent se manifester même dans l'entreprise privée animée de la meilleure volonté, il est nécessaire que l'État intervienne pour mieux l'orienter. Cela s'applique surtout aux sources d'énergie.* »

A quoi il faut encore ajouter, pour achever de faire crier la droite au socialisme :

1° Un projet d'association des travailleurs non seulement aux bénéfices des entreprises d'État, mais encore à la *formation d'un nouveau capital actionnaire.*

2° L'impulsion donnée à la réforme agraire entreprise par M. Segni et dont l'application a été jusqu'à présent mise en échec par les libéraux. Cette réforme, dite des « pactes agraires », depuis longtemps le pont aux ânes de la politique italienne, vise essentiellement à renforcer les droits des fermiers et des métayers et à leur faciliter l'accès à la propriété.

3° L'annonce d'une politique « qualitative » autrement dit discriminatoire du crédit, dans le but d'assurer un développement plus équitable de l'industrie du Midi ou Mezzogiorno. Celui-ci en effet, alors que le tiers de la population y vit, ne dispose actuellement que du cinquième du revenu national. Le *boom* qu'a connu au cours de ces dernières années le Nord, et spécialement la Lombardie, n'a guère profité au Sud, sauf dans la mesure où il a permis d'éponger une partie de ses excédents de main-d'œuvre. Il a accentué au contraire l'écart entre les deux régions, tout investissement étant assuré d'être plus rentable s'il est effectué au nord que s'il est affecté au sud. La tendance naturelle de l'épargne est donc de s'intéresser à Milan ou à Turin plus qu'à Naples ou à la Sicile. Pour qu'il en soit autrement, il faut que l'État encourage de quelque manière les prêteurs. Inutile de dire que l'idée de tels encouragements n'est pas non plus très populaire dans les milieux de la confédération patronale, la « Cofindustria ».

Ce programme audacieux explique que M. Fanfani ait dû renoncer au projet qu'il avait conçu d'asseoir son autorité sur un état-major de ministres d'État composé de tous les anciens présidents du Conseil démo-chrétiens. Mais si l'aile droite ne veut pas avoir l'air de cautionner ses tendances « aventureuses », elle a délégué pour veiller au grain de l'intérieur un de ses principaux leaders, M. Andreotti, à qui échoit le poste-clé de ministre du Trésor.

En revanche les tendances « gauchistes » (Del Bo) et centre gauche (Segni) du parti lui ont donné leur plus entier appui, ainsi que les

syndicats chrétiens qui ont, pour la première fois, accepté la participation au gouvernement de leur secrétaire général, M. Pastore, lequel a reçu le portefeuille des affaires du Mezzogiorno.

***

Le programme et la composition du cabinet ne sauraient cependant faire beaucoup illusion. Démo-chrétiens et socialistes démocratiques réunis ne disposent que de 299 voix sur 596 députés [1]. Il est vrai qu'ils peuvent en principe compter sur le suffrage du représentant du val d'Aoste, sur celle de l'industriel Olivetti, unique élu du parti *Comunitá* qu'il a fondé et qui prône un capitalisme rénové. à base de participation ouvrière, inspiré de sa propre expérience, et enfin sur les trois membres de la *Südtiroler Volkspartei*, expression de la population germanophone du Trentin et du Haut-Adige.

Il n'empêche que l'entreprise sera dès la rentrée à la merci du moindre incident. Et l'on peut faire confiance aux nombreux adversaires que le nouveau président du Conseil compte au sein de son propre parti pour en provoquer aussitôt qu'il s'engagera un peu trop. C'est parce qu'ils en avaient conscience que beaucoup d'observateurs pensaient qu'Amintore Fanfani ne s'installerait pas aussi vite à la présidence et qu'il ne chercherait pas avant l'automne à prendre enfin sa revanche de son échec de 1954.

Menacé sur sa droite, le président du Conseil ne sera pas non plus tranquille sur sa gauche. En dépit des remous provoqués chez les intellectuels par l'affaire hongroise le parti communiste reste le premier d'Europe, avec ses 6 700 000 électeurs et ses 140 députés. Au lieu d'être isolé comme en France, il se trouve allié pas toujours en droit, mais presque toujours en fait, avec le parti socialiste de Nenni qui a lui-même obtenu plus de 4 millions de suffrages et dispose de 84 sièges. Une classe ouvrière consciente des résultats que la lutte lui a déjà permis d'arracher, et bien décidée à ne pas s'en tenir là, une intelligentsia qui ne voit pas d'autres moyens qu'extrêmes pour détacher le pays du cléricalisme et des survivances de la féodalité, un prolétariat rural arraché peu à peu au primitivisme mental et prenant conscience de sa misère (dans onze provinces méridionales, le revenu moyen annuel par tête est inférieur à 116 000 lires, soit à peu près 85 000 francs) la conjonction de ces éléments suffit à aliéner à un gouvernement centriste les sympathies d'une grande partie de la population active ; quel qu'il soit, quoi qu'il fasse elle le considérera toujours comme l'agent des exploiteurs soutenus par l'étranger. D'où à tout moment, la possibilité de grèves, d'agitation, voire d'incidents violents comme il s'en produit encore de temps à autre, et

1. La composition actuelle de la chambre est la suivante : démocrates-chrétiens, 273; saragatiens, 23; communistes, 140; nenniens, 84; néo-fascistes, 25; monarchistes, 23; libéraux (conservateurs), 16; radicaux et républicains, 7; divers, 5.

qui viennent projeter leur ombre inquiétante sur le tableau enchanteur de la campagne électorale.

La rapide progression économique de la péninsule au cours de ces dernières années, la diminution du chômage, un relatif ralentissement de la progression démographique par suite du relèvement des niveaux de vie, ont réduit sensiblement depuis 1947 le péril communiste qui valut à la démocratie chrétienne son succès initial. Ne paraissait-elle pas alors le seul parti susceptible de lutter victorieusement contre le communisme ? Mais une crise économique peut tout remettre en question et apporter de l'eau aux moulins de l'extrême-gauche. Or voilà que déjà se font sentir les premiers signes d'extension à l'Italie de la récession américaine, au moment où s'éloignent les chances de voir se réaliser ce Marché commun dans lequel les économistes italiens avaient mis tant d'espoirs.

La crainte d'une brusque reprise du communisme jointe au trouble que cause à ces chrétiens au cœur sincère le divorce entre l'Église et la classe ouvrière, anime ceux qui pensent que le seul moyen à la longue d'éviter à l'Italie l'expérience du front populaire est de séparer le parti socialiste du P.C. et de conclure entre lui et la D.C. une alliance solide. Pour les partisans d'une telle politique, l'expérience Fanfani n'est évidemment qu'un pis-aller, marqué au berceau du signe du compromis sinon de l'impuissance, tout à fait incapable pour cette raison d'exercer un appel sur les travailleurs et de débaucher le moins du monde dans les rangs de l'extrême-gauche. Les chiffres des dernières élections le montrent d'ailleurs : si la démocratie chrétienne a gagné des voix, ce n'est qu'aux dépens de la droite. La gauche a ou maintenu ses positions (cas du P.C. et des socialistes démocratiques) ou gagné (cas des nennistes, passés de 12,7 à 14,2 p. 100 des suffrages).

L'aboutissement de « l'alternative démocratique » dépend essentiellement des socialistes eux-mêmes. S'il ne tenait qu'à leur chef, Pietro Nenni, ce serait chose faite depuis longtemps. Le XXe congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. l'a amené à dire enfin tout haut ce qu'il pensait tout bas depuis longtemps, et à dénoncer son mariage avec les communistes. Ses troupes n'ont cependant pas suivi cet homme merveilleusement intelligent, aujourd'hui encore l'orateur le plus écouté d'Italie, mais vieilli et coupé dans une certaine mesure du sentiment populaire par vingt ans d'émigration. Le militant et l'électeur socialistes italiens restent suffisamment marxistes pour mettre tous leurs espoirs dans la solidarité de classe et se méfier comme de la peste de toute amorce de rapprochement avec les partis bourgeois. Même la révolte de Hongrie n'a pas suffi à ébranler cette conviction. Aussi lorsque Nenni commença à parler de « réunification » avec Saragat, auquel on reproche son atlantisme, sa collaboration avec la D.C. et l'appui qu'il passe pour recevoir de la Fiat, ne fut-il guère écouté par ses lieutenants. Il dut vite faire machine arrière.

Cet avortement ne devait pas cependant absolument décourager les partisans de « l'alternative démocratique ». Ceux-ci demeurent très actifs

au sein des trois partis intéressés : socialistes nenniens, socialistes saragatiens et démocratie chrétienne et l'on ne saurait absolument écarter l'hypothèse que quelque jour un déplacement massif se produise qui conduirait l'Italie, peut-être avec l'abstention communiste, vers une formule étatiste et un tant soit peu neutraliste, assez proche de ce qu'un Bevan ou un Ollenhauer rêvent pour leur pays. Les congrès des grands partis qui vont très prochainement se tenir nous éclaireront sur la consistance de ces perspectives. Mais jusqu'à plus ample informé — le plus ample informé ne pouvant être qu'une grave crise économique ou internationale — il ne semble pas que les choses soient encore assez mûres.

Le rôle de l'Église.

Une grande force veille de toute façon à éviter un tel développement. Cette force, c'est l'Église catholique, dont on imagine mal en France, à voir son extrême prudence dans nos propres affaires, le rôle qu'elle peut jouer dans la politique intérieure transalpine. Quelques prêtres s'en inquiètent, sans trop oser le dire. Dans le privé en tout cas il est facile de rencontrer des militants même de grade élevé de la démocratie chrétienne pour regretter le temps ou Alcide de Gasperi pouvait se permettre de dire au Pape : « Très Saint Père, cela est de votre ressort, mais ceci est du mien. »

Aujourd'hui le seul ciment véritable de cette mosaïque de tendances hétérogènes qu'est la D.C. est l'appui inconditionnel de la hiérarchie. La foi vivante d'un Fanfani, l'appui qu'il a trouvé dans l'Église pour accéder à ses hautes fonctions, et sa conviction que c'est en elle que se trouvent non seulement les promesses de la vie éternelle mais la clé d'un meilleur devenir temporel, autant d'éléments qui l'empêchent de réagir sérieusement contre les empiétements du pouvoir ecclésiastique.

Or celui-ci est surtout guidé dans ses interventions par le désir de maintenir l'Italie pure de la contagion des idées pernicieuses et des mœurs dissolues. Pour le Pape, né à Rome, évêque de Rome, il n'est pas douteux que ce qui pourrait à la rigueur être toléré ailleurs ne saurait en aucun cas l'être en Italie. Si la France est la fille aînée de l'Église, l'Italie est sa fille cadette, dont il lui faut à tout prix sauver la pureté. Or le seul parti qui se réclame ouvertement de la religion, le seul qui ne critique pas la morale chrétienne, qui ne discute pas les directives du magistère, c'est la D.C. Aussi ne faut-il pas s'étonner que voter pour elle soit un devoir de conscience, voter contre elle un péché grave. Moyennant quoi, sur trente millions d'électeurs, elle n'a obtenu que onze millions de suffrages. D'où ses adversaires concluent que la démonstration est faite que l'Italie n'est pas réellement un pays catholique. Il n'y a donc aucune raison, enchaînent-ils, pour que l'on continue de soumettre la vie quotidienne à ses enseignements, d'imposer pratiquement le mariage religieux et de proscrire le divorce.

C'est, bien entendu, très exactement ce que pensent M. Nenni et ses amis. Aussi la hiérarchie catholique dans son immense majorité voit-elle dans toute idée de rapprochement entre ses troupes et celles de la D.C. un risque de contamination qu'elle n'est aucunement disposée à laisser courir aux fidèles. Il est caractéristique que lors des récentes élections l'archevêque de Milan, Mgr Montini, qui passe pourtant pour avoir des idées libérales, ait pris sa plume pour déconseiller à ses ouailles de voter pour les têtes de liste de la D.C. dans la province (Del Bo, Granelli) lesquelles ont le tort d'appartenir à la « Base » autrement dit au courant qui préconise l'alliance avec Nenni.

Il semble donc tout à fait improbable que les congrès qui vont s'ouvrir puissent amener un véritable changement sur la scène politique italienne. On peut penser que c'est cette considération qui a poussé Amintore Fanfani à ne plus reculer le moment de tenter sa chance et à entrer lui-même en scène au lieu de se contenter comme il le faisait depuis deux ans de bouger ses pions de la coulisse. Cela dit, il faudrait que vraiment ses qualités d'homme d'État fussent exceptionnelles pour que son expérience, malgré toute sa bonne volonté, ne connût pas en fin de compte le sort des précédentes, pour qu'il puisse faire sortir l'Italie du cercle vicieux de l'immobilisme auquel le condamne non pas tant son « système » politique qu'une répartition des voix empêchant qu'une tendance se dégage bien nettement dans un sens ou dans l'autre.

Pour consolider son autorité, Fanfani s'est lancé sans perdre une minute dans le domaine tout nouveau pour lui de la diplomatie. Il y a admirablement réussi. A peine investi, il a reçu la visite de M. Couve de Murville, venu lui manifester l'intérêt que le gouvernement français prenait à connaître les vues italiennes et l'assurer de sa fidélité aux idéaux européens de ses prédécesseurs. Quelques heures plus tard il s'envolait pour la Maison Blanche, où il exposait au président Eisenhower un plan d'assistance économique au Proche-Orient que celui-ci devait reprendre dans son discours devant les Nations-Unies, non sans lui avoir dépêché son ambassadeur à Rome pour le remercier de ses bons conseils.

M. Fanfani avait déjà pris rendez-vous avec le Chancelier allemand et l'on savait qu'il comptait se rendre en France. M. Macmillan ne voulut pas demeurer en reste et le pria de s'arrêter à son retour d'Amérique sur les bords de la Tamise. Vingt-quatre heures plus tard il était à Bonn. A peine rentré il repartait pour Paris où il avait, avec le général de Gaulle un entretien étonnamment détendu et confiant. Enfin le docteur Adenauer en vacances sur les bords du lac de Garde lui rendait sa visite avant de regagner sa capitale.

Tant de voyages et si rapides ne suffisent pas évidemment à bouleverser la politique étrangère romaine. Mais ils attestent la fidélité atlantique de M. Fanfani dont certains affectaient de douter et un désir d'activité, de présence, d'efficacité, que souligne aussi le rajeunissement des cadres qu'il a opéré au palais Chigi. Tant et si bien que les libéraux

qui s'apprêtaient à le chicaner sur son « neutralisme » ou sa « passivité » ont dû chercher un autre cheval de bataille.

Fanfani dispose encore d'un atout que n'avait aucun de ses devanciers sauf De Gasperi : la machine du parti, qui lui est totalement dévouée, et dont, comme M. Guy Mollet avec la S.F.I.O. il a entrepris la conquête comme première étape de celle du pouvoir. De sa jeunesse il a gardé une idée nette : à savoir que la démocratie moderne a besoin d'être musclée, qu'il lui faut une armature. Ce muscle, cette armature, c'est aux organisations de la D.C., où ses amis font la loi, qu'il demande de les fournir. Mais la machine a une grande faiblesse : son absence de contenu idéologique. La résistance au communisme est purement négative et le « péril rouge » ne menace plus aujourd'hui comme hier. L'européisme, maintenant que les grandes batailles de l'Europe sont passées et que sa construction se poursuit sur un rythme plus technique, plus prosaïque, ne suffit plus à nourrir une passion.

L'organisation est très rodée, très efficace, elle distribue logements, emplois, facilités de toutes sortes. Elle s'empare aujourd'hui de l'État. Mais l'État n'est pas plus le pouvoir, de l'autre côté des Alpes qu'il ne l'était de ce côté-ci avant le 13 mai. L'histoire récente de notre voisine, c'est celle d'un pays où l'absence de problèmes graves et la rapide progression économique permettaient de s'accommoder sans trop de peine de l'absence d'une véritable autorité à la tête. Les forces réelles : l'Église, le capitalisme public, les grands monopoles privés (Fiat, Montecatini, Snia Viscosa, etc.), les syndicats coexistaient tant bien que mal. Sans y croire vraiment, elles attendaient du suffrage universel l'arbitrage qu'un État trop faible était incapable d'exercer.

Le peuple souverain, consulté, n'a su que confirmer les divisions profondes du pays, sans lever aucune des équivoques qui les entouraient. Il a porté à la tête du gouvernement le chef de l'une de ces grandes forces, sans pourtant lui conférer une puissance véritable ni même la moindre garantie de stabilité. De ce fait Amintore Fanfani court le risque de décevoir les espoirs mis en lui et d'entraîner dans son éventuel échec les militants qu'il a enrégimentés et le clergé qui compte sur lui.

La dernière démocratie parlementaire d'Europe latine, dont le monde admire aujourd'hui le sang-froid politique risque donc si quelque épreuve majeure l'assaille, de n'être pas plus solide que sa sœur cisalpine. La démocratie suppose un minimum d'accord idéologique entre le gouvernement et l'opposition. Dans la mesure où la vie politique italienne tend à se résumer en dernière analyse, à la lutte entre un cléricalisme défenseur plus ou moins conscient des « intérêts » et un anticléricalisme à tendances révolutionnaires, impatient de secouer les hiérarchies traditionnelles, de durs réveils sont à craindre. Fanfani l'a apparemment bien compris qui cherche à dissocier la religion du conservatisme. Mais nombreux sont ceux qui entendent l'empêcher d'y parvenir.

ANDRÉ FONTAINE

ROGER MARTIN DU GARD

par René Lalou

En 1937, peu de temps avant que lui aient été décernés le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris et le Prix Nobel, j'ai eu le privilège de faire paraître dans *La Revue de Paris* [1], la première étude d'ensemble sur l'œuvre de Roger Martin du Gard. Si je comptais parmi ses fidèles lecteurs depuis la publication de *Jean Barois*, si je l'avais rencontré assez fréquemment à Paris et avais participé, sur son invitation, à une mémorable décade de Pontigny en 1929 [2], nous n'avions jamais parlé longtemps de ses ouvrages. Il n'existait, d'autre part, nul manifeste ou essai théorique pour m'éclairer sur ses intentions. Heureusement pour mon travail, j'eus la chance que Roger Martin du Gard fût alors absent de Paris. Je pus donc le bombarder de lettres qui étaient de véritables questionnaires. Il y répondit précisément, avec une patience inlassable, ne se dérobant à aucune de mes interrogations, ne cherchant jamais à orienter mon enquête dans telle ou telle direction.

Si j'ai rappelé cette correspondance, ce ne fut point seulement pour évoquer un souvenir qui m'est cher. Ce fut aussi pour rendre hommage à la loyale objectivité avec laquelle il considérait ses rapports avec ses livres. Qu'il y ait eu là l'effet d'une tendance naturelle, je n'en doute aucunement. Mais je suis assuré de ne pas le trahir en ajoutant qu'elle avait été confirmée par ses trois années d'études à l'Ecole des Chartes. Il affirmait qu'il devait à la discipline qui lui valut le diplôme d'archiviste-paléographe d'avoir acquis « les méthodes de travail des érudits, le respect de la vérité historique, une disposition d'esprit pour la recherche précise et la conscience scientifique ». Ces qualités sont à la base de ses tableaux de la vie paysanne, qu'il s'agisse des truculentes farces du *Testament du Père Leleu* (1913) et de *La Gonfle* (1928) ou de l'album d'images

1. *Revue de Paris*, 15 août 1937.

2. Elle réunissait entre autres, autour de Paul Desjardins, André Gide, Roger Martin du Gard, Charles Du Bos, François Mauriac, Léon Brunschvicg, André Malraux, Louis Martin-Chauffier, Pierre Bost.

de *Vieille France* (1933). C'est avec un égal souci d'exactitude qu'il a préparé la dramatique révélation d'un caractère dans *Un Taciturne* (1931) et ajusté tous les détails du sinueux monologue intitulé *Confidence africaine* (1931). Même dans ses œuvres les moins longuement travaillées, son art s'est toujours exercé sur une matière soigneusement élaborée.

Qui songerait à nier l'importance de ces recherches préalables et de cette documentation impartiale pour ses deux sommes romanesques : *Jean Barois* et *les Thibault* ? De *Jean Barois* nous savons seulement que sa composition exigea trois années, de 1910 à 1913. En revanche, nous sommes assez bien renseignés touchant la genèse des *Thibault*. L'idée de peindre les carrières de « deux frères bien distincts » fixa son attention en janvier 1920 ; cette même année, ayant tracé un premier plan de l'ouvrage, il en commença la rédaction dans la petite maison qu'il avait achetée à Clermont, dans l'Oise.

Dès 1922 parurent *le Cahier gris* et *le Pénitencier* que *la Belle Saison* suivit en 1923. Lorsqu'il eut acquis la propriété du Tertre, à Bellême (Orne), en 1925, et l'eut aménagée à son gré, il poursuivit son entreprise avec *La Consultation*, *La Sorellina* et *La Mort du Père* qu'il publia en 1928 et 1929. Il en avait écrit le tome suivant sous le titre de *L'Appareillage* quand il fut victime, en 1931, d'un grave accident d'automobile. Après sa guérison, il décida de ne pas livrer au public cet *Appareillage* qui lui semblait l'engager sur une fausse voie [1]. En 1933, il établit un nouveau plan pour l'achèvement des *Thibault* et commença de rassembler la documentation historique que réclamait *L'Eté* 1914. Il en donna les trois volumes en 1936 et, après des voyages à Stockholm et aux Antilles, acheva, en juin 1939, le manuscrit de l'*Epilogue* qui parut en librairie, durant la drôle de guerre, au début de 1940. On n'exagérera guère en estimant que

1. Il a très nettement expliqué, dans les *Souvenirs* publiés en tête de l'édition des *Œuvres complètes* (bibliothèque de la Pléiade), le caractère et l'importance du changement d'orientation. Du *Cahier gris* à *La Mort du Père*, il avait raconté l'histoire des Thibault, des Fontanin et de leurs proches. Cette chronique doublement familiale était centrée sur deux personnages, Jacques et Antoine Thibault, dans lesquels il avait pu incarner « simultanément deux tendances contradictoires » de sa propre nature, à savoir : « l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, le refus de tous les conformismes; et cet instinct d'ordre, de mesure, ce refus des extrêmes, que je dois (écrivait-il) à mon hérédité. » Dans son dessein initial, il avait prévu de poursuivre son ouvrage jusque dans l'après-guerre, avec le mariage d'Antoine et de Jenny et l'éducation de Jean-Paul, fils de Jacques et héritier de ses passions ardentes. En relisant le manuscrit de *L'Appareillage* sur son lit de clinique, au Mans, il jugea qu'il avait trop complaisamment ralenti le cours de son récit et que la réalisation de son plan primitif exigerait encore une quinzaine de volumes. Après avoir vainement tenté d'émonder ce plan trop ambitieux, il se persuada que la seule solution raisonnable consisterait à « enter sur le tronc des six parties déjà publiées *un autre dénouement* ». Il n'avait toutefois point imaginé, avoue-t-il, que « la plaie serait aussi lente à cicatriser ». Et il conclut ce scrupuleux rapport d'une des plus graves crises de son expérience d'artiste créateur par cette émouvante confidence : « Je n'ai vraiment recouvré la paix intérieure qu'à la fin de 1933, lorsque j'eus enfin devant moi, étalées sur ma chambre d'hôtel, à Cassis, toutes les fiches préparatoires de *L'Eté 1914* et de *L'Epilogue*. »

Roger Martin du Gard aura porté dans son esprit le monde des *Thibault* durant une vingtaine d'années.

Quelle que soit la différence des techniques entre les dialogues de *Jean Barois* et le récit impersonnel des *Thibault* et bien que Roger Martin du Gard ait invoqué ses sources dans la première de ses sommes romanesques et ne s'y soit point référé ouvertement dans la seconde, les deux ouvrages sont complémentaires et attestent également l'intime alliance d'un archiviste et d'un créateur. Des *Thibault* dont je viens de retracer le développement on peut assimiler la croissance à celle d'un être vivant. A tel point que certains des personnages ont résisté à leur créateur et l'ont contraint, nous l'avons vu, de modifier son dessein primitif, — obéissance dont l'eût vivement félicité Stendhal. De plus, les dates prouvent que les huit parties des *Thibault* ont été composées en trois périodes : approximativement, 1920-1923, 1926-1929, 1933-1939. Je crois que les entractes entre ces groupes d'années vouées aux *Thibault* furent très favorables pour leur auteur, qu'il les ait employés à prendre des vacances ou à écrire de brefs ouvrages. De tels loisirs s'accordaient fort bien avec une œuvre dont le plan général, longuement mûri, comportait des accélérations, des ralentissements, voire des intervalles de silence entre deux volumes. Par le nombre et la variété des acteurs mis en scène, par la diversité des décors et des paysages, par la souplesse d'un récit qui admet aussi bien les gros plans de *La Consultation* que les rythmes saccadés de *l'Eté* 1914, *les Thibault* offrent une vaste fresque de la France de la « belle époque », élargie en un panorama de l'Europe dans sa folle course à l'abîme.

Considérés comme un ensemble, *Jean Barois* et les *Thibault* forment un témoignage sur la société française qui couvre une quarantaine d'années. Il débute, en effet, à la Pentecôte de 1878, lorsque le docteur Barois révèle au petit Jean qu'il est gravement atteint et n'obtiendra de guérir qu'en mobilisant toutes ses forces pour lutter contre un mal insidieux. Il s'achève en novembre 1918, quand le docteur Antoine Thibault décide de mettre un terme à ses souffrances incurables, puisque l'annonce de l'armistice lui permet d'adresser à son neveu Jean-Paul un message de confiance en l'avenir.

Très significativement, Roger Martin du Gard a choisi un troisième médecin pour indiquer quels furent les trois drames spirituels des hommes de ces deux générations. Le vieux professeur Philip qui a été le patron d'Antoine Thibault, lui confie, le 1er août 1914, que trois révélations l'ont ému au plus profond de sa conscience. Ce furent, dit-il, la découverte des contradictions entre les évangiles synoptiques et celui selon saint Jean, la preuve que les chefs du capitaine Dreyfus avaient sciemment utilisé des faux pour l'accabler, la vision enfin de la « sinistre partie de billard » qui venait de se jouer entre les gouvernements européens.

On aurait tort néanmoins d'en conclure que Roger Martin du Gard prête ici ses propres souvenirs personnels au professeur Philip. Interrogé sur ce point, il me répondit par une lettre où il spécifiait qu'il s'était détaché

du catholicisme sans crise douloureuse, que les échos de l'Affaire Dreyfus n'avaient guère troublé sa jeunesse d'étudiant, qu'il résidait loin de Paris en juillet 1914 et n'avait jamais rencontré Jaurès. En attribuant ces propos au docteur Philip, le romancier formulait des sentiments que lui avait suggérés une considération attentive des événements historiques.

Car il s'est toujours voulu objectif — au sens où le mot implique une scrupuleuse fidélité au réel. Cette objectivité a pu déconcerter certains lecteurs de ses *Notes sur André Gide*, choqués de l'entendre évoquer, si tôt après la mort de son ami, ses bizarreries avec la même équité que sa grandeur. Qui n'a, en revanche, admiré cette loyale objectivité appliquée à lui-même dans les *Souvenirs autobiographiques et littéraires* qui parurent, en 1955, dans l'édition de La Pléiade de ses *Œuvres complètes ?* Cette objectivité, il s'était entraîné à la pratiquer dès ses débuts sous la forme d'un dualisme.

Dans son premier roman, *Devenir !*, publié en 1908, Bernard et André incarnaient deux types différents des jeunes gens qui avaient atteint leur majorité environ 1900. A Jean Barois qui revenait à la foi de son enfance s'opposait Marc-Elie Luce qui demeurait ferme dans son agnosticisme. Les Thibault n'étaient pas seulement une chronique de la famille catholique ainsi nommée ; c'était aussi l'histoire de la famille protestante des Fontanin, non sans un jeu d'actions et d'interactions, chacune des deux tribus possédant ses éléments conservateurs et ses facteurs dissolvants. Et les deux caractères si opposés d'Antoine et de Jacques Thibault étaient peints avec autant de relief et la même lucide équité.

En doit-on conclure que Roger Martin du Gard s'est abstenu de marquer aucune préférence entre les personnages dont il traçait des portraits ainsi contrastés ? Son estime pour l'abbé Marcel Hébert (qui devait s'exprimer en 1921 dans un respectueux *Témoignage*) ne l'avait pas empêché de comparer Jean Barois, qu'il disait « prisonnier de ses mythes », à l'*Esclave* de Michel-Ange, tandis qu'il donnait pour exemplaire la mort du philosophe Luce, moderne disciple de Socrate. Quelle que fût sa sympathie pour Jacques Thibault et pour son sacrifice héroïque, il se sentait plus proche d'Antoine qui, avant de plonger dans le néant, léguait à son neveu cette règle de vie : « Elargir ses frontières le plus qu'on peut, mais ses frontière *naturelles* et seulement après avoir bien compris quelles elles sont. »

Pour rappeler quelle importance Roger Martin du Gard attachait à cette épreuve de la mort, il suffirait de citer la dernière phrase de ses *Notes sur André Gide : Il faut lui savoir un gré infini d'avoir su mourir aussi bien.* Dans un des articles les plus pertinents du numéro d'hommage du *Figaro littéraire*, Jean Delay a rapporté deux de ses propos qu'il ne faudra plus oublier pour situer exactement cette haute figure qui fut un des honneurs de notre temps. *A l'origine de ma vocation d'écrivain*, déclarait Roger Martin du Gard, *il y a la terreur de la brièveté d'une vie humaine, un désir éperdu de se protéger, de se survivre quelque temps.*

Plus gravement encore, il avouait : *La clef secrète de ma vie aurait été l'horreur de l'oubli et de la mort.* En termes d'histoire littéraire et de bibliographie, il va rester présent parmi nous grâce à son œuvre posthume, les volumes de sa *Correspondance* et, nous l'espérons aussi, des fragments de son *Journal du Colonel de Maumort.* Et nos enfants auront la joie de pénétrer dans sa familiarité quand on publiera, dans trente ans, le *Journal intime* qu'il a tenu de 1919 à 1949. Mais comme on voudrait être certain que notre admiration a été assez chaleureuse pour le persuader depuis des années que l'auteur de *Jean Barois* et des *Thibault*, l'homme qui avait proclamé que « la vie, c'est de la victoire qui dure », était assuré d'avoir conquis cette durée victorieuse !

RENÉ LALOU

CHRONIQUE DES LIVRES

LA PENSÉE DE MOZART

par Jean-Victor Hocquard
(Éd. du Seuil, Pierre Vives)

La pensée de Mozart est une somme. Ouvrage considérable de sept cent quarante pages; il est impossible d'en sonder les profondeurs en le parcourant. Depuis les travaux d'Hermann Abert, G. de Saint-Foix, Henri Ghéon, on n'avait jamais apporté tant de science et de ferveur au divin Mozart.

Ce livre, probablement amplifié, est la thèse de doctorat que J.-V. Hocquard a soutenue en Sorbonne en 1956. Pourtant, l'auteur se défend de vouloir faire œuvre de pédagogue. Le titre l'indique, il a voulu pénétrer la pensée musicale de Mozart pendant toute sa vie et il tâche à nous en définir l'ascension. Il a voulu : « Préparer l'attention recueillie, nécessaire à l'audition fervente. »

Malgré beaucoup de digressions esthétiques, philosophiques et métaphysiques, il s'agit pour l'auteur, dont la pensée est plus limpide que l'écriture, de la rencontre de Mozart avec la beauté. J.-V. Hocquard nous fait suivre l'ascension de Mozart par les « crises », comme il les nomme, qui l'ont déterminée, et nous fait bien comprendre que l'épanouissement de l'homme a provoqué celle du musicien. Des premières œuvres enfantines aux dernières symphonies ou à *Don Juan* ou au *Requiem*, il y a un gouffre, ce que ne peuvent discerner les auditeurs qui taxent Mozart, une fois pour toutes, de musicien léger et frivole.

Le livre est complété par une nomenclature chronologique, par genres, des œuvres commentées. (Près de cent pages.)

Du même auteur, la Collection « Solfèges » a publié la synthèse de ce livre sous le titre de *Mozart.* J.-V. Hocquard en un habile raccourci nous donne un aperçu de ce qu'il veut prouver dans son gros ouvrage. Sous forme de dialogues, il met en contradiction « le Mozartien fervent » et « l'amateur éclairé ». Les œuvres essentielles de Mozart y sont discutées, toujours par rapport à la vie intérieure du musicien.

Comme toujours, dans la Collection « Solfèges », de nombreuses illustrations éclairent le contenu de l'ouvrage : reproductions de portraits de Mozart, de ses amis et interprètes, gravures d'époque choisies avec un grand goût. Une discographie anthologique aidera l'amateur de Mozart à mieux connaître les disques qu'il voudrait posséder.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 93.)

BOSWELL VEUT SE MARIER

LETTRES ET JOURNAL INÉDITS

Nous avons publié dans la Revue de Paris *du 1er septembre la première partie de ces nouveaux inédits de Boswell. Revenu de Corse dans son Ecosse natale James Boswell (il a alors vingt-six ans), dans le temps même qu'il commence à exercer sa profession d'avocat et continue à mener campagne en faveur de Paoli, songe à se marier. Ce dessein apparaît dès l'abord comme assez périlleux à ceux qui ayant lu les premiers « papiers intimes » de Boswell (publiés en France par Hachette) savent à quel point le célèbre auteur de* La Vie de Johnson *était sensible aux tentations féminines. L'entreprise se révèle en effet très vite délicate. En* 1766 *Boswell éprouve une grande passion pour la fille du jardinier de son père (le seigneur d'Auchinleck). Il songe déjà à l'épouser quand subitement sa flamme tombe et il se désintéresse d'elle en quelques jours. Sa pensée se porte alors sur Miss Bosville, puis de nouveau sur Belle de Zuylen, dite Zélide, qu'il a naguère courtisée. Mais alors qu'il se réjouit déjà de pouvoir songer à la vie paisible qu'il mènera avec sa femme et ses enfants dans le château paternel surgit une aventurière, Mrs Dodds, sans mari présent mais non pas sans enfants, qui inspire à Boswell une violente passion. Il loue une maison pour cette « enchanteresse » et commence à l'entretenir. Mais l' « enchanteresse » ne tarde pas à le lasser. Il caresse à nouveau l'idée d'épouser Miss Bosville, puis tombe amoureux de Catherine Blair qu'il nomme dans son journal « la Princesse ». Cette jeune fille, d'excellente famille, d'ailleurs sa cousine, reçoit de lui des déclarations ardentes et Boswell se persuade vite qu'il sera le plus malheureux des hommes s'il ne l'épouse pas. Mais cette conviction ne l'empêche pas de se rendre très fréquemment chez les filles de joie, visites peut-être exaltantes mais qui lui inspirent chaque fois de profonds remords et lui valent de sérieux ennuis de santé. Miss Blair, elle-même, prête l'oreille aux propositions conjugales d'un riche personnage désigné généralement dans les papiers de Boswell sous le nom de « nabab ». Au moment où nous reprenons cette publication Boswell se demande avec anxiété si Miss Blair acceptera de l'épouser. (N.D.L.R.)*

Dimanche 7 *février* 1768.

Eglise le matin. Dans l'après-midi, entendu Mr. Butter prêcher à la chapelle Saint-Paul. Pris le thé avec Mrs. Montgomerie-Cuningham. Ensuite été voir Lady Maxwell. J'étais très gai et satisfait. Mr. Fullarton (*le Nabab*) est venu. Miss Blair est maintenant arrivée à Edimbourg.

Il a proposé que nous allions ensemble lui faire une visite. Nous y fûmes. Elle se montra réservée et distante et je vis bien que tout était fini. Pourtant je n'en avais pas l'absolue certitude. Nous sommes partis ensemble, Fullarton et moi. Il me plaît. Je lui ai demandé franchement de me dire quels étaient ses sentiments et nous nous sommes avoué honnêtement que nous cherchions tous deux à faire la conquête de Miss Blair. J'ai insisté pour que nous ne nous séparions pas. Je l'ai emmené souper chez Mrs. Montgomerie-Cuningham, puis nous nous sommes rendus chez Clerihue. J'ai mis le Nabab au courant de tout et nous nous sommes donné de mutuelles explications sur tout ce que nous attendions de l'Héritière. Nous conclûmes d'un commun accord que j'avais autrefois possédé son cœur et que je le possédais peut-être encore, si elle n'était pas fiancée à Sir Alexander Gilmour [1]. « Voyons, dis-je, nous n'allons plus savoir que faire. Si vous la demandez en mariage demain, sur mon honneur, je la demande aussi. » Nous échangeâmes une poignée de main en souhaitant tout le bonheur possible à celui de nous deux qui réussirait. Jamais on ne vit scène plus curieuse. A deux heures du matin je suis allé chez la mère de Sally et là, ivre de bordeaux, j'ai renoué mes amours.

Lundi 8 *février.*

Entre neuf et dix heures, été chez Miss Blair : « Voyons, dites-moi, avant que les autres n'arrivent, êtes-vous fiancée ou non ? » Elle gardait une attitude réservée : « Vous n'ignorez pas, lui dis-je, que je suis très amoureux de vous et, si vous n'êtes pas fiancée, je ferai tout au monde pour me rendre agréable à vos yeux. » Elle me répondit : « Non, ne prenez pas cette peine. Mais il ne faut pas m'en vouloir. — Je ne vous en veux certes pas, dis-je, mais me dites-vous bien la vérité ? Donnez-m'en votre parole d'honneur. » Ce qu'elle fit. Je savais donc désormais à quoi m'en tenir. Je suis à ce point maître de moi que tout en éprouvant quelque regret, je ne perdis pas contenance et conservai toute l'apparence de la gaieté. Je lui demandai de m'offrir à déjeuner et, avec une véritable philosophie, je me résignai à mon sort. Il avait été convenu que nous ne lui demanderions pas si elle était fiancée. Elle me fit un sermon sur ma conduite envers elle et me parla sans détours. A midi, le Nabab vint la voir et elle le traita avec une extrême froideur. A deux heures, nous nous sommes retrouvés lui et moi, à *la Croix*, où nous avons plaisanté et ri avec tous nos amis. J'ai rendu un grand service au Nabab en prenant moi-même gaiement la chose, car je l'ai délivré des tourments d'un amour malheureux. J'ai vraiment l'un des esprits les plus singuliers qu'on vit jamais.

Lettre à Temple (8 *février* 1767).— Avant le dîner, j'ai rencontré le Nabab. Il m'a confié qu'il était allé chez elle et qu'il l'avait conjurée, sur le ton le plus sérieux et le plus soumis, de lui dire si elle était fiancée. Elle

1. C'est un bruit qui courait alors en Ecosse.

ne consentit point à lui donner satisfaction et le traita avec une froideur qui l'accabla, le pauvre garçon.

Voici donc l'histoire des amants de cette cruelle princesse, qui certes, a de la chance d'exercer sa souveraineté sur un aussi grand nombre d'admirateurs.

Maintenant que tout est fini, je découvre chez elle une quantité de défauts que je n'apercevais pas auparavant.

Ici surgit dans les papiers de Boswell sa cousine Margaret Montgomerie.

Accord conclu entre James Boswell et Margaret Montgomerie.

A Edimbourg, le 8 août 1768, moi Margaret Montgomerie, sœur de feu James Montgomerie de Lainshaw, considérant que Mr. James Boswell, avocat, mon cousin, est pour le moment à ce point amoureux de moi que je pourrais certainement l'avoir pour époux si je le voulais, mais le dit James est d'un naturel si inconstant qu'on peut craindre qu'il vienne à se repentir de son choix dans un temps très bref, ce pourquoi il ne veut pas se risquer en ma compagnie : en conséquence, moi, la dite Margaret Montgomerie, je déclare ici qu'au cas où je serais mariée au dit James Boswell à un quelconque moment de cette année ou si, pendant le même temps, j'exige de lui une promesse à cet effet, je consentirai à être bannie de Grande-Bretagne jusqu'à la fin de mes jours. En foi de quoi j'ai signé ce papier écrit par le dit James Boswell.

MARGARET MONTGOMERIE.

Lettre à Temple (*24 août* 1768). — J'ai eu une chance extraordinaire d'échapper à l'insensible Miss Blair et à la furieuse Zélide, car j'ai maintenant rencontré la plus belle créature qui existât jamais, *la belle Irlandaise* [1]. Imaginez, Temple, une jeune personne de seize ans à peine, faite comme une nymphe grecque, avec le plus ravissant visage qui soit, pleine de sensibilité, accomplie, élevée à Dublin, vivant la moitié de l'année en Irlande du Nord. Son père, avocat, possède des domaines qui lui rapportent 1 000 livres de revenus par an et plus de 10 000 livres d'argent comptant. Sa mère est une femme pleine de sens et d'une éducation parfaite. La jeune fille est adorée de ses parents et elle n'a qu'une sœur. C'est la cousine de cousins à moi [2] habitant notre comté. Je me trouvais chez eux quand elle y fit un séjour, avec son père, sa mère et sa tante, pas plus tard que la semaine dernière. L'avocat est l'un des hommes les plus estimables que je connaisse. Votre ami sut plaire à tous. Du matin au soir, j'admirais la charmante Mary-Ann. Sur mon honneur, jamais je n'ai été amoureux à ce point. Et c'est la première fois que je suis dans une situation à laquelle on ne pourrait absolument trouver rien

1. En français dans le texte. La jeune fille s'appelait Mary-Ann Boyd.
2. Les Montgomerie de Lainshaw.

à redire : ici vraiment, « toutes les fleurs sont rassemblées[1] » et l'on ne saurait découvrir la moindre épine. Mais comment m'y prendre pour réussir ? Ils étaient pressés de partir et sont déjà rentrés chez eux en Irlande. Ils ont regretté de ne pouvoir visiter Auchinleck, dont ils ont beaucoup entendu parler. Mary-Ann aurait tant voulu aller dans la grotte. C'est grand dommage qu'ils ne soient pas venus, cette demeure princière aurait produit sur eux grande impression.

Ils m'ont invité dans les termes les plus pressants à aller les voir en Irlande et j'ai promis de m'y rendre en mars. Entre temps, le père et la tante m'écrivent tous les deux. Quelle chance j'ai ! que d'aventures diverses j'ai connues dans tous les pays ! J'ai pu me promener longuement avec Mademoiselle. Je lui ai avoué, à maintes et maintes reprises, la fervente passion qu'elle m'inspire. Elle m'écoutait avec plaisir et j'aurais pu jurer que son petit cœur battait. J'ai gravé son initiale sur un arbre, j'ai coupé une boucle de ses cheveux *male pertinaci*[2]. Elle a promis de ne pas m'oublier et de ne pas épouser un lord avant le mois de mars. Sa tante m'a déclaré : « Mr. Boswell, je vous le dis sérieusement, cette éventualité n'est pas à craindre — à moins que vous-même ne soyez inconstant. Attendez jusqu'en mars. » Tous les cousins écossais croient aussi que je puis être l'heureux élu. On ne voit point à Mary-Ann cette attitude réservée, prudente, circonspecte, qui était celle de Miss Blair. Non, chez elle, tout est juvénile, ardent, naturel, bref tout est amour sincère. Dites-moi je vous prie votre pensée. J'ai grande confiance en votre jugement. Je ne vous demande pas ce que vous pensez de cette angélique enfant car je suis fixé à ce sujet, sans que m'effleure l'ombre d'un doute. Croyez-moi, elle est devenue comme une partie de mon âme. Mais ses tendres parents n'insisteront-ils pas pour faire épouser un homme de qualité à leur fille, qui possédera un jour une immense fortune ? Ou bien croyez-vous que le baron d'Auchinleck soit à leurs yeux un personnage assez important ?

Boswell a Temple.

(9 *décembre* 1768).

Et maintenant, venons-en à moi. Savez-vous bien, mon cher ami, que Miss Blair est toujours Miss Blair : son mariage avec le Chevalier ne se fera pas. J'ai cru comprendre qu'au moment où l'on en vint à envisager les conditions matérielles de cette union, aucune des deux parties ne répondait à l'idée que l'autre s'était faite de sa situation pécuniaire, aussi le mariage fut-il rompu. Je suis allé deux ou trois fois à Adamtown

1. Il avait fait la même citation, tirée de l'*Opéra des Gueux*, à propos de miss Blair, moins d'un an auparavant.

2. Sans qu'elle opposât grande résistance. (*Horace*, Odes I, IX, 24.)

et, ma parole, l'ancienne flamme s'est ranimée. La mère prudente, comme vous l'appeliez, m'a dit que c'était ma faute si sa fille n'était pas depuis longtemps devenue mon épouse. Mais après que la jeune fille m'eut donné des marques toutes particulières d'estime et eut même correspondu avec moi, etc., je m'étais permis de faire, partout où j'allais, de telles plaisanteries sur *mon amour pour l'Héritière*, qu'elle en fut dépitée et se refusa dès lors à croire au sérieux de mes intentions. Sur ces entrefaites, le Chevalier s'était présenté, alors que pouvait-elle faire ? Temple, pour un homme redevenu amoureux de tels propos étaient engageants. Je me promenai avec la princesse pendant des heures entières, je me jetai à ses genoux, je devins vraiment amoureux. Cependant elle me dit « qu'elle avait pour moi une très grande estime, mais qu'elle ne m'aimait pas assez pour m'épouser ». Jamais on ne vit pareille froideur. Pourtant le Nabab m'avait affirmé sur son honneur et sur son salut qu'une personne (à qui Miss Blair elle-même s'était confiée l'an dernier) lui avait affirmé qu'elle était sincèrement amoureuse de moi et comptait bien m'avoir pour mari.

Ce nouvel accès de fièvre a duré plusieurs semaines. Comme de coutume j'ai écrit à Miss Blair les lettres les plus passionnées. Je lui disais : « Je n'aurai plus cette fois à me ronger le cœur en pensant que je suis malheureux par ma faute. » Songez à cela, Temple, il ne tenait qu'à elle de m'épouser. Mais par bonheur pour moi, elle continuait d'affecter la même froideur et ne consentit pas à m'écrire une ligne. Sur ces entrefaites, je reçus d'Irlande une lettre de mon aimable tante Boyd [1] et tous les charmes de la délicieuse Marianne reprirent pour moi leur attrait. Depuis lors, je lui suis toujours demeuré entièrement fidèle et aussi indifférent à l'égard de Kate que si je n'avais jamais songé à elle. Elle est encore à la campagne. Faut-il lui écrire pour lui dire que je suis guéri, ainsi qu'elle le souhaitait ? Ou bien est-il plus digne de laisser tout simplement l'affaire dormir ? Etant donné la façon dont elle s'est conduite, lui dois-je quelque égard moi, le sincère, le généreux Boswell ? Suis-je le moins du monde lié par des déclarations passionnées auxquelles elle n'a même pas répondu ? Écrivez-moi vite, mon cher ami. Elle sera bientôt ici. Je suis complètement détaché d'elle. Que dois-je faire ? Par tout ce qui est enchanteur, j'irai en Irlande en mars ! Que dois-je dire à Kate ? Vous le voyez, je suis toujours le même, j'ai toujours besoin de vos conseils [2]. Écrivez-moi sans tarder. Je vous enverrai bientôt une lettre traitant de sujets moins personnels.

Adieu, mon très cher ami. Mes meilleurs compliments à Mrs. Temple. Toujours vôtre,

James Boswell.

1. La tante de Mary-Ann, Mrs. Jane Boyd. Elle était sans doute la belle-sœur de David Montgomerie, père de Margaret Montgomerie.

2. En fait, à partir de ce moment, Kate Blair disparaît de la scène. Elle épousa en 1776 son cousin sir William Maxwell.

A cette époque Boswell s'éprend d'une de ses cousines, B..., propriétaire d'exploitations minières. Cette inclination ne l'empêche pas de se rendre en Irlande pour voir les parents de sa « belle Irlandaise », l'aimable Mary-Ann. Ce voyage il ne le fera pas seul, mais avec ses cousins de Lainshaw et sa cousine Miss Margaret Montgomerie que depuis quelque temps, comme on l'a vu, il songe aussi à épouser. Le voyage commence mal : un soir Boswell s'enivre, ce qui scandalise sa cousine. Ce mouvement de défense n'empêche pas le jeune voyageur d'aimer chaque jour davantage Margaret. Comment s'étonner du malaise qu'il éprouve quelques jours plus tard en abordant en Irlande ? « A cause de mes folles passions je n'éprouvai pas la joie que je m'étais promise. »

BOSWELL A TEMPLE.

Donaghadee, 3 *mai* 1769.

Mon cher Temple,

Me voici débarqué sans encombre dans le royaume d'Irlande et demain je poursuis ma route jusqu'à Dublin pour y voir ma douce Mary-Ann. Mais mon cher ami, à qui mon cœur est toujours ouvert et aux conseils de qui j'ai sans cesse recours, sachez que je suis accompagné de ma cousine, Miss Montgomerie (que vous avez vue, je crois, à Edimbourg). Or elle pourrait et peut-être devrait empêcher la conclusion de mes noces hiberniennes. Il faut vous dire que nous avons toujours vécu, elle et moi, dans la plus grande intimité. J'ai eu mille occasions de mettre sa vertu à l'épreuve et je l'ai toujours trouvée pleine de bon sens, aimable et généreuse. Quand je n'étais pas coiffé de l'une ou l'autre de mes nombreuses maîtresses, j'étais amoureux d'elle et, dans l'intervalle de mes passions, Margaret n'a cessé d'être ma bien-aimée autant que mon amie. Permettez-moi d'ajouter que sa personne est à mes yeux la plus désirable que j'aie jamais vue. Souvent j'ai songé à l'épouser, souvent je le lui ai dit. Mais nous évoquions aussitôt mon extraordinaire inconstance, nous plaisantions et, deux jours peut-être après lui avoir fait les déclarations les plus ardentes, je venais lui conter que j'étais follement amoureux d'une autre femme. Alors elle souriait, écoutait mes confidences, et cela jusqu'au jour où je revenais à elle. De surcroît, Temple, c'est la créature la plus honnête, la plus dénuée d'artifice qui ait jamais existé.

Eh bien, monsieur, étant ma cousine germaine, elle m'accompagne dans mon expédition irlandaise. J'ai trouvé en elle, tant sur mer que sur terre, la meilleure compagne qui soit. Je suis extrêmement amoureux d'elle. Je l'estime fort. Toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans une épouse je les trouverais en elle. Seulement, elle a deux ans de plus que moi et elle ne possède qu'un millier de livres. Mon père serait violemment hostile à ce mariage, car elle ne m'apporterait ni argent ni aucun autre avantage. Moi qui désire si fort accroître la prospérité de la famille, je ne suis pas loin de penser de la même façon, car si je l'épousais, il me faudrait renoncer à tous les beaux projets que j'avais formés de ramener

en Ecosse quelque fraîche jeune fille et de vivre dans le monde avec *éclat* [1] grâce à sa brillante situation de fortune.

Mais d'autre part, ma cousine est une femme de grand mérite, énergique, gaie et jamais elle ne vieillira. Elle pourra avoir autant d'enfants que je le désirerai et, à voir comment elle remplit son rôle de tante, je suis sûr qu'elle fera une excellente mère. Mes enfants ne me seraient-ils pas reconnaissants de leur avoir donné une telle mère, meilleure que des milliers d'autres ? Et puis, elle a en réalité beaucoup d'affinités avec mon père qui, raisonnablement, ne pourrait enrager d'avoir sa nièce pour belle-fille. Elle vivrait de telle manière qu'à ma mort ma famille pourrait être plus riche que si j'avais épousé une héritière et quant aux riants projets échafaudés par mon imagination, n'est-il pas certain qu'ils n'existent pas au regard du véritable bonheur ? La plupart des hommes cherchent à nouer amitié avec les grands de ce monde, les gens titrés ou brodés sur toutes les coutures. S'ils y parviennent, sont-ils aussi heureux que je le suis de posséder l'amitié de Temple ? Si j'épouse une autre femme, je crains que mon amour pour ma cousine ne me tourmente à chaque instant. Et puis — argument qui a beaucoup de poids pour moi, mon cher Temple — j'ai beau plaisanter avec elle et lui faire mes confidences, j'imagine qu'elle m'aime vraiment et je l'ai si souvent courtisée qu'elle m'est désormais très attachée, à tel point qu'elle souffrirait (en silence, mais cruellement) si elle me voyait lié à une autre de façon irrévocable.

Et pourtant la pensée de mon ange adorable, de ma chère Marianne, me fait fondre le cœur. Son petit sein palpite à la pensée de me revoir. Pardonnez-moi ma vanité : vous le savez, si étrange que cela puisse paraître, des femmes de toute sorte et de tout âge m'ont aimé. Temple, jusqu'ici votre appui ne m'a jamais manqué. Que vais-je faire ? Parmi les nombreux cas que je vous ai soumis, celui-ci est le plus délicat. Je dois cependant vous dire que mon père est tout à fait hostile à l'idée de me voir épouser Marianne et déclare qu'il n'y consentira jamais. Mais si son père, *à elle*, me donne une somme rondelette, je ne crains plus *le mien*. Cependant, si j'ai la certitude que ma cousine m'aime sincèrement, qu'elle souhaite m'épouser et qu'elle serait malheureuse sans moi, que dois-je faire ? Dois-je avoir le cœur assez dur pour refuser le bonheur à *la femme que j'aime, à l'amie en qui je puis mettre toute ma confiance ?* Car elle est tout cela pour moi, littéralement. Et si je songe à mon bonheur personnel, laquelle des deux, elle ou l'ange, sera, selon vous, plus capable de l'assurer ? Et comment faire pour ne peiner ni l'une ni l'autre ? Jamais il n'exista un homme tel que moi. Je vous supplie de m'écrire sans tarder. Adressez votre lettre tout simplement à *Dublin*, cela suffira pour qu'elle parvienne au « Boswell corse ».

1. En français dans le texte.

Vendredi 5 mai.

J'ai montré à Miss Montgomerie une lettre que j'avais écrite à Temple pour le consulter sur la tactique à adopter dans la folle guerre de mes passions. Elle n'a pas voulu me permettre de l'envoyer. Mais elle m'a affirmé que l'autre dame était d'un caractère si généreux que je pouvais épouser celle que j'aimerais le mieux ou qui servirait le mieux mes intérêts et que même elle m'aiderait à réaliser mes desseins. J'admirai l'autre dame du fond de mon cœur et tout ce que Miss Montgomerie m'a dit d'elle dans l'intention de me rasséréner n'a fait que me troubler davantage, car j'y ai vu une nouvelle preuve de sa générosité d'âme. Nous aurions dû nous mettre en route plus tôt, mais nos chaises de poste ne sont arrivées de Belfast qu'aujourd'hui.

Le journal s'interrompt au moment de la visite chez les parents de la « Belle Irlandaise », environ quatre semaines avant le retour de Boswell en Ecosse, mais on peut reconstituer, du moins en partie, les événements qui aboutirent à la conclusion piteuse de l'attaque qu'il méditait depuis longtemps pour faire la conquête de cette jeune fille. Il était venu en Irlande en prétendant, mais à mesure qu'il approchait de Dublin, sa passion s'affaiblissait de jour en jour, si bien qu'arrivé au but, il ne faisait plus du tout figure de prétendant. Persuadé maintenant que c'était en réalité Peggie Montgomerie qu'il désirait épouser, il adopta à l'égard de l'héritière et de ses parents (apparemment fort bien disposés à accueillir ses avances) une attitude à ce point réservée qu'ils s'en offensèrent. Peut-être même n'eurent-ils pas souvent sa visite. Dans les rares allusions qu'il fait à son séjour à Dublin, il n'est jamais question de ses assiduités auprès de Miss Boyd, mais de ses plaisirs et de ses débauches en compagnie du lord lieutenant et des beaux esprits de la capitale irlandaise ou bien encore des bombances qu'il faisait dans les « magnifiques châteaux » du comté de Down. Une nuit de folies irlandaises *devait avoir pour lui, une fois de plus, de fâcheuses conséquences. L'amoureux disparaît alors pour laisser la place à un autre personnage, l'auteur du* Voyage en Corse, *l'ami de Paoli, partout « traité avec des égards bien flatteurs pour la race des Auchinleck ». Le 7 juillet parut dans le* Public Advertiser *un entrefilet daté de Dublin, le 8 juin, écrit par Boswell et relatant son voyage en Irlande. Dans cette note, il était dit pour terminer que le grand homme* venait d'entreprendre son voyage de retour vers l'Ecosse. *Boswell fit la traversée vers le 7 juin, puis, après une brève étape à Lainshaw, il arriva à Edimbourg le 12.*

Boswell a Margaret Montgomerie [1]

Belfast, 29 mai 1769.

Ma chère Peggie,

J'ai été désolé d'apprendre que vous aviez passé une aussi mauvaise soirée. J'espère que la pluie ne vous a fait aucun mal. Prenez bien soin de votre santé, je vous en prie. Je vous affirme solennellement que je

1. Margaret Montgomerie était restée chez les Boyd à Donaghadee, tandis que Boswell était allé visiter la Chaussée des Géants.

suis navré de m'être laissé emporter par la colère pendant le dîner, de façon aussi inconsidérée, aussi absurde. Permettez-moi de vous le dire, mon amie si chère, j'ai été blessé au cœur quand vous m'avez accusé d'indifférence. Je vous supplie d'oublier ce qui, dans le passé, a pu vous offenser, de quelque manière que ce soit et je vous promets qu'à l'avenir je me tiendrai si bien sur mes gardes que vous n'aurez jamais l'occasion de me blâmer. Oh, ma chère Peggie, ces quelques heures de séparation ont produit sur moi un effet profond. Plaignez-moi et que votre amitié me soit en aide. Dieu vous bénisse, vous garde et vous conduise.

Boswell a Dempster

Edimbourg, 21 *juin* 1769.

A Dublin, j'ai été reçu à bras ouverts par toute une série de parents, aussi honorables que nombreux, mais, je vous en donne ma parole, je n'ai pris aucun engagement. La jeune personne est la plus charmante, la plus ravissante petite créature qui fut jamais. Mais si jeune, si puérile, tellement *oui* et *non* que (ceci entre nous) je me sentais honteux d'avoir tant déliré à son sujet. Je leur ai avoué franchement ma situation, à savoir que j'étais venu en Irlande contre la volonté de mon père. Cela suffisait pour le moment et il convenait pour moi de me tenir dans une réserve de bonne compagnie. En même temps j'avais l'impression d'être reçu par eux comme un prince étranger, tant on faisait cas de moi. Et de plus j'avais l'assurance qu'elle possède 500 livres de revenu par an. Vous me connaissez, Dempster, je me suis souvent laissé emporter par mon *imagination* comme par un cheval de course et il me fallait Marianne à tout prix. Mais la pensée de ma cousine habitait *mon cœur*.

Je comparais cette femme si désirable, semblable à une de ces déesses qu'on voit peintes à la fresque au plafond des palais romains, avec la fragile petite demoiselle. Je comparais son admirable bon sens et sa vivacité d'esprit à la placide réserve de l'Héritière. J'étais ballotté par les flots et tiré à quatre chevaux. Aussi résolus-je de ne prendre aucune décision. Ma cousine elle-même m'en donna le conseil, car j'eus le front de la consulter franchement.

Après mon voyage de retour avec elle, au cours duquel, ayant été un peu souffrant, j'eus une fois de plus la preuve de l'affectueux intérêt qu'elle me porte, la balance penche plus que jamais en sa faveur. Voici donc, mon cher ami, quelle est ma situation. Je ne suis nullement en peine de décider qui j'aime et apprécie vraiment, plus qu'aucune des femmes que j'ai connues — mais fort en peine de décider qui je dois épouser. Nul mieux que vous ne connaît la vie humaine sous tous ses aspects ; nul du moins ne m'en a jamais donné une idée plus claire. Venez donc, je vous en prie, à mon aide.

Margaret Montgomerie a Boswell

Lainshaw, samedi soir 11 *heures*
(1er *juillet* 1769).

J'ai reçu le livre que vous m'avez envoyé par le dernier courrier et je vous en remercie vivement, ainsi que de votre affectueuse lettre arrivée ce soir.

Je lirai avec attention les passages de l'Ecriture que vous me signalez et j'espère trouver dans cette lecture réconfort et satisfaction. La peine que vous prenez pour m'instruire sur un sujet aussi important m'apporte une preuve indiscutable de la sincérité de votre amitié. Mes prières et mes vœux sont tout ce que j'ai à vous offrir en échange de vos bontés : s'ils sont entendus, je suis sûre que vous serez heureux.

Votre silence m'inquiétait fort, je craignais de vous avoir offensé ou encore qu'une indisposition vous eût empêché d'écrire. Je suis, je l'avoue infiniment trop prompte à m'inquiéter, mais je n'y puis rien. J'ai bien essayé de lutter contre ce penchant, mais en vain.

J'aimerais posséder le pouvoir de bannir de votre esprit les pensées chagrines. Quel bonheur ce serait pour moi ! Je voudrais vous recommander de vous résigner en tout à la Volonté Divine, de reconnaître que tout ce que Dieu fait est bien et sagement réglé. Si ce que vous soupçonnez venait à se produire, je ne vois pas quel mal cela pourrait vous faire [1]. Pour l'amour du Ciel, ne prenez pas de résolutions inconsidérées. Vous êtes vif, je le sais, mais vous ne laisserez certainement pas la chaleur de la passion l'emporter sur votre bon sens.

Je me refuse à admettre l'exactitude du portrait que vous tracez de vous-même. Si vous êtes triste ou mécontent, c'est votre faute, car de nature, vous êtes exactement le contraire. Faites en sorte que vos bons principes l'emportent sur vos mauvaises habitudes et vous deviendrez tel que vous le désirez. Bien souvent, tout en souhaitant de nous corriger de nos défauts, nous ne nous décidons pas à nous en débarrasser. Peut-être est-ce là ce qui vous tourmente sans que vous vous en rendiez compte mais persévérez dans vos bonnes résolutions et vous vous apercevrez que vous êtes devenu un autre homme.

Bonne nuit. Dieu vous bénisse. Rappelez-moi, si vous le jugez bon, au souvenir de ceux qui vous entourent et croyez-moi, mon cher Jamie, votre très aimante et dévouée,

M. Montgomerie.

1. Il s'agit de l'éventuel mariage de Lord Auchinleck, père de Boswell, mariage dont la seule idée exaspérait le mémorialiste.

Boswell a Margaret Montgomerie

Edimbourg, 4 juillet 1769.

Vous observez fort justement qu'on ne peut écrire comme on parlerait : je me trouve exactement dans ce cas. Il m'est impossible de coucher sur le papier les pensées qui m'habitent depuis que nous nous sommes séparés et pourtant, si nous étions ensemble, je suis certain que je pourrais vous les faire bien comprendre. J'éprouve en lisant vos lettres des sentiments jusqu'à ce jour inconnus de moi. J'en imaginais de semblables quand je me représentais mon grand-père recevant les lettres de Lady Betty. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir pour une femme à la fois plus d'estime et plus d'amour que j'en ai pour *ma Dame*. Vous vous rappelez qu'à Donaghadee vous disiez que ce serait merveilleux si je sortais vainqueur de l'épreuve de Dublin. Or, vous savez ce qui s'est passé et je crois qu'à partir de ce moment, nous avons eu, vous et moi, meilleure opinion de mon cœur qu'avant. Car vous aviez souvent dit que je n'avais point de cœur. Est-ce vrai, à votre avis ? Et comptez-vous vous octroyer le mérite de m'avoir donné ce que je ne possédais point auparavant ? Ou bien mon imagination débordante m'emportait-elle si loin que mon cœur vous demeurait invisible ? Je crois que je pourrais comparer ce cœur à un récif émergeant de l'océan. Tant que soufflait la tempête des passions et que déferlaient les vagues d'une vaine folie, on ne pouvait l'apercevoir. Mais depuis que les eaux commencent à se calmer, il surgit, aussi ferme que le roc le plus dur. Maintenant que je vous ai conté l'histoire des sentiments que j'ai pour vous depuis de si longues années, vous ne vous étonnerez pas de me voir dans l'état où je suis à présent.

N'est-il pas curieux, ma bonne Margaret, de voir en quels termes nous sommes maintenant ensemble ? Sur mon honneur, j'étais inquiet de n'avoir pas de nouvelles de vous hier. N'en sommes-nous pas tous deux à peu près au même point ? Vous jugez cependant mon caractère avec trop de partialité. Mais oui, je vous l'assure. Vous ne m'en êtes d'ailleurs que plus précieuse.

Adieu. Toujours vôtre,

J.B.

Mercredi 5 juillet.

Ce matin j'étais extrêmement amoureux et impatient d'avoir la certitude d'épouser M. J'ai pris le thé chez Balmuto. Nous avons eu une longue conversation au sujet de M. Je me suis reproché d'avoir trop parlé de ses défauts : j'en ai été très malheureux. Mais, rentré chez moi, j'ai lu le *Panthéon* de Tooke, j'ai écrit à M. et retrouvé toute la tendresse et la profonde admiration que je lui porte.

Vendredi 7 *juillet.*

J'ai reçu aujourd'hui une réponse de Temple, écrite dans un style éloquent, mais dans laquelle il me conseille d'écouter la voix de l'intérêt et de l'ambition plutôt que celle du cœur [1]. J'espère l'amener aisément à partager ma façon de voir. Pourtant je n'ai pas manqué de songer à mes devoirs envers ma famille, mais j'en reviens toujours à me dire que mieux vaut assurer à mes descendants santé, bon sens et intelligence plutôt que de grandes richesses. Un homme trop riche est comme un homme trop gros. D'autre part, étant donné la vie que nous mènerons M. et moi, j'ai réfléchi que je ferais plus d'économies que si j'avais épousé une héritière avec une dot de 10.000 livres. Aussi suis-je demeuré ferme dans ma résolution, mais j'étais inquiet de n'avoir rien reçu d'elle depuis plusieurs jours.

Jeudi 13 *juillet.*

J'ai reçu une lettre de M. Elle écrit sur un ton qui me donne à croire qu'elle est fâchée et qu'elle n'éprouve plus d'amour pour moi. Elle m'a paru si froide et si indifférente que j'ai été absolument anéanti. Je songeais avec une sorte d'égarement que nous vivons dans un monde où une personne que je croyais connaître si intimement peut être changeante à ce point. La tête me tournait et, j'en suis certain, nul ne fut jamais plus cruellement torturé par l'amour.

Vendredi 14 *juillet* 1769.

Je suis toujours très malheureux. J'avais veillé jusqu'à quatre heures du matin et je me sentais très fiévreux. J'aime M. de toute mon âme, mais je m'estime incapable d'une affection durable.

Boswell a Margaret Montgomerie

(*A l'extérieur de la lettre, Boswell a écrit :* Lisez ceci dans votre chambre et réfléchissez autant qu'il vous plaira. Mais donnez-moi une réponse ferme, car toute ma vie est suspendue à votre décision.)

Edimbourg, le 20 *juillet* 1769.

Ma chère cousine,

Je sais que je recevrai de vous une réponse amicale et affectueuse à ma dernière lettre, mais dans l'intervalle je vais vous en écrire une autre, tranquille et résolue : elle sera brève, mais d'une extrême importance pour nous deux.

1. Dans une lettre en date du 1er juillet, Temple, tout en décernant les plus grands éloges à Miss Montgomerie, affirmait que Boswell, en raison de la haute situation de sa famille, ne pouvait se marier selon son cœur.

Avant notre voyage en Irlande, vous ne vous étiez jamais douté qu'à divers moments de ma vie j'avais été profondément amoureux de vous. Telle était pourtant la vérité ; et si la vanité ou quelque autre mobile fallacieux n'avait de temps à autre entraîné mon imagination à nourrir des projets différents, la véritable inclination de mon cœur ne se serait jamais détournée de ma chère Peggie Montgomerie. Vous n'ignorez pas néanmoins quelle affection je vous porte, vous savez même qu'à diverses reprises j'ai réussi à vous convaincre de la sincérité de mon amour. Alors que je balançais par ailleurs à prendre des décisions, j'ai toujours considéré que si votre bonheur dépendait d'une union avec moi, je n'hésiterais pas un seul instant à rendre heureuse ma meilleure amie. Aussi vous ai-je priée, dans une récente lettre, de me dire si tel était le cas.

J'ai été hier soir à l'Assemblée où j'ai vu un grand nombre de jolies femmes, mais je ne vous ai pas été infidèle un seul instant. Certes, après l'épreuve que vous avez victorieusement supportée en Irlande, il ne pouvait y avoir grand danger de cela. Toute autre que vous ferait sans doute peu de cas de mes propos, en raison de ma situation actuelle, mais je crois pouvoir me fier à la générosité d'une *femme au grand cœur* ainsi que vous nomme Dempster. Je vous fais donc la proposition suivante : Vous connaissez mon malheureux caractère, vous connaissez tous mes défauts : il m'est pénible de les énumérer une fois de plus. Voulez-vous donc, me connaissant à fond, m'accepter pour époux tel que je suis maintenant — non plus l'hériter d'Auchinleck [1], mais un homme qui n'a plus rien à attendre en ce monde et qui, par conséquent, ne peut espérer posséder plus de cent livres de rente ? Avec cette somme, augmentée des intérêts de vos mille livres, nous pouvons vivre dans une agréable retraite, dans le pays d'Europe qu'il vous plaira de choisir. Mais il nous faudra dire adieu à jamais à notre pays. Nous devrons trouver tout notre bonheur dans la compagnie l'un de l'autre et dans l'espoir d'un monde meilleur. Ce projet est, je l'avoue, si romanesque que seul un amour tel que celui que vous m'avez témoigné à Donaghadee peut vous inciter à y prêter quelque attention. Et je ne devrais pas me montrer surpris si une femme douée de votre admirable bon sens et de votre noble caractère refuse d'y souscrire, refuse de me sacrifier les considérations de la sagesse. Mais comme je vous aime plus que je ne puis l'exprimer, vous m'excuserez de vous faire cette proposition. Je suis prêt, si vous acceptez ces conditions, à vous épouser immédiatement. Et sur mon honneur, je ne vous le proposerais pas en ce moment si je n'étais pas fermement convaincu que je partagerais aussi bien mon royaume avec vous, au cas où j'en posséderais un. Je vous promets solennellement de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous témoigner ma gratitude et vous rendre heureuse. Songez sérieusement à tout ceci et donnez-moi, en toute

1. Boswell, on l'a dit, craignait à l'époque que son père se remarie, crainte qui le bouleversait et troublait gravement la paix de sa maison familiale.

sincérité, une réponse ferme. Mais j'insiste là-dessus, pas de faux-fuyants, pas d'arguties, par d'atermoiements. Réfléchissez bien et faites-moi part de votre résolution, quelle qu'elle soit. Je suis profondément à vous,

JAMES BOSWELL.

Cette lettre décisive n'obtint pas de réponse immédiate. A la vérité, à peu près dans le même temps que Boswell avait écrit sa demande à sa cousine il lui adressait d'injustes reproches. Il fallut plusieurs mois pour que les mises au point nécessaires fussent faites.

MARGARET MONTGOMERIE A BOSWELL.

(*Lettre placée dans une enveloppe sur laquelle Boswell a écrit :* La lettre la plus précieuse de ma précieuse amie, et qui lui fait autant d'honneur qu'à moi. — Vraye Foi.)

Lainshaw, samedi 22 *juillet* 1769.

Comme vous le souhaitiez, j'ai longuement réfléchi avant de répondre à votre lettre : j'accepte vos conditions et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me montrer digne de vous. Même s'il n'a que cent livres de revenus, J.B. m'est exactement aussi précieux que s'il possédait le domaine d'Auchinleck. C'est uniquement à cause de vous que je déplore l'absence de fortune : je ne suis pas certaine en effet que vous puissiez être heureux sans disposer d'une certaine aisance. Quant à moi, dépourvue d'ambition, je préfère le véritable bonheur à sa splendide apparence. J'aimerais que vous puissiez me rencontrer à Glasgow samedi. Vous serait-il possible de venir jusque-là par le coche et de rentrer lundi ? Avertissez-moi et j'y serai le jour que vous m'indiquerez.

Mon cœur a déterminé mon choix. Pourvu que le Tout-Puissant nous accorde sa bénédiction et sa protection, nous n'avons rien à craindre. Sa providence s'étend sur toute la terre, aussi vous accompagnerai-je de bon cœur partout où vous irez et j'espère trouver partout le bonheur. Si votre situation avait été aussi prospère qu'autrefois, je me serais peut-être laissée aller à montrer une retenue bien féminine, mais j'estime que ce n'est pas le moment de dissimuler. Je suis donc prête à vous rencontrer quand il vous plaira et à lier mon sort au vôtre. N'est-ce pas là une réponse aussi nette que vous pouviez le souhaiter ? Ne dites rien de tout ceci à votre père, puisque vous être sûr qu'il ne consentira jamais à notre union : il est plus grave en effet de désobéir après avoir pris conseil que d'agir sans mot dire.

J'ai le cœur plus content que je ne l'ai eu depuis longtemps, bien que je compatisse aux chagrins, qui, je crois, vous tourmentent. Soyez assuré, mon cher Jamie, que vous avez une amie prête à tout sacrifier pour vous. Jusqu'à ce jour elle n'a jamais désiré l'opulence, mais elle souhaiterait la posséder maintenant pour pouvoir l'offrir à l'homme à qui son cœur appartient.

Je vous ai écrit deux lettres, l'une vendredi, l'autre mardi. J'espère que ni l'une ni l'autre ne vous ont offensé. Le souci que j'ai de votre bonheur m'avait amenée à recourir à tous les arguments auxquels je pouvais songer pour vous déterminer à rester en Ecosse. Dans l'espoir de vous rencontrer bientôt, j'ajouterai seulement que je suis très sincèrement, mon cher Jamie, votre fidèle et aimante,

M.M.

Dimanche. — Je n'ai pas expédié cette lettre hier, aussi ai-je eu une nuit de plus pour réfléchir. Je suis toujours résolue à vous suivre partout où il vous plaira. Ecrivez-moi bientôt et faites-moi savoir si vous pouvez me rencontrer.

Vendredi 4 août.

Mon père est venu ce matin dans ma chambre pour me dire qu'il considérait mon projet de mariage comme inopportun. Il est sûr que Margaret et moi nous nous séparerons au bout de six mois, mais puisque je persiste dans mes intentions, il nous accorde son consentement. Je lui étais vraiment reconnaissant et j'espère que ma conduite lui donnera satisfaction.

Lundi 7 août.

Quand Margaret descendit le matin, je lui confiai mes inquiétudes et j'insistai pour que nous nous donnions la main en prenant l'un envers l'autre un engagement solennel. Elle y consentit et dès lors je fus tranquillisé. Nous fîmes un agréable trajet jusqu'à Glasgow où nous déjeunâmes. Je me sentais plus heureux que je ne saurais l'exprimer. Comme il était singulier de regarder en arrière et de considérer ensuite ma situation présente ! Si contrarié que je fusse de ne pouvoir me marier tout de suite, je me plaisais cependant à penser que si mon projet était connu quelque temps à l'avance il ne m'en ferait que plus d'honneur, car on aurait ainsi la preuve qu'il ne s'agit pas d'une soudaine lubie de ma part. Le Capitaine Wood voyageait dans le coche avec moi, ainsi que plusieurs autres personnes de bonne compagnie. La plus franche gaieté régnait parmi nous. A Whitburn nous prîmes une côtelette de mouton et je fis si bien circuler le madère que nous en bûmes cinq bouteilles à quatre. J'étais désolé de me voir à ce point enclin à l'intempérance. Arrivé en ville j'allai voir jouer un opéra, *Artaxerxès*. Archie Stewart, mon vieil ami de Rotterdam et le Capitaine Erskine étaient assis avec moi dans un coin sombre. Je leur ai dit que mon sort était maintenant fixé et ils se réjouirent de mon bonheur, mais ils ne purent s'empêcher d'insinuer qu'ils redoutaient mon inconstance. Je ne partage pas leurs craintes. Mon père a été assez aimable avec moi quand je suis rentré.

Mercredi 9 août.

J'étais tout à fait sombre et déprimé. J'ai écrit une longue lettre à Margaret. Cette femme admirable fera de moi l'homme que je désire

être. Toute la compagnie qui dînait hier chez Mr. Campbell, augmentée de Lord Hailes, dîna cette fois chez mon père. Avec William Macdonald, j'ai soupé chez Mr. Macdonald le chirurgien et nous avons bu chacun une bouteille du meilleur vieux bordeaux que j'aie jamais bu.

Margaret Montgomerie a Boswell.

Lainshaw, mardi 10 *août* 1769.

J'attends avec la plus extrême impatience l'arrivée du courrier, dans l'espoir qu'il m'apportera une lettre de mon cher ami. Quels moments inquiets et pénibles j'ai passés depuis que j'ai reçu votre dernière lettre ! Je crains que vous n'alliez pas bien, et puis votre fatigue, vos excès de boisson, votre présence à l'Opéra, tout cela contribue à me rendre malheureuse. J'imagine que vous y avez peut-être rencontré quelque compagnon qui vous aura entraîné à aller souper et que vous aurez clos de cette façon les dérèglements de la journée.

Boswell a Margaret Montgomerie

Oxford, 5 *septembre* 1769.

Ma très chère vie,

Ma dernière lettre [1] ne répondait même pas à moitié à la vôtre. Votre bonté me couvre de confusion. Que puis-je vous offrir en retour des admirables témoignages de sincère attachement que contient votre dernière lettre ? En vérité, ma précieuse amie, je n'aurais plus désormais le moindre sujet d'anxiété, n'était l'inquiétude qui m'assaille parfois à l'idée que le bonheur est trop grand pour durer longtemps dans une vie humaine, n'était aussi la crainte que vous ne me croyiez pas suffisamment conscient de tout ce que je vous dois. C'est avec la délicatesse la plus raffinée que vous exprimez vos doutes quand vous vous demandez si mon affection est aussi forte que la vôtre, puisque je m'en vais si loin de vous avec tant de facilité. Cette appréhension ne peut manquer de venir à l'esprit, mais soyez assurée, ma chère Peggie, que vous avez tiré de mon départ une conclusion erronée. Songez qu'il était absolument nécessaire que j'aille à Londres et ce voyage qui vous paraît lointain ne saurait l'être aux yeux de quelqu'un qui a visité autant de pays que moi. Et puisque je suis sur ce sujet, croyez-moi, si je vais au Jubilé de Shakespeare, si je souhaite rencontrer de nombreux amis et jouir de nombreux plaisirs il ne faut pas voir là des signes d'indifférence de ma part. Je hâte le rétablissement de ma santé, j'emmagasine une nouvelle provision d'idées qui me permettront de vous distraire. Je dissipe les nuages de la tristesse et j'acquiers un solide fond de gaieté et d'entrain.

1. Boswell est parti pour Londres. Il lui fallait consulter des médecins.

Vous êtes cependant le constant objet de mes pensées. Tout ce que l'on peut lire dans les vieux romans de chevalerie se trouve réalisé en moi. Sur l'honneur, ma chère vie, je vous adore.

Je vous prie de me faire savoir si vous voulez que je demande à Lady Margaret Macdonald de vous choisir une robe de noces. Ne pourriez-vous prendre une étoffe d'argent ? Vous savez qu'il faut qu'elle soit blanche. Ou préférez-vous vraiment du blanc tout simple ? Répondez-moi à ce sujet. Vous savez que nous ne voulons pas être esclaves des règles et du cérémonial ordinaires.

Le ton pieux de vos lettres m'enchante. J'espère que nous serons vraiment heureux ensemble en observant les pratiques de la dévotion. Je bénis la mémoire de ma chère mère qui m'a inculqué des sentiments religieux que je conserverai toujours et qui, je m'en flatte, auront désormais une influence constante sur ma conduite.

Ma chère, chère Peggie, adieu pour ce soir. Que Dieu vous bénisse et qu'il vous garde pour votre toujours reconnaissant, affectueux et *fidèle*,

JAMES BOSWELL.

Mes compliments à tout le monde à Lainshaw. Que dit de nous le Capitaine ? Je ne puis m'empêcher de vous faire part d'une comparaison qui m'est venue à l'esprit cet après-midi dans le coche. Un amour comme le nôtre est d'une nature fort délicate. Les transactions, les contrats, les engagements risquent de le détruire : de même on a observé que des fleurs réunies en bouquet — roses, jasmin et chèvrefeuille — perdent tout parfum quand on les manipule trop pour les lier ensemble.

Margaret Montgomerie a Boswell.

Lainshaw, 5 *novembre* 1769.

J'ai eu ce soir la joie de recevoir deux bonnes lettres de mon cher ami et je le prie d'accepter mes remerciements sincères et reconnaissants. Par suite de la stupidité de quelque commis de la poste, celle du 30 octobre a été envoyée dans une fausse direction, si bien que je l'ai reçue avec un jour de retard, à mon grand déplaisir. Je suis sincèrement peinée de savoir que vous avez traversé une période de mélancolie, mais je sais qu'il est vain de vous raisonner à ce sujet. Je prie avec ferveur le Tout-Puissant d'éloigner de votre esprit les pensées tristes et inquiètes. J'ai confiance en sa miséricorde et j'espère que vous ne souffrirez plus que rarement d'une aussi pénible affection.

Ne vous inquiétez pas à l'idée d'être difficile à vivre, puisque vous avez la satisfaction de vous dire que jamais vous n'avez cherché à me

leurrer : au contraire, vous vous êtes toujours fait pire que vous ne l'êtes en réalité. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas le droit de vous croire dépourvu des défauts et des imperfections dont vous vous accusez et par conséquent, je suis prête à les supporter. Ne vous affligez donc pas sans raison. Vous m'avez dit franchement ce qu'est votre véritable caractère. Ce sera mon devoir de m'appliquer à faire votre bonheur, sinon je serais plus fautive que vous.

Boswell a Margaret Montgomerie

Edimbourg, jeudi 23 *novembre* 1769.

Ma chère Peggie,

Voici sans doute la dernière lettre que j'aurai l'occasion d'adresser à *Miss Peggie Montgomerie*. Votre aimable présent (c'est aussi le dernier de votre vie de jeune fille) que j'ai reçu ce matin, est un nouveau témoignage de vos admirables qualités de cœur et d'esprit. Je suis allé chez votre ami Lord Eglinton pour lui transmettre votre message de politesse, qu'il a accueilli de la plus aimable façon. Je ne veux pas songer à notre visite à mon père, ce serait mêler du fiel à mon miel. Quand nous nous verrons, nous déciderons ensemble ce qu'il convient de faire. J'aime que vous me disiez : Promettez-moi surtout de m'emmener avec vous. Songez donc : *après-demain*, nous serons *mariés*. Jetez, je vous prie un regard en arrière et rappelez-vous tous nos souvenirs d'autrefois. J'ai des oranges amères pour le Capitaine. On m'invite avec tant d'insistance au château de Bothwell que je ne puis refuser, aussi y serai-je demain soir. Votre robe arrivera en même temps que moi. Vous allez la mettre bientôt. Demandez qu'on retarde l'heure du dîner, nous nous habillerons tous deux en blanc avant. Je suis toujours votre fidèle et aimant,

JAMES BOSWELL.

25 *novembre*.

A Lainshaw, dans le comté d'Ayr, James Boswell, Esquire, d'Auchinleck, avocat, a épousé Miss Peggie Montgomerie, fille de feu David Montgomerie, de Lainshaw, Esquire.

(*Textes traduits par Renée Villoteau.*)

Boswell, toujours très sensible aux symboles, tint à faire figurer dans son contrat de mariage les grandes passions de sa vie au cours des trois années précédant son mariage : l'amour, la Corse, le Dr. Johnson et un certain procès Douglas où il avait joué un rôle important. Les témoins étaient le général Paoli, le Dr Johnson et Archibald Douglas.

Copyright by Hachette.

LA DÉFENSE ET L'ÉVACUATION DES PORTS ATLANTIQUES EN 1940

par l'Amiral AUPHAN et JACQUES MORDAL

« PLUS puissante et plus efficace qu'elle ne l'avait jamais été depuis des générations [1] » la Marine française envisageait avec confiance en 1939, la possibilité de se mesurer avec ses rivales allemande et peut-être italienne. Apportant à la Royal Navy, une collaboration totale, elle prit une part active à la bataille de l'Atlantique, à la recherche des corsaires allemands, à l'escorte des convois. Au cours de l'expédition de Norvège, elle assura le sauvetage de la plus grande partie du corps expéditionnaire franco-britannique de Namsos et le transport de la division Béthouart à Narvik.

Mais alors que toute son attention était attirée vers la mer, à la recherche de l'adversaire contre lequel elle s'était préparée à se battre, c'est de la terre qu'apparut le danger. Le 13 mai 1940, l'ennemi crevait le front de la Meuse, une semaine plus tard, il atteignait les côtes de la Manche, et il fallut en toute hâte improviser la défense des ports du Nord.

On sait dans quelles conditions difficiles l'amiral Abrial dut assumer la responsabilité de la défense du camp retranché de Dunkerque et comment les marins français amenèrent à Dunkerque près de 300 bâtiments de toutes sortes pour sauver de la captivité 50 000 combattants au prix de pertes qui atteignirent le cinquième du nombre des navires engagés.

Ce que l'on connaît moins, c'est son action efficace au cours de la bataille de France proprement dite qui s'engagea dès que l'armée alle-

1. Déclaration de Churchill aux Communes.

— Au-dessus du titre le *Richelieu*.

mande déclencha son offensive sur la Somme. Au moment où tous les ports de la Manche et de l'Atlantique allaient se trouver investis les uns après les autres, sans espoir de défense efficace, c'est la marine qui dut assurer les évacuations, sauver ce qui pouvait l'être, détruire ce qu'on ne pouvait emmener... et pour gagner les quelques heures nécessaires, se battre sur le front de terre comme elle l'avait fait à Dunkerque aux côtés des soldats de la 1re Armée.

***

L'une des premières décisions du Gouvernement fut de confier au commandement maritime l'autorité suprême sur tous les ports de la Manche et de l'Atlantique exactement comme les villes du front relevaient du commandement militaire. La plupart en effet se trouvaient dans une situation inquiétante. Surpris par le rythme des événements, encombrés de navires réfugiés, bloqués par les mines magnétiques, ils seraient voués à l'asphyxie s'ils n'étaient pris en main avec fermeté. Le décret du 8 juin 1940 les plaça sous l'autorité du commandant en chef des forces maritimes françaises, et l'Amirauté s'empressa d'y envoyer un officier supérieur ou général choisi pour ses capacités, qui reçut, avec le titre de « délégué de l'Amirauté », pleins pouvoirs pour coordonner l'action de tous les services économiques, civils ou militaires, concourant à l'exploitation du port. On espérait que ces « *Missi dominici* » décongestionneraient les plans d'eau et accéléreraient le trafic. Mais la plupart n'arriveront que pour présider à des évacuations de navires, à des sabordages d'unités hors d'état d'appareiller, à des incendies de dépôts de pétrole...

Dès que la digue formée par le front de la Meuse fut emportée, rien ne pouvait plus empêcher l'inondation des armées allemandes de se répandre sur le territoire et de submerger les ports, un à un, par l'intérieur. Le 5 juin, vingt-quatre heures après la chute de Dunkerque, l'ennemi est reparti à l'attaque, de la mer à l'Argonne. Dans le secteur du littoral, nos petits postes de guet, renforcés à la hâte de canons empruntés aux dépôts de la Marine, livreront bravement un « baroud d'honneur » sans espoir. Le *Léopard*, l'*Epervier*, le *Savorgnan-de-Brazza* effectuent sur les routes les tirs de barrage demandés par l'armée. Le cuirassé *Paris* vient prendre position devant Le Havre, d'où une bombe d'avion le forcera quelques jours plus tard à reprendre le chemin de Brest pour se faire réparer.

C'est de l'intérieur que vient le danger principal. Un corps blindé allemand a franchi la Somme entre Amiens et Abbeville le 5 juin. Dans la nuit du 8, il atteint la Seine. Le 9, ses premiers chars arrivent à Rouen. Après s'être battu pendant quatre semaines, le capitaine de vaisseau Urvoy de Portzamparc [1] a pris à Rouen les fonctions de délégué de l'Amirauté. Il n'aura que le temps d'en achever l'évacuation, d'assister à la destruction

1. Le commandant de Portzamparc commandait à Dunkerque la 2e Flottille de Torpilleurs. Son bâtiment le *Cyclone* avait dû rentrer à Brest le 3 juin après avoir eu quatre jours plus tôt l'avant arraché par la torpille d'une vedette rapide allemande dans le Pas de Calais.

des ponts sous les pieds des Allemands, et de sauver lui-même en vedette quelques marins demeurés sur la rive nord. Les vêtements couverts de poussière, il arrive à Maintenon [1] au soir du 9 juin apportant la nouvelle de l'approche de l'ennemi : l'Amirauté française devra, dans les deux jours, se replier au sud de la Loire.

Cette avance foudroyante a coupé la retraite aux divisions alliées demeurées en haute Normandie, qui n'ont plus de ponts mais seulement des bacs pour passer la Seine en aval de Rouen. Il faut improviser une opération navale analogue à celle de Dunkerque pour essayer de les sauver par Le Havre. On rappelle les petits chalutiers de la flottille du Pas de Calais. Vingt cargos appareillent de Brest et de Cherbourg. Les bacs sont défendus par des marins en armes. On incendie les pétroles de Port-Jérôme dont la fumée obscurcira longtemps le ciel.

Au Havre même, l'amiral Platon, qui vient de prendre le commandement du groupe des secteurs de Normandie, fait l'impossible pour faciliter la retraite de ces fantassins épuisés qui sont encore à 100 kilomètres du port. On leur réquisitionne des autobus, on essaie d'organiser les étapes. Mais les Allemands vont trop vite. Le 10 au matin, Rommel atteint la mer aux environs de Fécamp qu'une poignée de soldats côte à côte avec les marins d'un dragueur en réparation défendront bravement pendant vingt-quatre heures. De cinq divisions encerclées seuls de petits éléments français et deux brigades motorisées britanniques ont pu s'échapper. Le reste se forme en carré devant Saint-Valery-en-Caux, n'attendant plus son salut que de la mer.

Mais « les miracles n'ont lieu qu'une fois ». Malgré la farouche résistance des troupes écossaises et françaises, l'artillerie allemande parvient à prendre sous son feu les plages et le port de Saint-Valery. Quelques milliers d'hommes pourtant sont sauvés dans la nuit du 11 au 12 par la plage de Veules-les-Roses, à 7 kilomètres plus à l'est. Le sauvetage est interrompu par des incidents dramatiques. Le patrouilleur *Cérons*, échoué, tiré à bout portant par les 88 allemands, mettra hors de service deux pièces ennemies avant de succomber à l'explosion de ses grenades. Rommel annoncera 46 000 prisonniers ! Le lendemain 13, un cargo armé, le *Granville*, ignorant la chute de Saint-Valery se fait assommer par les artilleurs allemands qui le laissent approcher à 700 mètres avant d'ouvrir le feu.

Du moins la résistance de Saint-Valery a-t-elle permis l'évacuation du Havre, contrariée seulement par la Luftwaffe. Nous avons pu emmener à la remorque quelques chasseurs en construction à Fécamp et dans les chantiers de la basse Seine, ainsi que le sous-marin *La Créole*, lancé le 8 juin au Havre. Mais les bombes nous détruisent une demi-douzaine de transports dont la *Niobé* pleine encore des munitions chargées pour Dunkerque et dont l'explosion provoquera la mort de plus de 800 marins, soldats, ouvriers, femmes et enfants. Il n'y a que 11 rescapés.

1. Maintenon (siège de l'Amirauté française) est par la route à 135 kilomètres de Rouen.

Le 13 juin Le Havre et la rive nord de l'estuaire de la Seine sont occupés par les Allemands. Sur la rive sud il n'y a que quelques canons venus de Cherbourg et armés par des rescapés de Dunkerque. En amont de Rouen, la Seine est déjà largement franchie. Notre front n'est plus qu'un simple rideau de troupes décimées luttant à un contre trois sans aucune réserve derrière elles. La veille, le général Weygand a prescrit un repli général et déclaré Paris ville ouverte pour éviter des destructions désormais sans utilité. Plusieurs millions de réfugiés encombrent les routes. L'Italie vient de nous déclarer la guerre. Le général en chef informe le Gouvernement qu'il ne voit plus d'autre issue à la situation qu'une demande d'armistice dont Churchill, averti dès le 13 à Tours, admettra lui aussi l'éventualité, les larmes aux yeux mais sans poser de condition.

En attendant la décision, le Gouvernement prescrit à tout hasard l'organisation d'une tête de pont qu'on continuerait à tenir en Bretagne en s'appuyant sur l'Angleterre et sur les ressources de la mer. Le général de Gaulle, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre depuis le 6 juin, vient lui-même à Rennes étudier la possibilité d'organiser ce « réduit breton » dont le front doit suivre les cours du Couesnon et de la Vilaine. On prévoit pour sa défense quelques bataillons rameutés dans la région, une division canadienne en cours de débarquement à Brest et les troupes de Béthouart ramenées de Norvège. Projet qui apparaît vite irréalisable pour bien des raisons : faute d'aviation, faute de D.C.A. pour couvrir les ports, faute de temps surtout ! Il faudrait un mois pour organiser une défense valable... trois même. Les Allemands seront là dans moins d'une semaine !

***

Installée à Montbazon, près de Tours, l'Amirauté française se prépare au pire. Tous les soirs depuis le début de l'offensive allemande, les officiers de liaison, arrivant du G.Q.G. des Armées, rapportent à l'amiral Darlan et à ses collaborateurs immédiats un tableau exact de la situation.

Le 14 juin, de sa propre autorité, le commandant en chef des forces maritimes a fait établir, « au cas où l'on serait surpris par la rapidité des événements » un projet de directive « en cas d'armistice malheureux ». Ces instructions qui prévoient le départ de la flotte vers les ports britanniques ou vers nos ports coloniaux, ont été chiffrées d'avance pour pouvoir être diffusées au premier ordre du Gouvernement.

Cet ordre ne sera pas donné pour les raisons que l'on sait. Mais l'état d'esprit de l'Amirauté transparaît clairement à travers deux messages importants adressés le 15 juin aux ports militaires de l'Ouest. Le premier prescrit d'accélérer les réparations de la flotte, de suspendre les entrées en carénage et de tenir tous les bâtiments de guerre prêts à appareiller sans délai, en chargeant les munitions de réserve et les rechanges de matériel sur des cargos réquisitionnés. Le second concerne les deux puissants navires de ligne en construction, *Richelieu*, en essais à Brest, *Jean-*

Bart, encore dans sa cale de construction à Saint-Nazaire. En cas d'avance allemande, ils devront être conduits en Angleterre, conformément d'ailleurs aux arrangements qui ont été conclus par l'amiral Odend'hal avec l'Amirauté britannique sur les indications que le capitaine de vaisseau Auphan lui a apportées à Douvres trois semaines auparavant.

Dès le lendemain 16 juin, l'Amirauté française recevait l'information certaine — encore inconnue du G.Q.G. à qui elle la transmit — que deux divisions blindées allemandes en opérations en Normandie venaient de s'ébranler pour un raid en direction du Cotentin et de la Bretagne.

La première place menacée était Cherbourg, siège d'une préfecture maritime où l'amiral Abrial était venu fixer, après l'évacuation de Dunkerque, le poste de commandement des forces maritimes du Nord. Cherbourg, comme les autres ports militaires, avait envoyé la plupart des canons de petit calibre qu'il possédait à Paris ou sur les rives de la Seine comme défense antichars. Déjà en 1870 et en 1914, canonniers et fusiliers marins avaient pris le chemin de la capitale. Le résultat était qu'il n'y avait plus grand'chose à Cherbourg comme artillerie mobile. Quant au personnel, à part quelques bataillons de deuxième série, il ne comprenait guère que des spécialités non combattantes : mécaniciens, fourriers, commis, rampants de l'aéronavale... plus habitués à se servir d'une machine à écrire ou d'une trousse d'outillage que d'une mitrailleuse ou d'un mousqueton.

Le 17 juin en fin de journée les chars allemands se présentent devant les lignes de Carentan, sorte de défense semi-naturelle utilisée traditionnellement depuis la guerre de Cent Ans pour défendre l'accès du Cotentin. Le vice-amiral Le Bigot, préfet maritime, ancien combattant de la brigade des fusiliers marins de 1914, songe depuis un mois à y installer une défense rudimentaire ; l'organisation en a toujours été contrariée par les multiples tâches imposées à Cherbourg. C'est encore derrière ces lignes, que la Ire armée américaine débarquée à Utah Beach défendra sa tête de pont en 1944. La radio vient d'annoncer qu'un nouveau Gouvernement présidé par le maréchal Pétain a demandé aux Allemands les conditions d'un armistice, mais l'amiral Darlan a bien précisé le même jour à 13 heures que le combat devrait être poursuivi « avec la plus farouche énergie », tant que les négociations n'auraient pas abouti. Les marins ouvrent le feu sur les avant-gardes de Rommel et le retardent toute une nuit. C'est seulement à 9 heures, le 18, que les Allemands pourront reprendre en direction de Cherbourg, une avance efficacement harcelée par les tirs des bâtiments de guerre postés par l'amiral Abrial de part et d'autre du Cotentin [1]. A portée immédiate de la ville, ils se heurtent encore à des

1. A l'est, le cuirassé *Courbet*, escorté de deux torpilleurs de 600 tonnes et d'un aviso A.A. A l'ouest, le *Léopard*, le *Savorgan-de-Brazza* et deux torpilleurs de 600 tonnes. L'efficacité de ces tirs a été observée par des prisonniers français que Rommel avait embarqués sur ses véhicules de tête.

positions de défense rapprochée qui vont les retenir quelques heures, si bien que cette résistance apparemment sans espoir aura permis de retarder jusqu'au 19 après midi la reddition de la place. Quarante heures ont été gagnées, le temps nécessaire pour assurer l'évacuation intégrale des dernières troupes britanniques et de tous les bâtiments français présents dans le port de Cherbourg où les Allemands ne trouveront rien d'utilisable. Un sous-marin à la veille de son lancement a été dynamité sur sa cale. Toutes les batteries de côte se sont fait sauter, y compris les forts de la grande digue qui ne se rendront que le 20. L'amiral Abrial, estimant son rôle terminé, n'a pas voulu s'exclure du sort commun, et s'est laissé faire prisonnier avec l'amiral Le Bigot et la garnison de Cherbourg.

***

Situé à l'extrémité du département du Finistère — la « fin des terres » — Brest ne peut croire à la menace. Souvent attaqué par les Anglais sous l'Ancien Régime, jamais ce port, à la rade majestueuse, n'a été violé depuis le rattachement de la Bretagne à la France au Moyen Age. Le goulet et ses abords sont défendus par des forts puissants, mais il n'y a rien face à l'intérieur. Pire : un télégramme malheureux de l'Amirauté française prescrivant de surveiller les descentes de parachutistes sur les plages a conduit à éparpiller les seules armes légères qui n'avaient pas été envoyées à Paris.

Brest est le siège d'une préfecture maritime et le poste de commandement du Commandant en Chef des forces maritimes de l'Ouest, l'amiral Jean de Laborde, personnalité puissante au caractère explosif, très populaire dans la Marine — surtout pour ceux qui n'avaient pas l'occasion d'essuyer ses redoutables colères. Jusque-là l'activité de l' « Amiral Ouest » a été exclusivement tournée vers la mer. C'est lui qui a supporté le poids des convois, des escortes, de la lutte anti-sous-marine dans l'Atlantique, puis de l'acheminement des expéditions de Finlande ou de Norvège. Au début de juin, il voit affluer vers lui les troupes françaises rescapées de Dunkerque ou revenant de Norvège et les troupes britanniques en route vers l'est, au total une centaine de mille hommes en quatre semaines. Il a la charge de protéger ce trafic intense et de maintenir utilisables les routes d'accès aux derniers ports de commerce qui permettent à la France de respirer sur l'Atlantique. Il pense à tout autre chose qu'à ce qui se passe dans son dos...

Un message de l'Amirauté française du 16 juin jette une première note d'alarme : l'amiral Ouest est prié d'embarquer sur les croiseurs auxiliaires de l'amiral Cadart présents sur rade, à destination de l'Afrique française, tout l'or de la Banque de France ainsi que les réserves des Banques de Belgique et de Pologne qui viennent d'être rassemblés à Brest et à

Lorient [1]. Puis, voici les troupes britanniques refluant dans les divers ports de l'Atlantique, abandonnant leur matériel et se rembarquant sur des transports anglais. L'armistice demandé le 17 interviendra-t-il avant le pire ?

Le 18 juin le voile se déchire. A onze heures, l'amiral de Laborde se trouvait dans le bureau de l'amiral Traub, préfet maritime, lorsque celui-ci reçut de Rennes un coup de téléphone du général Altmayer lui annonçant qu'une division motorisée allemande traversait la ville sans rencontrer de résistance et qu'il n'y avait aucune troupe entre Rennes et Brest. Le général d'ailleurs était déjà prisonnier, avec des factionnaires allemands à sa porte, qui ne s'étaient même pas souciés de lui couper son téléphone.

Un coup d'œil sur la carte... les Allemands seraient là avant 21 heures ! Il était vain d'attendre un résultat valable de la défense rapprochée que le général Charbonneau, adjoint au préfet maritime, avait commencé à organiser en dépit des autorités civiles. On avait dix heures devant soi. Dix heures pour faire partir 83 bâtiments de guerre, 48 navires de commerce français, 10 anglais, 18 hollandais, belges et norvégiens... en tout 159 navires à mettre en route, par leurs propres moyens ou à la remorque, ou à saborder s'ils n'étaient pas en état de prendre la mer. Dix heures pour tout détruire derrière soi de ce qui pourrait servir à l'ennemi, incendier les pétroles, saborder les portes des bassins, ravager les ateliers, etc. « On se rend compte aisément des innombrables difficultés qui se présentèrent dans l'exécution de mesures de cette importance qui devaient être terminées en quelques heures sans qu'aucune disposition préparatoire sérieuse ait pu être prise, mesures totalement inattendues de la plupart des exécutants et dont l'annonce fut pour eux une surprise complète. »

Sur ces 83 bateaux de guerre, 74 purent partir. On tira du bassin le *Paris* qui s'y réparait des avaries reçues au Havre. Le précieux *Richelieu* s'en alla dans les premiers à 16 heures, emmenant les élèves de l'Ecole Navale.

Le grand sous-marin *Surcouf*, en démontage, réussit à appareiller avec ses seuls moteurs électriques et une barre de plongée coincée à « plus toute ». D'autres partirent à la remorque... Neuf seulement furent détruits

1. C'est peut-être grâce à l'Amirauté française que l'or de la Banque de France est resté en territoire français... Au début de juin 1940, le président du Conseil français, M. Paul Reynaud, avait négocié avec l'ambassadeur américain à Paris l'évacuation de tout l'or français vers les Etats-Unis. Des bateaux de guerre américains devaient venir charger cet or à Saint-Jean-de-Luz. Quand l'Amirauté française apprit cet arrangement elle revendiqua de sauver cet or par ses propres moyens pour qu'il reste en France. C'est ainsi que 1 000 tonnes d'or environ furent transportées à Dakar sans qu'un seul « louis » fût perdu. Toutefois un stock de 200 tonnes d'or amené à Casablanca par la *Ville-d'Oran* fut chargé le 10 juin sur le croiseur américain *Vincennes* pour être transporté aux Etats-Unis à la suite d'un accord conclu par M. Reynaud avec le Gouvernement américain.

parce qu'absolument hors d'état de prendre la mer. Parmi ceux-ci quatre sous-marins et le *Cyclone* qui n'était rentré de Dunkerque l'étrave arrachée par une torpille que pour venir sauter de la main de son propre équipage au fond de l'arsenal de Brest. L'aviso *Vauquois* sauta sur une mine magnétique devant Le Conquet à la sortie du goulet.

Tous les bâtiments de commerce sauf un, qui fut sabordé, purent appareiller. L'un d'eux seulement fut coulé par action ennemie. On réussit à charger *in extremis* sur trois transports les six mille hommes de la brigade Béthouart qui étaient rentrés de Narvik quelques jours plus tôt.

Après la défense héroïque mais dérisoire d'un petit poste établi à Landerneau, la place de Brest capitula le 19 juin au soir. En prenant possession — par la route — du port militaire quelques jours plus tard, le vice-amiral von Arnauld de la Perrière, le célèbre commandant de l'*U*-35 de la première guerre, ne trouva à flot dans l'immense rade que la carcasse d'un vieux croiseur à six cheminées, amené là pour servir à l'entraînement des aviateurs, et les vieux pontons en bois de l'Ecole des mousses qu'on n'avait pas cru devoir saborder.

C'est sans doute à ces coques vermoulues que pensait M. Winston Churchill, distrait, lorsqu'il écrivit dans ses *Mémoires* qu'au moment de l'invasion allemande « aucun navire de guerre français ne bougea pour se mettre hors de portée des troupes allemandes ».

***

Tous les ports de l'Atlantique furent emportés par le même tourbillon. Malgré la demande d'armistice, en dépit d'un communiqué intempestif déclarant « villes ouvertes » les agglomérations de plus de 20 000 habitants, les autorités maritimes avaient reçu l'ordre de défendre les ports de guerre et l'exécutèrent avec discipline, si faibles que fussent leurs moyens.

A Lorient, centre de réparations et de constructions neuves, il y avait quinze navires de guerre et 35 dragueurs ou patrouilleurs. Tous appareillèrent le 18 juin, à l'exception de trois qu'il fallut saborder. La ville fut occupée le 21, après une résistance courageuse — et sans espoir — dirigée personnellement par l'amiral Hervé de Penfentenyo de Kervéréguin, préfet maritime de Lorient, auquel les Allemands, avant de lui chercher une méchante querelle, ne ménagèrent pas les marques d'estime.

A Saint-Nazaire, les dispositions prises par l'amiral Rioult permirent aux transports britanniques d'évacuer 40 000 soldats anglais et 2 500 hommes de la division polonaise. Une nuée de bâtiments de commerce se pressait le long des quais, encombrait l'estuaire et les rades environnantes ; tous purent appareiller malgré les bombardements, et notamment trois précieux cargos fraîchement arrivés d'Amérique avec un plein chargement d'avions.

L'évacuation la plus spectaculaire fut celle du navire de ligne *Jean-Bart*

(capitaine de vaisseau Ronarc'h). Peint au minium, encombré d'appentis en bois, le navire était en achèvement à flot dans une darse séparée du chenal par un seuil qu'il fallait draguer pour ouvrir le passage au navire. En temps normal on aurait eu tout le temps d'achever cette tranchée pour la sortie du bâtiment prévue en octobre. Sur l'initiative du commandant, on entreprit le dragage dès que la situation militaire commença à s'assombrir, vers le 25 mai. Dès lors ce fut une course échevelée contre la montre.

Il fallait profiter des grandes marées de la période du 18 au 22 juin sous peine d'être bloqué jusqu'aux suivantes. Dès la fin de mai on avait visé la pleine mer de la nuit du 18 au 19 juin. Pour ne pas dépasser le tirant d'eau de 8,10 mètres, imposé par le cubage de terre qu'il était possible matériellement de déblayer, le navire devait sortir chargé au minimum, sans eau, sans combustible, sans approvisionnement d'aucune sorte, avec une seule de ses tourelles de 380. Non content de réduire à 40 cm le « pied du pilote » sous la quille, on rogna aussi sur la largeur du chenal qui, en dépit de la difficulté due aux courants, fut ramené à 50 mètres (le *Jean-Bart* en avait 35)... Par un tour de force extraordinaire, les dragages furent terminés le 19 juin à 2 heures du matin.

Depuis le 11 juin une chaufferie était prête et deux hélices sur quatre étaient en place. Le montage des deux machines correspondantes fut terminé le 15. Elles n'avaient, bien entendu, jamais tourné. Aucune pièce d'artillerie n'était en état de tirer. On installa en hâte quelques mitrailleuses contre avions, quelques 37, et deux affûts doubles de 90 boulonnés à faux frais dans la matinée du 18.

Ce même jour on apprit que les Allemands étaient à Rennes... Ils pouvaient être là le lendemain. Il fallait sortir la nuit même... ou bien faire sauter le *Jean-Bart*.

A 3 h 30, au moment de la pleine mer, il n'y avait ni machines en fonction, ni barre, ni guindeau, ni treuil arrière. On travailla à coups de barres de cabestan et avec l'aide de remorques. La sortie se fit sans trop de mal, mais dans la nuit, le *Jean-Bart* manqua une bouée du chenal et s'échoua de l'avant d'abord, puis de l'arrière. Les efforts conjugués de six remorqueurs le sortirent de cette position critique, et à 4 h 40, le majestueux vaisseau se dégageait de l'entrée de la Loire lorsque l'aviation allemande apparut... Une seule bombe vint au but. Elle ne fit que des dégâts insignifiants. Mais la chasse française, en retard au rendez-vous, eut le malheur de se présenter après la bagarre, et se fit chaudement accueillir par les canonniers du *Jean-Bart* qui endommagèrent un Morane, heureusement sans pertes humaines.

Puis tout s'arrangea peu à peu. La chance était avec le bâtiment. La machine se mit à tourner, il y eut de la vapeur aux auxiliaires, de l'électricité pour la barre, on trouva les pétroliers au rendez-vous, et l'on évita heureusement deux sous-marins allemands qu'on n'avait pas invités, mais qui rôdaient dans les parages. Le *Jean-Bart* était sauvé. N'ayant pas

de compas de route, il suivit le *Hardi* sur lequel l'amiral de Laborde avait hissé sa marque. Le 22 juin, à 17 heures, il entrait à Casablanca, ayant terminé la traversée à 21 nœuds.

***

A mesure que l'ennemi avance vers le sud, les bateaux de commerce petits et grands s'enfuient, non sans risques, et se tassent dans les derniers ports qui nous restent jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Les gros chalutiers de pêche émigrent vers la Méditerranée. A Rochefort et La Pallice, sur une quarantaine de bâtiments présents sur rade ou dans la Charente, 36 s'échappent, 2 anglais se sabordent. Le valeureux contre-amiral Lartigue, chef de l'Aéronautique navale, est tué dans un bombardement de la base aérienne de Rochefort, où transitaient les formations de la Marine en route vers Hourtin et Marignane.

A Bordeaux, le délégué de l'Amirauté, contre-amiral Barnouin, doit faire face à une situation très difficile. Il n'est là que depuis le 13 juin. Des convois de dix ou quinze unités arrivent encore de l'Atlantique. L'embouchure de la Gironde est comme une fourmilière, attaquée à la fois par des mines magnétiques, par des bombardements aériens et, à partir du 23 juin, par l'artillerie allemande installée à Royan sur la rive nord. Mêlés à la cohue des réfugiés civils, des évacués militaires appartenant pour la plupart à des services de l'arrière se pressent en ville et sur les quais du port. Ces masses humaines soupirent après l'armistice, croyant qu'il mettra fin à leurs maux.

On avait demandé à la Marine d'assurer le transport vers l'Afrique du Nord de 30 000 jeunes recrues — que l'administration militaire ne put finalement rassembler — puis l'évacuation de stocks importants de matériel et de plusieurs milliers de spécialistes, de l'armée de l'air principalement.

Dès le 13 juin, l'Amirauté française avait donc donné l'ordre de rassembler huit grands paquebots et leur escorte dans les ports de la Gironde. Sur ce nombre, le 20 juin, deux avaient déjà sauté sur des mines (le *Mexique* au Verdon, le *Champlain* en rade de La Pallice) ; deux ne purent rallier pour diverses causes ; quatre seulement étaient prêts. Le moral était bas chez les marins de commerce. Personne ne voulait être « la dernière, victime de la guerre ». Des équipages mirent sac à terre pour ne pas abandonner leurs familles. Deux paquebots chargés de militaires refusèrent d'appareiller. L'équipage d'un troisième repris en main, après un vif incident, par le délégué de l'Amirauté enleva sous le feu des Allemands tout le personnel de la base aéronautique d'Hourtin. Le quatrième, le *Massilia*, fut attribué aux parlementaires qui désiraient partir pour l'Afrique du Nord : il fallut beaucoup de diplomatie et des harangues enflammées pour persuader l'équipage d'évacuer des hommes qu'il considérait comme des fuyards. Un cargo chargé de matériel de guerre précieux appareilla avec des officiers de marine remplaçant l'état-major civil ; arrivé trop tard

pour franchir la passe déjà aux mains des Allemands, le bâtiment ne put que se saborder. Au total, une trentaine de transports, dragueurs ou patrouilleurs sortirent de la Gironde, la plupart vers Casablanca [1]. Les derniers chargements d'or furent expédiés vers l'Afrique sur le croiseur *Primauguet* et sur quelques-uns de ces patrouilleurs.

Pour faire oublier ces séquelles inhérentes à toute défaite, citons l'exploit du torpilleur en construction *Lansquenet*, analogue en plus petit à celui du *Jean-Bart* ; mis à flot le 17 juin au matin sans que ses machines aient jamais tourné, il reçut ses tourelles d'artillerie dans l'après-midi, fut remorqué pour faire son combustible et appareilla le 23 par ses propres moyens en franchissant l'embouchure de la Gironde sous le feu des Allemands. Ces bâtiments furent envoyés en Afrique française et non en Angleterre comme on l'avait projeté d'abord.

Ainsi s'acheva ce triste exode. La Marine était chassée de ses bases de l'Atlantique sans avoir pu rencontrer l'ennemi, à la mer, comme elle le désirait ardemment ; elle n'avait que l'amère satisfaction de ne lui rien avoir abandonné d'utilisable...

AMIRAL AUPHAN ET JACQUES MORDAL

1. Quelques-uns prirent cependant la route de l'Angleterre, sous la pression des destroyers anglais qui croisaient au large de la Gironde. Citons parmi eux le cargo *Fort-Médine* particulièrement intéressant parce qu'il évacuait les archives des usines des moteurs d'avions Gnome-et-Rhône.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AUTRE AFRIQUE

par John GUNTHER *(Gallimard)*

L'« AUTRE AFRIQUE », c'est celle qui n'étant ni française, ni maghrébine, ni égyptienne, se situe tout entière au sud du Sahara : sur la côte du golfe de Guinée, les Etats indépendants ou en passe de le devenir (Nigeria, Ghana, Liberia) ; à l'est, le groupe britannique relativement récent du Kenya, de l'Ouganda et du Tanganyka ; au centre, le Congo Belge ; à droite et à gauche, les deux grandes « provinces » portugaises (Mozambique, Angola) ; en bas, l'Union Sud-Africaine. Autant de régimes politiques et sociaux différents ; autant de tentatives diverses pour résoudre les problèmes qui se posent à toute l'Afrique, ou pour les masquer. Problèmes humains de la ségrégation ou du brassage ; problèmes tribaux et industriels ; problèmes dus aux passions nationalistes et aux besoins économiques. Partout les Européens peuvent se demander : « Avons-nous eu raison ou tort de venir ? » Ce très gros volume (570 pages serrées) contient un des meilleurs reportages de John Gunther. Et pour nous, Français, cette enquête sur des pays « étrangers » est passionnante ; car elle montre que les Anglais, les Portugais, les Hollandais, les Belges (et finalement les nouveaux dirigeants noirs) connaissent ou connaîtront inévitablement les tribulations qui nous sont familières dans « notre » Afrique. P. F.

(Suite de la chronique des livres page 122.)

LE GRAND DOFF

par Georges Conchon

A Henri Calef.

Dans l'avion qui le ramenait d'Edimbourg, Doff eut pour voisin un jeune architecte nommé Siebert et ce Siebert lui dit avoir beaucoup admiré la subtilité de son jeu dans *Médée*, l'hiver dernier. Doff répondit que c'était très aimable à lui, mais que, pour les subtilités, il ne voyait pas ; qu'il les avait toujours fuies, qu'il s'efforçait de jouer « nature et en force » ; que c'était ainsi depuis le début, lui, Doff, n'attaquant jamais le spectateur qu'au niveau moyen d'une sensibilité ordinaire.

— Je sais, dit Siebert. J'ai lu votre *Essai sur le Comédien.*

— Ah oui ? Vraiment, vous l'avez lu ?

— Et relu. J'étais dans la classe d'Hédiart. Vous connaissez les théories d'Hédiart ?

— Non.

— Hédiart répétait que c'était un livre essentiel.

— Vous savez, dit Doff, il ne faut pas vous croire obligé de dire ça pour me faire plaisir.

Siebert protesta qu'il ne le disait que parce que c'était la vérité, puis demanda si Doff n'admettait pas entre leurs deux arts, théâtre et architecture, une influence réciproque. « Non », dit Doff. D'une part, il ne

— Ci-dessus un coin de cité vu par Utrillo (Bulloz).

tenait pas l'architecture pour un art, d'autre part il avait horreur des conversations intelligentes.

— Vous rentrez du festival ? demanda Siebert.

— Oui.

— Que jouiez-vous ?

— Rien. J'ai soixante-sept ans. Je suis dans la réserve.

— Vous étiez du jury ?

— Oui. Comme aux Assises. Les retraités font les bons juges.

Siebert demanda si Doff se considérait tout à fait comme un retraité. Doff ricana. « Pas assez, en tout cas, pour faire un bon juge ! Ils m'ont donné la Légion d'honneur, mais ça m'étonnerait qu'ils me remettent dans leurs jurys. Je les comprends, remarquez ! »

Siebert sourit d'un air entendu.

« Te voilà encore en train de jouer les vieux schnocks, se dit Doff, et faut-il que tu sois vieux pour jouer les vieux de toi-même, pour le plaisir ! » Dans de tels moments, il se prenait d'un grand dégoût de soi. Il s'ordonna de se taire. Comme il ne restait plus que vingt minutes avant Orly, il demanda à Siebert de lui parler de son architecture. Siebert ne parlait pas mal. Il voulait des maisons de verre et des villes comme des cités-jardins. On se laissait aller à imaginer. Doff, qui avait derrière lui l'expérience de la scène, quarante années de présence intelligente, savait très bien dormir les yeux ouverts.

Mais à Orly, pendant les formalités de la douane, puis dans le car d'Air France, Siebert se mit à parler trop fort, emporté de passion prophétique au point de toucher incessamment le bras de Doff, de le serrer, et Doff qui n'aimait pas ça, qui avait les contacts en horreur, pour qui, certains jours, c'était toute une affaire de serrer une main, Doff tâchait de le repousser doucement. A travers la vitre embuée, il regardait Paris, le Paris des premières lumières, le plus doux Paris, le plus émouvant à retrouver. Malgré l'habitude, c'était toujours le même choc au cœur, la même certitude (autrefois, de conquérir des femmes, et aujourd'hui d'être encore capable d'accomplir « de grandes et belles choses ») qui, après coup, le faisait bien rire.

A l'aérogare des Invalides, les taxis étaient rares, mais Siebert en trouva un, qu'il offrit à Doff.

— Non, non ! dit Doff. Faites donc. J'ai tout mon temps.

Il empocha la carte que Siebert lui tendait, puis, par la rue de l'Université, à quoi tant de souvenirs l'attachaient qu'elle lui était à chaque retour comme une famille, il alla prendre le métro.

Assis dans le wagon, sa valise entre les jambes, il eut soudain l'impression d'être très loin. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Depuis quelque temps, il lui semblait assez souvent assister en spectateur à sa propre existence. Il n'avait guère sujet de s'en féliciter, les instants mémorables de sa vie étant plutôt tristes, mais c'était comme de jouer au *schnock*, il n'y pouvait rien, cela se produisait contre

sa volonté. La vue du moindre objet suffisait à l'emporter. Ce soir, c'était sa valise, une vieille valise noire à soufflets, achetée en 1914 avant une tournée qu'il devait faire en Russie. Il se revoyait sortant du magasin, rue du Louvre, avec Persillon et Paul Henry. Il s'entendait encore leur dire, très solennellement, que cet objet-là verrait Moscou et Saint-Pétersbourg. Eh bien ! cet objet-là n'avait rien vu du tout. Comme quoi on ferait mieux de se taire ! On est jeune, on s'emballe et savez-vous à quoi ça sert ? Exemple : Siebert et son architecture. A faire rire de soi. Cet objet-là était resté au garde-meubles.

Pendant ce temps, vous jouez les petits chasseurs, pas du tout un rôle de composition, sur les grandes scènes nationales du Bois-Belleau et du Chemin-des-Dames, tandis que Persillon, théâtre aux armées, puis le Français, en 1917, grâce à la mère Putiphar, (tout de même, Persillon au lit avec cette laideur des trois cent mille diables, ce devait être à voir, mais qui donc a dit, Paul Henry, je crois, qu'avec Persillon le spectacle était toujours à l'intérieur ?) Persillon fait rire de vous avec cette histoire de valise. Il en paraît même trois lignes dans *Paris-Journal*, un écho, qu'on vous montre, et la pilule n'est pas si bien dorée — blessures, citations, héroïsme — que vous ne sentiez là-dessous la trace de cette perfidie qui a empoisonné toute votre existence.

C'est comme ce soir de novembre 1929, deux ans après que vous avez eu l'incroyable faiblesse d'entrer au Français, d'où tout, pourtant, eût dû vous éloigner, et d'abord votre caractère, votre tempérament, où vous entendez, au détour d'un couloir, Paul Henry dire à l'administrateur :

— Monsieur, nous ne voulons pas vous dicter votre conduite, mais nous sommes plusieurs à penser que vous devriez envoyer M. Doff au bain turc. Ça lui apprendrait au moins à se laver !

Combien n'avait-il pas connu de ces jours dans sa vie, où il aurait voulu ne plus rien voir, savoir, entendre !

Il descendit à la porte d'Orléans, traversa le boulevard, puis le terrain vague qui précède Montrouge. Un petit chien blanc qui trottinait devant lui s'assit sur son derrière pour le regarder passer. Dans la brume, il distingua deux clochards allongés sous une mauvaise toile de tente.

C'était ainsi, vrai clochard de la cloche, qu'il devait finir. Germaine le lui avait cent fois promis. Elle n'avait que ça à la bouche, Germaine : que ses folles tentatives le mèneraient à la ruine. (Alors toujours le même dialogue : Moi : « J'ai pas un sou, comment veux-tu que je me ruine ? » Elle : « Ah ! Voilà bien de tes raisonnements ! On se ruine de toutes les façons, mon pauvre ami. On ruine son crédit, sa réputation, sans parler de sa santé. Quand tu auras fatigué tout le monde avec tes fichaises, tu pourras aller tirer les sonnettes. A toi la soupe populaire ! » Moi, alors, qui parlais des jeunes, et elle : « C'est une vogue, un coup de fièvre. Ils veulent paraître dans le train. Dans un an, ils se foutront de toi. »)

Il y avait tout de même un peu de vrai dans tout ça. Pas pour les

jeunes — « A quoi pensent les jeunes sincèrement affamés de théâtre ? A Lugné, à Dullin et à moi » — mais pour la misérable fin de vie... Certains jours, même dans le feu de la dispute, il n'arrivait pas à donner tout à fait tort à Germaine. Depuis, il lui avait bien souvent donné raison. Ça dépendait. Il y avait des hauts et des bas. Un haut, un grand haut, l'article de cet académicien dans *Les Débats : M. Doff fut si prodigieux de vie et d'intelligence qu'à de certains moments nul ne put se retenir de le juger sublime. Plus que personne avant lui dans ce siècle, il incarne le génie dramatique français.* Même l'Académie s'en mêlait. Des bas, on ne parlait pas. Aujourd'hui était un bas.

Sa valise lui battait les jambes, plus encombrante que lourde. Avec le peu qu'il lui fallait en voyage !... Elle surprenait chaque fois les porteurs des gares. Voyant ce grand machin-là, ils s'attendaient tous à ce que ce fût autrement pesant. « Avec, songea-t-il, le peu qu'il me faut pour vivre, tout simplement. Un croûton, un camembert, des goûts de clochard — l'estomac aussi ; et pour le reste, les biens matériels, costumes, livres, souvenirs, mon bagage serait vite fait. » Autrefois, au temps de Germaine, il avait acheté de jolies valises gainées. Avec une malle. Germaine les avait choisies elle-même, boulevard des Italiens, un jour, sûrement, qu'il ne pouvait rien lui refuser, en étant même à ne plus entendre ses bourdes. « Ça te posera, disait-elle pour achever de le convaincre (à cause du prix). Ça t'aidera à faire bonne figure aux yeux de l'étranger. » Elle avait besoin de cela, cette femme. Elle avait besoin de voir un peu de luxe. Plus tard, le quittant, partant avec Paul Henry, elle avait emporté toute la série, malle et valises. Pour les mêmes raisons. Parce qu'elle ne se voyait pas courant Paris, cherchant des taxis avec ce grand machin noir à soufflets. Plus tard, mais bien plus tard, Germaine morte, Doff avait rencontré Paul Henry à Vevey, devant la gare, une valise à la main qu'il reconnut tout de suite pour être la moyenne, celle qu'il préférait, la trouvant commode en tout, volume et contenance. Tout de même, il était resté un moment à contempler cet objet, à rêver.

En tournant le coin de la rue, il aperçut une tache blanche au-dessus de sa porte. Il pressa le pas. C'était une bande d'étamine couverte d'inscriptions rouges et noires dont sa mauvaise vue lui permit tout juste de deviner l'essentiel : que l'immeuble se vendait par appartements. Cette éventualité-là, ma foi, il n'y avait jamais pensé. Il demanda le cordon et s'engagea dans l'étroit passage que laissaient les poubelles. Soudain, il fit demi-tour, revint se planter devant l'affiche, mais il eut beau se dresser sur la pointe des pieds, tendre le cou, le premier réverbère était trop loin, les lettres dansaient. Puis il réfléchit que c'était du souci pour rien, que « ce genre de truc indiquait tout, sauf le prix ».

Il eut du mal à monter ses quatre étages. Il ressentait une fatigue pas ordinaire. Les effets sur lui de l'émotion, c'était quelque chose qu'on ne soupçonnait pas, que personne n'avait jamais soupçonné.

Comme, au fond, il était vulnérable ! Les gens ne se rendent pas compte, toujours prêts à vous voir comme vous voulez qu'ils vous voient (le Doff bourru, intransigeant, impitoyable aux travers de son petit monde, le *misanthrope !*) et pourtant, songeait-il, combien n'y en a-t-il pas de ces vers, de Villon, de Racine, de Verlaine, d'autres, que je n'ai qu'à lire pour être ému jusqu'aux larmes !

Il n'était pas un niais, voilà tout, et il détestait l'attendrissement, même chez lui. Mais comment s'avouer que le seul personnage qu'il échouait à devenir c'était le sien, celui qu'il avait voulu se donner, et, pour tout dire, qu'il n'était pas bon en Doff ?

Comme à l'habitude, il tourna le bouton du commutateur avant de refermer la porte derrière lui. Il vivait dans quatre pièces dont aucune n'avait d'affectation particulière, sauf celle du fond, la plus petite, où se trouvait un lit et qu'il avait fini par nommer « la chambre ». Dans les trois autres, les livres envahissaient tout, tables et plancher. La fille de la concierge montait faire le ménage trois fois par semaine et il n'avait même pas eu besoin de lui apprendre à respecter le désordre. A chacun de ses retours, il se disait qu'il devrait classer les bouquins, en vendre la moitié, acheter d'autres rayonnages : « Des idées de jeunes, tout ça ! » Il enleva son manteau et son chapeau, mais il n'eut pas le courage d'aller se préparer un filtre à la cuisine, comme il se l'était plusieurs fois promis tandis que Siebert parlait de son architecture, tâchant de fixer son esprit là-dessus, de s'allécher avec cette idée d'un bon café. Evidemment, un peu rangé, l'appartement aurait encore assez bonne figure. « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien demander de ça ? » Il y était arrivé en 1903, avec sa mère, veuve de Mossieu Doff, percepteur à Niort. « Moi, on ne m'a jamais appelé Monsieur dans mon quartier. Germaine m'a fait du tort. Le toit, c'est en huit ou en neuf qu'ils l'ont refait ? » Ils y avaient vécu heureux, tous les deux, à « je-te-gâte-tu-me-gâtes », jusqu'en treize, jusqu'à la mort de madame Mère. Les voisins s'étaient cotisés pour lui offrir une couronne et il se souvenait encore de l'inscription : *A notre grande Amie*. Entre trois et treize, c'était la belle époque. « Et d'abord, qu'est-ce que ça peut bien te foutre, ce qu'ils en demandent ! » Vous rentriez de nuit, il fallait faire vite aux barrières. Les *apaches* se battaient au *surin*. C'était l'époque de *Casque d'Or*. C'est loin. C'est tellement loin que ça ne paraît même plus vrai. C'est comme si ça n'avait jamais existé.

Le téléphone. Une petite, qu'il aimait bien, qu'il protégeait. De la flamme, un tempérament. En d'autres temps, il en eût fait quelqu'un. Elle pensait qu'il venait de rentrer, voulait savoir ce qui s'était dit, fait, à Édimbourg, s'il n'était pas trop fatigué.

— Mais non, mon petit. Je me sens très bien. Tout a été aussi mauvais que je pensais, mais Paul Henry n'avait jamais rien vu de si beau sous le soleil. On s'est engueulé, comme d'habitude. Comme d'habitude, ils ont donné raison à Paul Henry. Comme d'habitude, ils se sont foutus

de moi. Rien de neuf, tu vois. Et pour toi non plus, je n'ai rien de neuf.

— Qu'est-ce que ça fait ? J'ai le temps.

— Le temps de quoi, gourde ? Le temps de crever de faim, de rater des occasions ! La protection de Doff ! Je vais te dire une bonne chose : tu ferais mieux de ne pas tant parler de moi. Faut pas te faire d'idées, mon petit : ma protection, elle te fait plus de mal que de bien, et tu dois être assez grande pour t'en rendre compte.

— Non, dit-elle. Vous savez très bien ce que je pense, ce que nous pensons tous.

— Ça va, ça va. Garde ça pour les autres !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous ? Voulez-vous que je vienne ?

— Non, non. Surtout pas !

En se levant, il ressentit comme un vertige. Il avait passé quarante ans de sa vie à défendre son chez soi, sa *cambuse*, sa *cage-à-poules*, ne donnant son adresse à personne, esquivant les questions à ce sujet. Il n'y avait admis que Germaine, et il s'en était déjà assez mordu les doigts ! On le raillait souvent. Un soir, comme ils se quittaient, Blayzac, le bon Blayzac, pas méchant pour un sou, lui avait dit : « Alors, le sanglier regagne sa bauge ? » et il se souvenait encore (fallait-il qu'il fût dans un bon jour !) de ce qu'il lui avait répondu :

— Que voulez-vous, je suis ainsi ! J'ai, à être seul, une sorte de plaisir, je puis même dire une volupté, puisque je ne cesse de la ressentir comme telle, et quelquefois, malgré l'habitude, assez violemment. Vous direz que je risque ainsi de passer à côté de trésors de tendresse, de dévouement, de pitié que je ne soupçonne pas. Je sais. Il m'arrive d'essayer de m'en persuader, mais sans y croire vraiment. Je ne peux pas, comprenez-vous ? cette pensée-là me *détruirait !* Tenez, si on l'avait toujours à l'esprit, s'il fallait vivre avec elle, on ne ferait plus rien, on n'oserait plus vivre, on passerait son temps à chercher des femmes, des amis...

Il se coucha dans un grand dégoût de tout, choses et gens, les autres et lui-même. Il passa une mauvaise nuit, ne s'endormant que vers le matin. Un peu plus tard, il lui sembla qu'on sonnait à la porte. Il grogna quelques mots incompréhensibles et se retourna sur le dos. Encore à demi inconscient, il se demandait si cette sonnerie n'était pas pure imagination. Il y eut alors un second coup plus fort, plus impérieux. Il commença de s'habiller et partit ouvrir, les bretelles sur les talons. C'était la concierge, très aimable pour une fois. Il n'était guère content d'elle depuis quelque temps. Elle montait les gosses contre lui, les poussait à lui faire des farces. Voilà ce que ça lui rapportait de n'avoir jamais voulu jouer les gloires nationales ! Ils en seraient bientôt à lui lancer des pierres dans la rue. Elle lui tendit une lettre, expliquant

qu'elle venait sûrement du gérant, qu'elle en avait reçu comme ça douze l'avant-veille, une pour chaque locataire, mais qu'elle n'avait pu lui remettre la sienne plus tôt, lui, Doff, étant en voyage, etc. Il ne l'écoutait pas.

— Vous étiez en voyage ?

— Oui.

— Quel effet ça vous a fait, hier soir, en rentrant ?

— Quoi ?

— L'affiche.

— Moi ? Rien. Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Tout le monde a été bien surpris, et ça en gêne plus d'un, allez ! Vous, vous achetez ?

— Ça dépend.

— C'est tout dépendu ! Vous l'aimez bien trop, votre vieille maison ! En quelle année vous y êtes entré ?

— Si vous croyez que je m'en souviens !

— Vous pourriez la quitter, aller vivre ailleurs, chez des étrangers ?

— Sans regret !

— Pour le prix...

— Il ne s'agit pas du prix ! Il s'agit de questions de commodités personnelles et ça ne regarde que moi !

— J'en parle comme ça. Ceux qui achètent disent que c'est une affaire. Une vraie bouchée de pain...

— Ah oui ?

— Je ne voudrais pas vous tromper, mais pour les grands, comme le vôtre, j'ai entendu parler d'un million et demi.

— Ah, tout de même !

— Je suis bien tranquille ! Vous, avec votre théâtre, c'est pas un million qui doit vous gêner !

Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Certainement pas, madame. Un million ne m'a jamais gêné !

— Quand même, ça va me faire drôle !

— Quoi ?

— D'être votre employée, et vous mon patron en quelque sorte. Je n'aurais jamais pensé une chose pareille.

Il la regarda, cette vieille. Il l'appelait « madame » parce qu'elle ne l'appelait jamais « monsieur ». Il se forçait à lui dire « madame » et il n'avait encore jamais vu à quel point elle était répugnante avec son tablier sale, ses bajoues, ses mamelles. Dire que ça a quinze ans de moins que vous, qu'à vingt ans vous auriez pu faire sauter ça sur vos genoux ! La colère montait. C'était bon signe. Il allait enfin se réveiller. De nouveau il se racla la gorge.

— Moi non plus, dit-il, moi non plus, madame, soyez-en sûre ! Bonsoir !

Il jeta la lettre sur la table et se dirigea vers la cuisine. Il allait faire

comme si elle n'existait pas. S'étant assuré qu'il restait un peu de poudre de café dans le tiroir du moulin, il mit de l'eau sur le gaz. Après tout, à son âge, *avec le peu qu'il lui fallait pour vivre*, ce n'était pas une affaire. Il ouvrit le buffet, trouva encore deux biscottes, mais le beurre avait ranci. Une autre pensée qui le rassurait, c'était celle de sa gloire, enfin de sa renommée, et qu'*ils ne lui feraient tout de même pas ça à lui*, qu'ils n'oseraient pas. Cette eau n'en finissait pas de bouillir ! Il partit chercher la lettre. Il l'ouvrit. Eh bien, cette fois, c'était clair, on savait à quoi s'en tenir ! Sauf le prix, naturellement. Petit détail négligeable, comme si ça ne nous intéressait pas. Enfin, comme ça, on sortait de ce sacré cauchemar. Tout était dit. Qu'il fallait répondre dans les quatre jours. A qui ? Que, faute de notifier ses intentions... « Et si je n'en ai pas, moi, d'intentions ! » Il prépara le filtre, bien posément, assez content de son calme, de ce sang-froid qui lui venait naturellement dans les grandes circonstances. « Raisonnons : ce silence sur le prix, c'est l'appât. Ils veulent nous avoir au marchandage. Bon. A partir de là, je leur envoie demain — demain suffira — une lettre bien vague, bien insignifiante, comme si je les laissais venir. Voilà : l'air, en somme, de les laisser venir — que moi, au fond, leur manigance ne me fait ni chaud, ni froid. » Il trouva au café un goût inconnu d'amertume. Il prit la lettre et alla s'asseoir sur son lit pour la relire.

Tout compte fait, il ne répondrait rien du tout ! Et si l'on en venait, plus tard, à le lui reprocher, il s'excuserait en quelques mots, très aimablement, modestement, avec, même, plutôt des regrets, comme d'un *oubli insignifiant*, de sorte qu'ils ne soient pas dupes, qu'ils comprennent bien la façon dont il les menait en bateau. Il quitta son pantalon. Il se recoucha. Il allait faire le mort. L'ennui, évidemment, c'est que, quelquefois, qui fait le mort fait l'âne. Ça dépend de l'adversaire. Ça dépend si l'adversaire est vraiment résolu. Au fond, Doff, pour ces gens-là, qu'est-ce que c'est ? La secrétaire qui a tapé cette lettre, sans parler de l'autre, le gérant, ce Mauvoisin, est-ce qu'elle connaît seulement mon nom ? Et puis, ils ont envoyé douze lettres. Donc ils traitent ça tout à fait globalement. Moi comptant pour un douzième, pas davantage, nullement visé en personne, dans ma personne. Vu sous cet angle, c'était à considérer. Mais tout de même, à soixante-sept ans, moi, devant ces problèmes de la vie, me trouver comme un enfant !... Ne rien savoir, être sans la plus petite idée... Répondre, ne pas répondre, en décider à pile ou face, bêtement, avoir peur, trembler intérieurement devant ces gens qu'on ne connaît pas, se dire qu'il ne faut pas prêter le flanc tout en étant sûr que, quoi qu'on fasse, on écopera... « Et si j'y allais ? » Là, au moins, il pouvait se faire confiance. C'était du connu. Un homme comme lui était capable de réussir par la parole là où il eût mille fois échoué par écrit. Se battre avec ses propres armes, il n'y a rien de honteux. « Si j'y allais tout de suite ? » pensa-t-il. Du coup, il se leva. Maintenant, il fallait faire vite. Il restait un peu d'eau chaude dans la casserole. Tout en se

rasant, il scrutait son visage, cherchant ce qu'il y avait encore là, sous l'usure et la vieillerie, d'*inoubliable*, de *magnétique*. Il avait toujours été laid, mais de cette laideur expressive qu'on n'oublie pas. Le Mauvoisin, face à face, hein, lui présent, d'homme à homme... Il se rappelait ce qu'il disait, à une certaine époque, à Blayzac, à Paul Henry, à d'autres, du « grand avantage que nous avons, nous autres, sur les gens ordinaires : cette capacité de jouer *sans que ça se voie.* » Suffit de savoir à qui l'on a affaire, connaître le degré de résistance, d'endurcissement. Pour le Mauvoisin, pas difficile à imaginer. Il le voyait. Il le voyait comme s'il y était — une de ces grandes bêtasses d'hommes d'affaires. Voilà des gens qui sont habitués à des personnes qui rusent, qui chicanent, combinent, qui leur débitent des fadeurs pour les embobiner. Quelqu'un qui leur parle net, franc, ils ne savent plus quoi dire.

Il lui plaisait aussi que Mauvoisin habitât boulevard Latour-Maubourg. C'était là que Blayzac avait passé les dernières années de sa vie, et il se souvenait des bons entretiens qu'ils avaient eus tous deux dans le petit salon romantique, quelquefois sur le balcon, Paris à leurs pieds, Blayzac ouvrant son cœur avec tant d'amitié, de pudeur vraie. Ce quartier qu'il aimait, où il se plaisait, il lui semblait qu'il lui porterait chance. Mais, de Montrouge à l'École Militaire par le métro, avec deux changements, c'est tout un voyage, de sorte qu'il n'arriva guère avant onze heures. Puis, chez Mauvoisin, il fut surpris, et même un peu désemparé, lui qui venait pour parler d'homme à homme, par un certain côté usine, travail à la chaîne. Une plaque sur la porte invitait à entrer sans frapper. Un long vestibule conduisait à une pièce où il ne compta pas moins de sept dactylos, toutes tapant, ce qui, comme vacarme, assourdissement, dépassait l'imagination. Il resta bien une minute sans oser en déranger une. Une personne au travail, mille scrupules le retenaient de l'interrompre. Il avait le respect de ça. Il pensait à lui, à son travail, à des colères d'autrefois, lorsqu'il mettait en scène — que s'il avait jamais eu envie de tuer, c'était bien dans de pareils moments. Les principes qu'il avait n'étaient peut-être pas de très grands principes, surtout au regard d'autres, du moins ne voyait-il personne qui eût sérieusement à se plaindre de lui. Arriva enfin un homme, à peu près de son âge, un carton sous le bras, l'air vaguement militaire de ces Présidents d'Anciens Combattants qui vous tapent sur l'épaule en vous appelant « mon vieux camarade ». Mais celui-là était rogue, cassant, tout à fait désagréable. Il n'était pas sûr du tout que M. Mauvoisin pût vous recevoir. Il était même à peu près sûr qu'il ne vous recevrait pas, puisque, aussi bien, vous étiez « censément » sans rendez-vous.

— Enfin, dit Doff, ce n'est pas le Pape ! Allez lui dire que je veux lui parler. Je m'appelle Doff.

— Bon, mais je ne vous promets rien. Avez-vous une carte ?

— Non, dit Doff, je n'en ai pas.

Depuis quelque temps, il avait renoncé à dire qu'il n'en avait pas « sur

lui ». Au vrai, il en gardait, à la maison, de belles gravées, mais, datant du temps de Germaine, elles portaient encore *de la Comédie-Française*.

— Alors, veuillez inscrire votre nom ici.

— Mais non, mon ami, dit Doff. Doff, dé-o-deux éf, je vous fais confiance pour retenir ça une minute. Allez, allez, mon ami !

On devrait donner plus souvent du « mon ami ». C'est sec, ça coupe court — et le plus fort, c'est que ça réussit. Germaine savait admirablement s'en servir. Elle avait un « mon ami » cinglant, terrible, qui vous rabaissait plus bas que terre. Toute bête qu'elle était, cette femme, avec ses bourdes, ses partis-pris, elle avait un sens des rapports humains plus fin, on dira plus instinctif, mais plus sûr, plus efficace que beaucoup qui se croient bien forts sur ces questions.

Doff en était là de ses réflexions lorsqu'il entendit une exclamation derrière lui, un mot qu'on criait, qu'on répéta, et ce mot (il ne le comprit qu'à la seconde fois) était : « Maître ! » Il se leva d'un bond, se retourna. Un homme venait à lui, grand, les tempes grises, assez beau, un peu bellâtre, bien pris dans un costume de Prince de Galles, les bras tendus comme s'il se disposait à l'étreindre, mais le bras gauche retomba et Mauvoisin se contenta de lui serrer chaleureusement la main. Les dactylos regardaient, d'un air, visiblement, de ne pas comprendre.

— Ah ! dit Mauvoisin quel honneur de vous voir chez moi ! Vous ne pouvez savoir !

Il prit le bras de Doff et le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, « c'est peu de dire avec égard, songea Doff : ne me quittant pas des yeux, me couvant ! » Il l'installa dans un profond fauteuil et alla lui-même s'asseoir, non à son bureau, mais sur une chaise en face de Doff, comme pour mieux voir le visage de Doff, le guetter, le reconnaître.

— Ce que vous ne pouvez savoir, cher maître, reprit-il, c'est ce que vous représentez pour les hommes de mon âge qui ont en tête quelques soucis d'art. Avant vous, c'était le conventionnel, le facile, le néant presque. Vous avez été un initiateur, notre initiateur, un prodigieux excitateur. Je vais vous dire quelque chose de très sincère, de très... vrai : vous avez été un éblouissement pour tout le public lettré de ce pays !

— Mon Dieu, fit Doff, c'est beaucoup dire.

— Si, si. Je n'en retire pas un mot. Vous savez, à mon âge, on peut très bien reconnaître ça. Je trouve peu d'hommes qui soient, vous comprenez, qui *soient* ma jeunesse. Il y a vous, deux ou trois autres, c'est tout. Étudiant, combien de fois ne me suis-je pas privé sur l'essentiel, la nourriture même, pour me payer une place, pour aller vous applaudir, vous surtout. Ah ! tenez, quand on y songe, c'était bougrement le bon temps...

— Oui, dit Doff. Il y avait une ferveur pour ces choses, une ferveur qu'on ne retrouve pas.

— N'est-ce pas, maître ? Moi, je vieillis, je me rouille. Je me dis que, peut-être, je me fais des idées, trop éloigné maintenant de ces préoccu-

pations. Il faudrait rester jeune, s'entretenir l'esprit. Ah ! aux Beaux-Arts, de mon temps, quelle vie, quelle *ébullition !* Mais vous, maître, qui êtes dans le bain, n'est-ce pas que ce n'est plus pareil ?

— Non, non.

— Aux Beaux-Arts, tenez, Hédiart — je suis un élève d'Hédiart — ne nous parlait que de vous. Toujours votre nom à la bouche. Quelques jours avant sa mort, car je suis resté son ami très fidèle, son préféré par certains côtés, il me disait encore : le théâtre, en France, depuis trente ans, c'est Doff, Doff et personne d'autre.

— C'est très exagéré. Vous savez, le théâtre, c'est un peu tout le monde.

— Il vous admirait, c'était fou, fou !

— Bien flatté, dit Doff.

Pouvait-il donc demander qui était Hédiart ? Mais cet homme, tout de même ! Et mort à présent...

— Voilà, dit Mauvoisin, comme on vous admire sans que vous le sachiez, comme on vous aime, car il y a de la tendresse, si, si ! beaucoup de tendresse dans tout ça. Maintenant, maître, puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Eh bien, dit Doff en se raclant la gorge, il s'agit d'un immeuble, à Montrouge, l'immeuble où j'habite. Vous m'avez envoyé une lettre où vous me dites vouloir le vendre par appartement et que j'aie, moi, à manifester mes intentions. L'adresse est 83 *bis*, rue Edgar-Quinet.

— Oui, oui, parfaitement ! Savez-vous à quoi je pense ?

— Non.

— Je pense : voilà devant toi un homme dont tu as fait un demi-dieu, dont la France, tout ce qui compte en France, a fait un demi-dieu. Tu pouvais t'attendre à être intimidé, gauche, très petit garçon. Eh bien, pas du tout ! Pourquoi ? Parce qu'il a cette grandeur simple, cette... cette espèce de naïveté tranquille, sûre d'elle-même, des caractères vraiment supérieurs. Vous voyez comme je vous parle sincèrement, comme je vous ouvre mon cœur !

— Oui, dit Doff. J'en reviens à cet immeuble. J'y suis locataire depuis un peu plus de cinquante ans et il est juste d'observer qu'il n'est pas en trop bon état.

— Je pense aussi — excusez-moi — à cet essai sur vous, de Roland-Louis Dubreuil n'est-ce pas ?

— Ah, vous avez lu ça !

— C'est fou comme il a bien su noter ces choses de vous, si fugitives, sur vos mains, par exemple, ou votre visage, votre visage tel qu'il est maintenant, au repos, votre visage intime. Ce côté *magnétique*, je crois que c'est son mot ?

— Oui, dit Doff. Naturellement, je voudrais connaître le prix, les conditions, tout ça...

— C'est trop légitime, maître ! Je vais vous adresser à mon principal collaborateur.

— Si cela ne vous ennuie pas, je préférerais traiter cette affaire avec vous.

Mauvoisin se leva en riant : « Oh ! pour cela, *cher monsieur*, je crains de n'avoir pas suffisamment cette histoire en tête ! Mais je vais dire qu'on fasse tout au mieux de vos intérêts. Soyez tranquille, nous ne vous étranglerons pas ! »

Il sonna. L'homme qui avait reçu Doff avec si peu d'égards fut chargé de le conduire. Ils allèrent en silence, par des couloirs déserts, jusqu'à un autre bureau où Doff constata avec satisfaction qu'on l'attendait. La porte était ouverte et un jeune homme, que d'abord il ne reconnut pas, se tenait sur le seuil.

— Maître, s'exclama Siebert, quelle surprise !

— Ah ! c'est vous... dit Doff.

Il aurait dû en être content, sûr au moins d'être bien traité par ce Siebert qui le connaissait, l'appréciait, l'admirait, mais il ne voyait qu'une chose : que cela commençait à tourner en rond, avec les mêmes têtes qui revenaient, comme dans les cauchemars. Il était très sensible à ce genre d'impressions. Depuis qu'il vieillissait, il s'était mis à voir de signes partout. Il répondit distraitement aux amabilités de Siebert. On a beau se vouloir acteur jusque dans la vie, il faut que les choses vous plaisent à faire, à dire... « Allons, soupira-t-il, venons-en au prix ! » Mais Siebert l'ignorait. M. Mauvoisin venait tout juste de lui téléphoner. Ensemble, ils cherchèrent le dossier Montrouge-Edgar Quinet. Y en avait-il, de ces dossiers ! A la pensée qu'autant il en voyait, autant il fallait se représenter d'immeubles, de maisons, Doff se sentait tout petit, son affaire comptant pour rien. Le prix indiqué était de deux millions. Doff demanda à vérifier. On lui avait parlé d'un million et demi.

— Qui ? demanda Siebert.

— La concierge.

— Ah ! ces concierges !... Enfin, pour vous, puisqu'il s'agit de vous, maître, je me crois autorisé à descendre jusqu'à cette somme.

— Oui, dit Doff. C'est ce que vous rabattez aux gens ordinaires, mais vous savez ce que vous a dit M. Mauvoisin : *au mieux de mes intérêts.*

— Mauvoisin, il promet, il promet ! Tout de même ce n'est pas lui qui vend ! Le propriétaire veut son argent.

— Eh bien, consultez Mauvoisin. Consultez-le, mon ami !

Siebert téléphona, exposa le cas, l'air, déjà, un peu impatienté, puis il annonça que ce serait un million quatre, mais pas un sou de moins.

— Bon, dit Doff, admettons. Maintenant, ce que je voudrais connaître, ce sont les conditions.

— Oh ! maître, à ce prix-là, il n'y a pas, il ne peut y avoir de conditions !

— Mais si, mais si, dit Doff, enhardi, tout à fait dans le jeu, s'amusant. Pour moi, je suis sûr qu'il y en aura.

— Ah ! vous êtes terrible, vous ! se plaignit Siebert. Disons un million comptant, le reste en deux ans.

Doff, qui ne s'attendait pas à le voir céder si vite, parut surpris, hésitant.

— Cela ne vous va-t-il pas encore ?

— Cela m'irait très bien si j'avais cette somme.

— Allons, allons ! Vous ne disposez pas d'un million ?

— Eh non, que voulez-vous ! Je ne fais pas de cinéma, moi !

— Tout de même !

— Oui, hein : un homme qui n'a pas un million, c'est rare, vous n'en voyez pas souvent !

— Croyez bien que ce n'est pas ce que je...

— Mais si, c'est exactement ce que vous voulez dire. Je vous comprends, allez ! De nos jours... Mais moi, un homme qui aime le théâtre comme moi, ça coûte. On a des « tapes », beaucoup de « tapes ». On s'endette. « Médée », tenez, « Médée »...

— Oui, oui, coupa Siebert. (Son visage se crispait dans une expression presque douloureuse. Il posa ses deux mains à plat sur le bureau. « Il ne va pas se lever ! se dit Doff. Il n'osera tout de même pas me faire ça ! ») Dans ces conditions, *cher monsieur*, je ne vois pas bien comment tourner la difficulté.

— Remarquez, dit Doff, je n'ai pas dit qu'il m'était impossible de réunir un million. J'ai encore un peu de crédit. Si ce n'était pas trop pressé...

— Ah bon ! dit Siebert. Vous m'avez fait peur ! Nous sommes mardi. Voulez-vous que je vous laisse jusqu'à vendredi. Vous verrez, vous chercherez. D'ici là, nous ne bougeons ni pied, ni patte.

— Et, dit Doff, de mon côté, si j'ai la somme avant, je vous préviens.

Siebert protesta que rien ne pressait et Doff partit un peu rassuré par le bon effet qu'avaient produit son nom, sa prestance, ses manières. Il déjeuna d'un sandwich dans une brasserie de l'avenue Bosquet où il était venu bien souvent avec Blayzac. « Cher Blayzac, pensait-il, vous vivant, je n'aurais pas à chercher bien loin. » De la vieille cohorte, il ne restait plus que Persillon, et Persillon... Quoique, tout de même, avec son cinéma, il se pouvait bien qu'il eût un bon magot, ayant beaucoup tourné pendant l'occupation et de nouveau assez demandé, paraît-il, pour des rôles de gâteux, ce raté, ce mauvais en tout ! Doff se disposait à commander un filtre lorsqu'il réfléchit qu'il prendrait le café chez Persillon.

Mais, rue Gay-Lussac, il trouva Persillon sur son palier, la canne à la main, partant pour la promenade, et il dut redescendre (cinq étages !) avec lui. Après toutes ces courses (le métro de deux heures !) la sueur commençait de mouiller son linge. « Allons, dit Doff, viens au *Mahieu*. Nous nous assiérons à la terrasse en buvant une petite tasse. Je

t'invite. — Non, dit Persillon. Moi, j'ai besoin de marcher. Je m'entretiens ! Remarque que je ne te force pas... » Il ne le forçait pas ! Il fallut franchir les grilles du Luxembourg, traverser le Luxembourg dans sa plus grande longueur, revenir, tout en parlant de choses et d'autres, et il n'y en avait déjà pas tant qui intéressaient Persillon, ou alors d'un niveau si bas que c'eût été pitié d'y descendre. Doff se maudissait de sa lâcheté, remettant sans cesse de parler, jusqu'à un arbre, puis à un banc, et ainsi de suite.

Enfin Persillon s'assit. « Allons, dit-il, je vois bien que tu veux me toucher deux mots de quelque chose ! » Doff exposa sa détresse. Très simplement. Sans fausse honte. Comme il pensait qu'il convenait à un homme franc, libre, fier. Persillon se mit à rire : « Ah bien, mon pauvre ami, voilà une triste affaire ! Tu pensais que je pourrais t'aider ? — Oui. Je me trompais ? — Certes non, vieux frère, pas sur l'intention, mais je n'ai pas la moitié d'argent comme il t'en faut. »

— Tu es sûr, Persillon ?

— Absolument sûr !

— Écoute, Persillon : refuse ! Refuse, j'aime mieux ça !

— Alors, me voilà riche à présent ! Depuis quand ? Peux-tu me le dire ?

— Je peux parfaitement te le dire.

— Dis voir un peu.

— Depuis une certaine époque où les gens qui avaient un peu d'honneur...

— Ah, gémit Persillon, je t'en prie, pas de paroles irréparables ! Puisque tu ne me fais pas l'amitié de me croire, veux-tu m'accompagner à ma banque ? Veux-tu que je fasse établir un extrait de compte devant toi ?

— C'est ça, dit Doff en se levant. Allons-y !

Nouvelle course, dans cette moiteur de mars, qu'on ne soupçonnerait pas, jusqu'à la rue de Rennes, pour là, au Crédit Lyonnais, perdre vingt minutes à attendre l'extrait de compte. Quatre cent vingt-neuf mille francs — triomphe de Persillon : « Là, tu me crois ? »

— Pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui me prouve que tu n'as pas comme ça dix comptes dans Paris ? Ça te ressemblerait assez !

— Et toi, répondit Persillon, en voilà une idée de taper des gens que tu méprises !

Ils se tournèrent le dos. Doff arrêta un taxi : avec ce qu'il lui fallait trouver d'argent dans les deux jours, les petites dépenses ne comptaient plus. Rentré chez lui, il passa une heure à dresser une liste des gens qu'il pourrait voir avec une raisonnable espérance d'en tirer quelque chose. Mais qu'est-ce qu'il en savait ? Qu'est-ce qu'on sait des gens ? Tel qui vous paraît tout dureté, tout indifférence, est peut-être le plus sensible secrètement et vous serait d'un bon secours si la mine, la réputation aussi, ne vous disaient de l'écarter. Ses idées se brouillaient. Il pensait

à des morts. Ces émotions, les fatigues de cette journée, ce n'était plus de son âge. Il faisait encore grand jour lorsqu'il se coucha, et il resta un long moment à frissonner sans pouvoir s'arrêter.

La nuit, pourtant, suffit à le rétablir, car il dormit d'une traite jusqu'au matin. Il était à la cuisine, en train de passer du café, lorsque, comme la veille, on sonna à la porte. Croyant que c'était la concierge, il prit son temps, et fut ensuite bien confus de trouver une jeune fille toute fraîche, pimpante et souriante, lui pas rasé, hirsute, les bretelles sur les talons. Elle lui dit être envoyée par le cabinet Mauvoisin pour faire visiter l'appartement à des acheteurs éventuels qui se présenteraient dans la matinée. Lui, alors, entra dans une grande colère, criant qu'il était chez lui, que l'acheteur, jusqu'à nouvel ordre, c'était lui, qu'il avait des accords et qu'elle eût, elle, à prendre la porte. Comme, forte de la consigne, elle n'en croyait pas un mot, il décrocha le téléphone, appela le cabinet, mais on lui répondit que Mauvoisin, ni Siebert n'étaient encore là. Il se sentit tout désemparé. Voyant cette petite, qu'il laissait sur le seuil, il eut honte de lui, de tout cet emportement pour rien. Il la fit entrer. Ne prendrait-elle pas une tasse de café ? Elle accepta sans façon. Il prononça quelques mots d'excuse, de regret, très simplement.

— Vous savez, dit-elle, ce n'est pas la peine. Je ne suis pas du tout fâchée. J'ai l'habitude.

Ce mot d' « habitude » lui fit mal. Trop clair lui en apparaissait le sens. Ces gens, tous ces gens, qui commencent par regimber, pour rien, pour le principe : leur terrible résignation, après. « Et moi, maintenant, dans cet engrenage, pourquoi ? Pourquoi moi ? » Et cette fille devant lui, qu'on pourrait croire insensible, blasée, cuirassée, qui le regardait avec amitié, avec, il croyait bien, une sorte de bonté.

— Vous êtes retraité ?

— Oui, dit-il. En quelque sorte.

— Votre métier, c'était quoi ?

— Acteur.

— Facteur ?

— Acteur. Hacteur ! Comédien, quoi.

— Non ? C'est vrai ? Vous étiez très connu ?

— Un peu. Je ne sais pas. Comment voulez-vous savoir ?

— C'était avant la guerre ?

— Oui.

— Avant la guerre, moi !... Vous n'avez jamais fait de cinéma ?

— Non.

— Parce que, quand même, je vois des vieux films. Le cinéma ça doit être dur, plus dur que le théâtre, vous ne croyez pas ?

Que répondre ? Il la laissa parler. Un peu plus tard, il appela Siebert qui, enfin là, lui dit que c'était un malentendu, qu'il n'y avait rien de changé à leurs accords. Mais cette alerte lui avait brisé les nerfs et il s'en ressentit toute la journée dans le peu de démarches qu'il tenta.

Discuter d'affaires avec les gens, cela ne lui disait rien, et il croyait bien n'avoir jamais su, même au temps où on lui faisait des *ponts d'or*, car, tout de même, il avait existé ce temps glorieux ! Parlant argent, il se guindait, devenait cassant, et cela malgré lui, sans, presque, qu'il en eût conscience. Une manière de pudeur, sa défense à lui. Comme, pourtant, ce jour-là, le mercredi, il eût aimé se transformer en quelqu'un d'agréable, de rond en gestes et en paroles, se faire petit ! A force d'exhortations, ce fut tout juste s'il n'y parvint pas. A un certain moment, vers le soir, il s'aperçut qu'il était tout bonnement en train de se vendre, acceptant de jouer n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où, avec n'importe qui, pour même pas la moitié de ce qu'il lui fallait. Il se leva, mit son chapeau. On ne le retint pas. La nuit suivante, pensant à cela dans des moments de réveil, qu'on n'avait pas eu un geste pour le retenir, c'était pire que tout, pire que de ne pouvoir sauver la *cambuse*.

Le lendemain jeudi alla de même, sauf qu'il se força à solliciter beaucoup de gens, et fort divers, au lieu d'en voir peu — misant cette fois sur le nombre. Une autre différence était que, s'il arrivait maintenant à se montrer assez liant dans la présentation, sous des dehors volontairement humbles, il était intraitable sur le chiffre, fixé suffisamment haut « pour pouvoir descendre », mais il oubliait ensuite de descendre, s'entêtant, allant contre son intérêt, comme s'il eût voulu se punir de sa faiblesse de la veille. Puis enfin, il n'y croyait plus. Cette course à l'engagement, à son âge, dans sa position, il en voyait trop les côtés insolites, burlesques. Il ne montait plus les escaliers que par devoir, vague attente aussi d'un miracle. A la nuit tombée, se trouvant à Montparnasse, n'ayant rien dans le corps depuis le matin, il dîna, et sensiblement bien, dans un restaurant où il n'était pas entré depuis plus de vingt ans. Mais il paya cette récompense accordée à sa fatigue, ce luxe d'aliments et de boissons, lui si frugal d'habitude, si peu habitué aux bonnes choses, d'un malaise qui rendit son retour extrêmement pénible. La migraine lui serrait le front, descendant même derrière les oreilles jusqu'à la nuque, et elle s'accompagnait de brouilles de la vue, de papillotements, de trous noirs, assez brefs, mais inquiétants. Il se coucha comme s'il ne devait jamais se relever.

C'était compter sans la jeune fille — la ronde des visages, ce cauchemar enfin dont il voyait bien qu'il recommençait. Il était tout juste neuf heures lorsqu'elle le tira de son lit et elle avait changé de manières, étant cette fois avec lui comme ces jeunesses pensent qu'il faut être avec les vieillards, ferme, voire brusque à de certains moments, quoique dans toutes les formes du respect, mais sans surtout les écouter. Opposant à leur entêtement un entêtement pareil. Elle lui dit qu'il perdrait son temps à appeler Siebert et Mauvoisin, qu'ils étaient tous deux sur un chantier, loin, qu'ils ne rentreraient pas de la matinée. Il voulut tout de même vérifier, après quoi, l'écouteur à la main, il se vit bien désarmé, pris, dupé autant qu'il se peut. A peine eut-il le cœur de mentionner ses accords

avec Siebert. Eh bien, dit-elle, ces accords, raison de plus ! Il faut que certaines choses se fassent. Il faut un semblant de mise en vente, des gens dans la maison, des allées et venues, que le propriétaire puisse se dire : mon affaire marche, sans flairer là-dessous des conventions secrètes, surtout s'il y en a, surtout quand il y en a, de ces conventions. « Enfin, dit-elle, il faut ce qu'il faut ! Êtes-vous bête à ce point ? »

Ce raisonnement ne le rassura guère. Il eut une minute de grande perplexité, elle assise maintenant, ouvrant sa serviette, lisant des papiers, comme s'il n'existait plus, à se demander s'il devait la jeter dehors, s'il ne se mettrait pas ainsi dans son tort, irrémédiablement.

— Eh bien, dit-elle, qu'attendez-vous pour vous arranger un peu ? Les gens vont arriver. Vous ne voulez tout de même pas les recevoir comme vous êtes.

— Des clous ! dit-il. Ils ne me verront pas !

Il alla dans sa chambre et s'y enferma. Assis sur le lit il tâchait de ne penser à rien, ou alors à des choses gaies de sa vie d'acteur, des aventures d'autrefois, des farces... Peine perdue ! Il compta sept coups de sonnette. Il entendait des bruits de pas, de voix chuchotantes, de chaises traînées. Jusqu'au tabouret de cuisine. « Elle fouine partout ! » Au fond, il s'en moquait. Tout ce qu'il lui demandait maintenant, c'était de le laisser en paix. Mais c'était encore trop, paraît-il. Elle cognait à la porte. Il ne bougea pas. « Monsieur, dit-elle, allons, monsieur, vous savez bien ce que je vous ai dit ! » Il céda, une fois de plus, par lâcheté, peur du scandale, pure lâcheté. Il les fit entrer, elle et deux personnes, un couple, sans les regarder, sans répondre à leur bonjour. Traqué à présent, chassé de sa chambre, il les suivit dans le couloir. L'homme ouvrit la porte des waters. « Ah ! » dit-il d'un air de satisfaction, puis il s'agenouilla devant la cuvette et se mit à la frapper à petits coups de doigt replié, cherchant la fêlure. Un grand rire muet, incroyablement douloureux, secouait Doff.

Il alla rejoindre les autres, le gros de la troupe, dans la grande pièce. Il voulait voir. Il compta onze personnes, plus deux enfants. Il vint se planter près de la fenêtre, les bras croisés, dans une « pose à effet », et promena son regard sur l'assistance. « Voyons, dit une femme à son mari (un boucher, une veste noire passée sur sa blouse à petits carreaux) laisse ta chaise à monsieur ! »

— Mais non, madame, dit Doff, je vous assure. Je ne veux pas, surtout chez moi, qu'on se gêne pour moi.

Cette phrase fit la meilleure impression. On considéra Doff avec respect, attendrissement, affection. Ce vieillard, pas très propre il faut le dire, mais tellement « vieille France » !...

— Serait-il indiscret, dit un monsieur décoré qui voulait se mettre dans le ton, de vous demander depuis quand vous habitez ici ?

— Oh ! répondit Doff, je ne me souviens plus. 1875, me semble-t-il,

mais je peux me tromper d'une année. C'était, en tout cas, fort peu de temps après la Commune.

— Vous m'étonnez !

— Pourquoi donc, cher monsieur ?

— On nous a dit que cet immeuble avait été construit en 86.

— Qu'est-ce qu'ils en savent ? Ils disent, ils disent, ils vous diront mille choses ! tandis que moi, je ne vous parle que de ce que je connais.

— Allon, allons, dit le monsieur, s'il fallait en croire votre malice, vous n'auriez pas moins de...

— Eh oui, coupa Doff, ma verdeur est toujours un sujet d'étonnement.

Regardant les visages, il n'y vit pas un sourire. Il reprit la pose.

— Monsieur, dit la bouchère, nous sommes ici très nombreux : permettez-vous que nous ouvrions la fenêtre ?

— Certainement, madame. Ne vous dérangez pas, je le ferai tout aussi bien moi-même.

— Vous devez avoir une belle vue, observa quelqu'un.

— Admirable ! Certains jours particulièrement clairs, lorsqu'il n'y a pas trop de fumées industrielles, le dimanche par exemple, le regard porte jusqu'au Morvan.

— Jusqu'au Morvan, dit le monsieur décoré, vous m'étonnez !

— J'en suis désolé, mais je vais vous dire encore plus surprenant. Etant jeune, ayant alors une vue extrêmement perçante, je prétendais distinguer les Alpes, le mont Blanc. Ma mère s'en amusait, m'en plaisantait tout comme vous, jusqu'au jour où le fait lui fut scientifiquement prouvé.

— C'est bien possible, dit le boucher. Et ces usines, tout autour, pas trop ennuyeux ?

— Oh ! non. Il n'y a de proprement gênante que la fabrique d'engrais. Quand le vent souffle de l'Est, les odeurs qu'elle dégage peuvent paraître assez désagréables.

— Ah ! oui.

— Vous me direz que, dans nos régions, le vent ne souffle pas souvent de l'Est. Et puis, on s'habitue. Moi, tenez, à la campagne, l'absence de bruits, d'odeurs, de *mes* odeurs, ça m'incommode. Il faut que je revienne.

Il s'amusa ainsi tant que dura la matinée, heureux de son public et sûr de n'en plus trouver de si bon, (Ah ! les braves gens ! Et moi, comme j'aime voir les gens ! Que de choses j'aurais encore à apprendre d'eux, sur leurs réactions, intelligence et sensibilité... ») faisant durer le plaisir, calculant ses effets, en sorte que ce furent les meilleures heures qu'il connut dans ces jours-là. Mais, la maison vide, toutes ses inquiétudes le reprirent, et comme doublées du remords de leur avoir donné le change un moment. A deux heures, il était chez Mauvoisin où, par chance,

il rencontra Siebert. Il lui fit loyalement l'aveu qu'il ne viendrait jamais à bout de réunir ce million qu'il lui fallait.

— Evidemment, c'est fâcheux, dit Siebert. Mais ne vous tracassez pas. Savez-vous ce que nous allons faire ?

— Non.

— Nous allons vendre à quelqu'un qui ne cherche pas à habiter, qui envisage un placement d'argent, une affaire.

— Ce serait donc possible ? demanda Doff.

— Mais oui. Puis vous n'ignorez pas notre législation, votre droit de rester quatre ans dans les lieux sans que personne puisse vous en expulser ?

— Ah ! pour ça, si ! dit Doff, je l'ignorais !

Voilà bien la vie : vous croyez tout perdu et l'on vient vous apprendre que vous vous êtes fait ce tracas pour rien ! Par ignorance, légèreté, inadaptation à la vie réelle — bêtise pure, puisqu'il paraît que tout le monde sait ça ! Ce qu'elle avait de si rassurant, cette bonne nouvelle, cette « loi de quatre ans », c'était son côté sûr, certifié, autorisé, comme un soleil qui ferait fondre questions, objections, inquiétudes et tout le cauchemar. Après ça Doff se sentait d'un léger, marchant par ces rues qu'il aimait tant, de Varennes, du Bac, de Babylone, du Vieux-Colombier ! Rue Dauphine, comme il se trouvait décidément dans un jour de chance, il dénicha quelque chose qu'il cherchait depuis une éternité, de Becque, les *Souvenirs d'un auteur dramatique*. Il resta un moment à plaisanter avec le bouquiniste. Tout en parlant, il voyait bien d'où venait cette facilité qui l'habitait, que c'était la douceur de se sentir protégé, *la joie de vivre sous une bonne législation*. Dans quatre ans, il serait mort, ou gâteux, un petit peu gâteux, « et ça ne me fera ni chaud, ni froid, parce qu'alors on ne voit plus les choses de la même façon, parce que, quoi qu'on dise, vient un moment où on est mûr pour l' hospice ». Il commença le Becque dans le métro et en poursuivit la lecture chez lui pendant plus d'une heure, fortement attaché à ce livre, jugeant certaines pages merveilleuses de rapidité, de vivacité, à cause du ton, ce ton qu'il aimait, vrai, bien placé, intime, pas pleurard pour un sou, où il se retrouvait tout entier, qui était tout à fait lui, avec même, chez Becque et chez lui, un mode de vie identique, pauvre, naturel, sans aucun souci de paraître.

Il décida de se coucher tôt, vers six ou sept heures, avec cette bonne compagnie de lecture. Il prit son cabas et descendit à l'épicerie. Comme il passait devant la loge, il entendit la concierge : « Ah ! justement, le voilà ! » Il s'arrêta. La concierge sortit, et derrière elle un couple, celui-là même qui l'avait chassé de sa chambre, le matin. « Ce sont *vos* acheteurs », annonça la concierge. Sur le moment, il ne dit trop rien, mais l'homme parlait déjà d'aller prendre des mesures.

— Pourquoi faire ?

— Pour voir, pour prévoir, pour les meubles...

— Oh ! pour les meubles, vous avez le temps !

— Eh non, pas tant que ça ! Un vieux monsieur comme vous, dans quatre pièces...

— Et alors, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— J'ai trois enfants, je vous offre un deux pièces, j'ai la loi pour moi.

— La loi, elle est pour moi !

— D'un sens, mais ça se plaide. Vous savez ce que ça coûte. Alors, vous voulez plaider ?

— Aussi longtemps qu'il faudra ! Jusqu'à ma mort !

— Ça n'a pas un sou et ça veut crâner ! dit la concierge.

— Ah ! vous, je ne vous parle pas !

— Eh bien, moi, je vous parle ! Monsieur est propriétaire, Monsieur a le droit d'aller prendre des mesures chez lui !

— Avec qui avez-vous traité ? demanda Doff.

— Avec M. Mauvoisin. En personne.

— A quelle heure ?

— Deux heures, deux heures et demie. Pourquoi ?

— Pour rien, dit Doff.

— Si vous voulez, proposa la femme, nous vous attendrons. Nous monterons avec vous quand vous reviendrez.

— C'est ça, dit Doff, attendez !

Il sortit, son cabas à la main, mais il ne s'arrêta pas à l'épicerie. Il se dirigea vers le terrain vague, vers Paris. Le jour avait beau être près de sa fin, la lumière restait vive, gaie, pétillante, et elle rosissait le mur du cimetière contre lequel était assis, jambes écartées, un clochard, une voiture d'enfant devant lui, avec, dans cette voiture, une bouteille de vin, de vieux journaux, mille choses... Doff s'installa, pas trop loin, par pose, affectation un peu, mais surtout pour voir, pour voir ce que ça donnerait, lui, là, assis, ce que ça lui ferait, « intelligence et sensibilité ».

— Alors, mon pauvre vieux ? demanda le clochard.

— Alors, dit Doff.

GEORGES CONCHON

LES PROTESTANTS CROIENT-ILS A L'ENFER ?

par JEAN BOSC

CETTE question, si simple en apparence, et à laquelle il semblerait qu'une réponse sans équivoque puisse être donnée, recèle en réalité de multiples difficultés. C'est pourquoi il est nécessaire de préciser les termes du problème en faisant trois remarques préalables.

La première a trait à ce que l'on entend lorsqu'on parle des « protestants ». Ce terme pourrait désigner ici un groupe sociologique, dont nous chercherions à dégager, sur le point qui nous intéresse, l'opinion commune ou les opinions divergentes. Mais ce travail supposerait une enquête difficile à mener et serait finalement assez vain. Son résultat ne constituerait pas vraiment une réponse à la question posée. Celle-ci est en effet d'ordre doctrinal : il s'agit donc bien plutôt de savoir quel est dans les communautés protestantes l'enseignement traditionnel sur l'enfer.

On se heurte cependant, sur ce point particulier comme sur tout autre, à une sérieuse difficulté. Il n'y a pas, en effet, dans les églises de la Réforme, un corps de doctrines intangible, sur lequel, une fois qu'il a été reçu, il n'y aurait pas lieu de jamais revenir. Sans doute la doctrine reçue constitue-t-elle une référence qui doit être respectée et qui n'autorise — contrairement à ce que l'on croit souvent — aucune anarchie individuelle d'opinions. Mais la seule autorité indiscutable est, dans les églises de la Réforme, celle, vivante, de l'Ecriture Sainte ; et parce qu'elle est la seule, il n'est jamais exclu que, par rapport à elle, la doctrine de l'Eglise puisse être remise en question sur tel ou tel point. Parce qu'elle est uniquement soumise à l'Ecriture Sainte, il se peut que l'Eglise soit conduite, par fidélité à cette Ecriture, à confesser sa foi autrement qu'elle ne l'a fait dans le passé. L'Eglise est constamment appelée à se réformer elle-même ; c'est pourquoi, en répondant à la question de l'enfer, nous ne pouvons faire abstraction de l'histoire de la doctrine.

Une seconde remarque concerne l'enfer lui-même. Lorsque ce mot est prononcé, il fait surgir immédiatement dans l'esprit une imagerie suggestive, dans laquelle des flammes gigantesques et des démons armés de tridents tiennent les premiers rôles. Il y a certes derrière cette vision un symbolisme qui n'est pas absent de la Bible, quoiqu'il y soit infiniment plus sobre ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le terme « enfer » ou « les enfers » peut désigner bibliquement deux choses : le « schéol » ou « séjour des morts » et la « géhenne ». Le « schéol » qui apparaît surtout dans l'Ancien Testament est le lieu où descend l'être humain après

sa mort ; la Bible le décrit d'une façon essentiellement négative : c'est un lieu où règnent les ténèbres et le silence, où il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, où l'homme ne se souvient de rien, pas même de Dieu ; c'est la négation même de la vie. C'est sur ce sombre arrière-plan que se lèvera la lumière de l'attente de la résurrection. La géhenne qui apparaît surtout dans le Nouveau Testament, est liée à l'idée de jugement, de châtiment et de perdition. Elle est parfois désignée par l'expression de « Ténèbres du dehors » et désigne le lieu ou la situation de ceux qui sont ou seront rejetés.

Mais ceci nous amène à notre troisième remarque. La Bible ne parle d'un rejet qu'en relation avec une élection dont il est en quelque sorte l'envers : elle ne connaît de « Ténèbres du dehors » que par opposition à la lumière du Royaume de Dieu. L'enfer n'est pas à proprement parler objet de foi. On ne croit pas dans l'enfer : on croit en Dieu, en Jésus-Christ, au Saint-Esprit, on croit à la vie éternelle. L'enfer n'apparaît qu'en marge de cette foi, comme la réalité à laquelle le Dieu Sauveur arrache l'homme, comme la menace qu'il détourne. Dans la foi, on ne connaît cette réalité et cette menace que dans le contexte de la bonne nouvelle de l'Evangile ; c'est dire que si l'on ne peut pas vouloir les ignorer, on ne doit pas non plus les contempler en elles-mêmes ; il y a — et il y a eu dans l'histoire — une psychose de l'enfer qui devrait rester totalement étrangère à toute foi authentiquement chrétienne. Celle-ci ne peut certes complètement se taire sur l'enfer, mais elle est bien trop centrée sur la lumière de la vérité, pour ne pas être très réservée sur ce qui n'en est que la menteuse négation. C'est là une perspective que nous ne devons jamais perdre de vue en répondant à notre question.

*
**

Nous ne pourrions mieux commencer notre enquête qu'en allant demander aux pères de la Réforme — plus particulièrement à l'un d'entre eux qui est Calvin — quel est leur enseignement sur le problème qui nous occupe.

Nous constatons d'emblée, en consultant le réformateur de Genève, qu'il fait preuve sur ces sujets de la réserve dont nous soulignions plus haut la nécessité. Il met déjà ses lecteurs en garde contre toute vaine curiosité, lorsqu'il traite des anges, du diable et des démons. Tout ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne des diables, fait-il remarquer, nous est dit pour nous mettre en garde afin que nous puissions résister à leurs tentations et nous munir d'armes suffisamment puissantes pour repousser ces ennemis acharnés et redoutables. Cette préoccupation d'un appel à la vigilance se retrouvera aussi lorsque Calvin parlera de l'enseignement de l'Evangile sur l'enfer et les peines éternelles.

C'est en relation avec la dernière résurrection, que, dans l'*Institution chrétienne*, il s'exprime le plus clairement sur ce qu'il faut entendre par

là. De nouveau l'axe principal est constitué par la doctrine de la résurrection pour la vie éternelle. C'est comme l'ombre de cette doctrine qu'apparaît celle de la mort éternelle. Tous les hommes en effet ressusciteront au dernier jour, lors de l'avènement du Christ, pour être soumis à son jugement et c'est une sentence définitive qui tombera sur eux : pour les élus, la gloire éternelle, pour les réprouvés la damnation. Nulle description, nous dit Calvin, ne peut suffire à exprimer l'horreur de la vengeance de Dieu ; c'est pourquoi d'ailleurs, l'Ecriture, pour évoquer les tourments des réprouvés, fait appel à des souffrances corporelles, telles que ténèbres, pleurs, grincements de dents, feu éternel, et vers rongeant le cœur. Mais il s'agit là d'images propres à susciter l'horreur, et à appeler les hommes à la repentance. Car la vraie mesure de la misère des réprouvés réside dans le malheur qu'il y a à être séparé de Dieu, et à sentir sa Majesté nous être contraire.

L'enfer, c'est d'être sous le coup de la colère de Dieu, de l'avoir pour ennemi et avec lui toutes ses créatures. « Pourquoi les misérables consciences ne peuvent trouver aucun repos, qu'elles ne soient agitées et poussées comme des tourbillons, qu'elles ne se sentent comme déchirées de l'ire de Dieu, qu'elles ne soient pointes et navrées de plaies mortelles : bref qu'elles ne soient effrayées et comme éperdues de la foudre du ciel et qu'elles ne soient brisées de la main puissante de Dieu : tellement qu'il serait plus supportable d'être abîmé en tous gouffres, que d'être en telles frayeurs : et ne fût-ce que pour une minute de temps. Je vous prie, quelle punition leur est-ce, d'être ainsi affligés et pressés à jamais sans remède ? » (*Institution chrétienne*, Livre III, 25, 12.)

L'orthodoxie calviniste restera fidèle dans ses grandes lignes à cette doctrine à laquelle elle donnera seulement une expression plus systématique. De même que la béatitude des justes repose sur leur communion avec Dieu, de même la mort éternelle des damnés a son principe dans leur séparation d'avec Dieu. Mais le châtiment de ces derniers n'est pas seulement la privation de la béatitude ; il comporte une souffrance positive provoquée par le sentiment de la colère divine et le désespoir qui s'y attache ; les souffrances corporelles ne sont pas non plus absentes de cet état qui est éternel.

Dans ses lignes essentielles, cet enseignement coïncide bien avec la doctrine traditionnelle de l'Eglise chrétienne dans son ensemble : la résurrection générale de tous les hommes à la fin des temps, le jugement dernier, l'accès à la vie éternelle pour les élus, le châtiment éternel pour les autres, représentent des affirmations constantes des pères et des conciles ; les divergences les plus importantes entre la doctrine protestante classique et celle de l'Eglise catholique romaine portent moins sur la question de l'enfer proprement dit que sur des points adjacents : c'est ainsi que les théologiens de la Réforme ont purement et simplement rejeté la doctrine du purgatoire. Il y avait à ce refus deux raisons : la première est l'absence de fondement scripturaire à cette affirmation ;

les rares textes allégués par les théologiens catholiques sont empruntés aux livres apocryphes ou peuvent difficilement fonder une doctrine du purgatoire. La seconde raison est qu'il y a incompatibilité complète entre le salut par la grâce, tel que l'ont compris les réformateurs à la lumière de l'Ecriture, et l'existence du purgatoire. Celui-ci est en effet un état dans lequel se trouvent, entre la mort et la résurrection finale, les âmes insuffisamment purifiées pendant leur vie terrestre ; elles y subissent des peines destinées à achever leur purification. A ceci les théologiens protestants répondent qu'il n'est pas possible de chercher la purification des péchés ailleurs qu'en Christ ; il a lui-même pleinement satisfait pour les hommes sur la croix, et ceux qui lui appartiennent sont totalement purifiés par le pardon miséricordieux qui leur est accordé. Admettre l'existence d'un purgatoire, c'est donc porter atteinte à la plénitude de la grâce qui est en Jésus-Christ.

Par contre, la doctrine de l'enfer et des peines éternelles, outre qu'elle s'appuie sur de nombreuses indications de l'Ancien et du Nouveau Testament, est parfaitement cohérente avec beaucoup des enseignements de la Réforme, très particulièrement avec celui qui concerne la prédestination. On sait en effet que Calvin, suivant en cela saint Augustin, a défendu une doctrine très stricte de la double prédestination. Il faut entendre par là, la décision éternelle par laquelle Dieu a déterminé ce qu'il voulait faire de chaque homme en particulier ; en créant les hommes, il ordonne en effet les uns à la vie éternelle, les autres à l'éternelle damnation. Exposée sous cette forme abrupte, c'est là une affirmation qui peut paraître particulièrement arbitraire ; il convient cependant de ne pas oublier quelles sont les vérités essentielles que Calvin entendait maintenir en défendant la prédestination : il y avait d'abord la souveraineté absolue de Dieu qui ne laissait place à aucun dualisme ; il y avait ensuite la totale gratuité de la grâce, qui faisait dépendre le salut de l'homme élu de la seule miséricorde de Dieu ; il y avait enfin la relation de la justice et de la miséricorde de Dieu : que le Dieu de l'Evangile soit un Dieu miséricordieux ne pouvait pas signifier qn'il était un Dieu indulgent au péché ; or tous les hommes sont coupables et méritent la damnation.

Si Dieu manifeste sa miséricorde dans des élus qui le sont gratuitement, il révèle sa justice en abandonnant les autres hommes à l'enfer qu'ils ont mérité. La mort éternelle qui les attend n'est que le salaire de leur péché. Ils se sont révoltés contre Dieu : ils sont sans Dieu pour l'éternité. Leur juste damnation place dans une lumière éclatante la gratuité de l'élection des autres.

Ajoutons cependant que la distinction entre élus et damnés est affaire du conseil secret de Dieu, d'une part, du jugement dernier de l'autre : dans l'histoire, la prédication de l'évangile du salut s'adresse à tous les hommes sans acception de personnes. Aucune créature ne peut ici se mettre à la place de Dieu et porter sur un homme quel qu'il soit un jugement de condamnation.

*
**

La position orthodoxe, telle que nous l'avons exposée, a toujours compté depuis le XVIe siècle et compte encore des défenseurs, qui ont été et sont loin d'être des isolés. Mais il y a longtemps qu'elle n'est plus dominante. Le contraire serait étonnant, si l'on pense au cheminement de la théologie protestante depuis deux siècles. On constate, en effet, au cours de cette période, une modification manifeste de la perspective théologique. Alors que dans la pensée des réformateurs l'accent principal était placé sur Dieu et sa souveraineté, sur le Christ et son œuvre rédemptrice, les théologiens du XVIIIe et surtout du XIXe siècle mettent cet accent sur l'homme.

Sans doute s'agit-il de l'homme chrétien, ou plus généralement de l'homme pieux : mais c'est néanmoins l'homme qui est au centre. Cet anthropocentrisme ne pouvait guère aller sans un certain optimisme, sans une confiance au moins relative dans l'homme. On conçoit dès lors le mouvement de recul qui s'est produit chez les chrétiens protestants en face de la doctrine de l'enfer et des peines éternelles. Leur orientation les portait à atténuer trop souvent le caractère mortel du péché et à donner à l'amour de Dieu une place telle qu'elle excluait ou en tout cas relativisait à l'extrême l'exercice de sa justice.

Sans doute faut-il se garder de généraliser trop rapidement. Encore une fois, la vieille orthodoxie est là. D'autre part, le réveil qui a si profondément marqué, et pour longtemps, les églises de la Réforme autour de 1830, a repris bien des affirmations fondamentales du XVIe siècle ; la perspective du jugement dernier, et par conséquent de l'enfer, occupe parmi elles une place non négligeable dans l'enseignement de bien des prédicateurs du réveil. C'est à propos de l'un des plus fameux, Adolphe Monod, qu'un théologien écrivait : « Les auditeurs auraient demandé, s'ils l'avaient osé, que la parole ne leur fût plus adressée, tant elle leur causait d'effroi. Adolphe Monod lui-même, semblable à Moïse, était épouvanté et tout tremblant tant ce qui apparaissait était terrible. » Et pourtant, si l'on considère la pente générale de la pensée théologique au cours de ce XIXe siècle, il paraît bien qu'elle tend à se dégager de cette orientation traditionnelle.

L'Ecriture sainte oppose, certes, à une négation pure et simple de l'enfer des obstacles qui semblent sérieux. Mais certains penseurs se sont efforcés de tourner la difficulté. Les uns, rares il est vrai, ont défendu une thèse selon laquelle, les peines que souffraient les réprouvés n'étaient que relatives : ils ont en quelque sorte atténué la distance qui sépare les élus des damnés.

D'autres, plus nombreux, ont enseigné l'anéantissement des méchants. Il n'est pas pensable en effet que le mal et la souffrance subsistent éternellement : une conception qui défend l'éternité du châtiment devrait,

d'après eux, son origine, davantage à un dualisme manichéen qu'à la foi chrétienne. Sans doute les réprouvés ressusciteront-ils pour le jugement. Mais les peines qui suivront leur condamnation n'auront qu'un temps : le mal est, par définition, destructeur de la vie : il finira par anéantir les êtres qui lui auront été livrés.

D'autres théologiens du XIXe siècle, et parmi eux les plus marquants de cette période, ne se sont pas arrêtés à mi-chemin dans leur refus de la doctrine des peines éternelles ; ils ont professé un universalisme qui s'accompagnait parfois de réserves mais était cependant très net. Cette position se heurtait sans aucun doute, nous l'avons vu, à bien des affirmations contraires de la Bible ; mais celle-ci ne manque pas non plus d'enseignements sur lesquels elle pouvait s'appuyer. Et l'orientation générale de la pensée théologique conduisait à se fonder davantage sur les secondes que sur les premières. Lorsqu'on affirme que la nature de l'homme n'est pas radicalement mauvaise, comment ne pas penser que le mal finira par être surmonté par le bien, sinon dans cette vie du moins ultérieurement ?

Cela paraît d'autant plus probable, lorsqu'on attribue à la chair, comprise au sens physique, une vulnérabilité particulière au mal. La mort, en débarrassant l'homme de cette chair, doit hâter sa repentance. A ceci s'ajoute la conviction que le Dieu d'amour révélé en Jésus-Christ ne peut pas vouloir pour les créatures qu'il a appelées à la vie et pour le salut desquelles il a donné son Fils unique, un malheur éternel.

***

Ainsi la pensée protestante du XIXe siècle, ou du moins son courant le plus vigoureux, tendait à remettre en honneur, dans un contexte il est vrai très différent, la vieille doctrine qu'Origène déjà défendait ; celle de l'apocatastase, c'est-à-dire du rétablissement final de toutes choses, de la rédemption de toutes les créatures. Elle le faisait, nous l'avons déjà noté, avec de grandes précautions, avec hésitation, parfois même avec inquiétude. Mais elle y était d'autant plus portée que la foi chrétienne était essentiellement considérée par elle sous l'angle de la vie intérieure : le diable et l'enfer, avec le cadre cosmique qu'ils supposent, lui apparaissaient comme des éléments dramatiques extérieurs à « l'essence du christianisme ».

Certes la pensée théologique n'est pas tout : il faudrait encore savoir quelle place la perspective de l'enfer pouvait bien tenir dans la piété protestante ? Pour pouvoir répondre à cette question une enquête difficile et délicate à mener serait nécessaire. On peut penser que le commerce de l'Ecriture Sainte et la force de la tradition n'ont pas écarté la question de l'enfer et sa crainte. Mais il est non moins indubitable que l'optimisme et l'humanitarisme ambiants ont pesé d'un poids très lourd sur les horizons des protestants. Il suffit de penser aux réactions que

provoque encore aujourd'hui, dans les communautés réformées, l'évocation de la doctrine de la prédestination pour en être convaincu. Ceci n'est d'ailleurs pas réservé au protestantisme. La peur de l'enfer ne joue certainement pas, en tout cas sur le plan psychologique, le rôle qu'elle a tenu à d'autres époques. Et dans la mesure où elle se situait précisément sur le plan psychologique, c'est heureux.

***

Entre 1920 et 1935 la théologie protestante devait connaître un nouveau tournant : on assiste alors à une rupture avec l'anthropocentrisme du XIXe siècle, et à un retour aux positions fondamentales des réformateurs. Sans doute ne s'agit-il pas d'une pure et simple restitution des doctrines du XVIe siècle ; le contexte historique est trop différent pour cela, et il n'est pas possible d'ignorer l'apport de la période immédiatement précédente. Mais des affirmations comme celle de l'autorité souveraine des saintes Ecritures, de la souveraineté libre de Dieu, de la justification par la foi reprennent leur vigueur et leur son authentique.

Quelle place tient ici l'enseignement sur l'enfer ? Il y a lieu de distinguer, pour rendre compte de la pensée protestante, deux de ses courants principaux. L'un reste plus étroitement lié à l'enseignement calviniste : il conserve dans ses lignes essentielles la doctrine de la prédestination telle que l'a enseignée le réformateur de Genève, et admet également la doctrine des peines éternelles : tout au plus pourrait-on dire qu'il le fait avec plus de nuances que cela n'était le cas dans l'orthodoxie classique.

L'autre courant est celui dont Karl Barth est l'inspirateur et le maître. Or ici se produit un phénomène surprenant au premier abord : la position défendue par Barth se situe à la limite de l'universalisme. La question est évidemment de savoir comment le théologien balois peut parvenir à cette conclusion en se réclamant de la pensée des réformateurs.

La réponse peut s'énoncer sommairement de la façon suivante : un des traits essentiels de la théologie de Calvin comme de Luther est son caractère christocentrique. L'autorité de l'Ecriture sainte a son origine dans le fait que cette Ecriture est témoignage rendu au Christ, qui est lui-même la parole de Dieu incarné. L'Ecriture doit donc être interprétée dans sa relation au Christ comme à son centre. Il est incontestable que c'est bien là le terrain sur lequel les réformateurs se sont établis. C'est la clef de leur doctrine et leur constant point de référence.

Or, soutient Barth, les docteurs de la réforme n'ont pas été partout cohérents avec eux-mêmes, en ce sens qu'ils n'ont pas tiré partout les conséquences de cette attitude fondamentale. Cela est vrai entre autres et en particulier (ce reproche s'adresse surtout à Calvin) pour la doctrine de la prédestination. Si nous nous engageons sur ce point aussi dans la direction générale indiquée par Calvin lui-même, c'est de Jésus-Christ que nous devons partir pour le comprendre : indépendamment de lui le

mystère de la prédestination risque de devenir pure spéculation. Il y a certes une réprobation et une élection. Mais l'une et l'autre nous apparaissent en Christ. Il porte lui-même sur la croix la condamnation méritée par l'humanité qu'il assume et représente. Et sa victoire est le signe de l'élection dont il est l'objet et avec lui l'humanité qu'il porte. Il n'est pas possible de séparer la justice et la miséricorde de Dieu. Toutes deux s'accomplissent dans le Christ. Dieu est juste, en rejetant le péché et en condamnant le pécheur car il manifeste ainsi sa divinité, mais il est juste aussi en le faisant de telle façon que la condamnation de l'humanité en Christ soit une manifestation de sa miséricorde, car sa divinité est celle du Dieu qui est amour. Son acte décisif de justice est aussi celui de son plus profond amour.

Faut-il conclure de là qu'il n'y a plus réprouvés ni enfer ? Barth ne va pas jusqu'à l'affirmer, parce qu'il veut respecter totalement la liberté de Dieu, et qu'il ne minimise à aucun moment la menace redoutable que font peser sur les hommes Satan et la puissance du néant. Mais il entend donner sa pleine extension à l'affirmation selon laquelle la réconciliation de l'humanité avec Dieu a été accomplie une fois pour toutes sur la croix. Il lui est impossible d'attacher une importance plus grande à l'incrédulité des hommes qu'à l'indubitable volonté salvatrice de Dieu, et à l'amour manifesté aux hommes en Jésus-Christ. Et tout en se gardant de faire le pas par lequel il pourrait sembler disposer de la décision de Dieu, il ne cache pas qu'il ne veut pas partager la crainte panique de certains en face de l'apocatastase : « En face du danger que cette conception représente, écrit-il, on se posera la question de savoir si le péril d'une théologie sceptique et perpétuellement critique, mettant toujours tout en doute, parce que dans le fond elle est foncièrement légaliste et par conséquent affreusement sinistre sur l'essentiel, n'est pas en définitive plus menaçant encore que celui d'une terrible indifférence ou alors d'un antinomisme qui pourrait effectivement s'exprimer par cette doctrine ? Ce qui est certain c'est que nous n'avons aucun droit de ternir dans notre théologie l'amitié que Dieu a manifestée aux hommes en Jésus-Christ. »

⁂

L'attitude prise par Karl Barth souligne en tout cas une vérité à laquelle on ne saurait être trop attentif : la façon dont on répond à la question de l'enfer est au moins aussi importante, sinon plus, que la question elle-même. La négation de l'enfer et des peines éternelles, lorsqu'elle prend sa source dans une confiance de l'homme en lui-même, dans une affirmation de son droit et de sa vertu, est aussi la négation de l'Evangile : elle fait de Dieu la caution de l'optimisme et de l'orgueil humains, et constitue ainsi une idolâtrie.

L'Ecriture contient effectivement un jugement réduisant à néant le droit que l'homme s'arroge lui-même : elle ne minimise jamais la puis-

sance mortelle qui guette l'homme révolté. Mais inversement une affirmation trop facile de la réalité de l'enfer et des peines éternelles pourrait être une autre forme de l'incrédulité. Car la prédication du jugement n'est jamais dans l'Evangile qu'un appel à vivre de la grâce de Dieu : cette prédication est liée à l'annonce de la bonne nouvelle selon laquelle le Christ lui-même a supporté ce jugement à la place des hommes et détruit la puissance infernale de Satan.

Entendre l'Evangile, c'est connaître l'enfer comme une puissance réelle, mais vaincue. Sans doute l'homme n'est-il jamais en droit de prendre la place de Dieu et d'apporter une réponse dernière à tous les problèmes. Mais en regardant le Seigneur de la résurrection et de la vie, peut-on encore accepter la pensée des ténèbres ?

JEAN BOSC

L'article qu'on vient de lire sera bientôt suivi d'une étude de Jean Guitton sur « Les Catholiques et la vie éternelle ».

CHRONIQUE DES LIVRES

NOTRE-DAME DE REIMS

Photographies de Maurice Porret *(Hachette)*

La cathédrale de Reims a été commencée en 1210, au lendemain de l'incendie d'une cathédrale romane du xe siècle; celle-ci succédait elle-même à la vieille basilique devant laquelle saint Nicaise avait été décapité par les Vandales en 406 et qui avait également vu le baptême de Clovis par saint Rémy en 496. C'est Louis VII qui accorda à Reims le privilège des sacres royaux en 1179. Le vingt-cinquième et dernier roi de France sacré à Reims fut Charles X, en 1825. Lorsque Charles VII fut sacré, en présence de Jeanne d'Arc, en 1429, les deux tours de la façade (80 mètres) n'étaient pas achevées; mais on était en train d'édifier un clocher central de cent quarante mètres, qui brûla en 1481 et qui n'a jamais été rebâti. On n'a jamais bâti non plus les flèches qui devaient surmonter les tours. Telle qu'elle est, la cathédrale de Reims — sanctuaire national, et la seule cathédrale du moyen âge dont le plan n'a pas été modifié en cours de construction — est un chef-d'œuvre unique au monde. La magnifique série des photographies qui vient de lui être consacrée est complétée heureusement par d'intéressantes notices architecturales, historiques et archéologiques.

On imagine mal la somme de dévouement, l'art, le labeur que représente le simple maintien du précieux édifice. Jacques Simon, le dernier en date des maîtres verriers qui rétablit, après 1918, les verrières du chœur, les roses du transept et celle de la façade, descend d'une famille de verriers qui travaille depuis trois siècles aux vitraux de Reims. Le visage de l' « ange au sourire », décapité en septembre 1914, fut ramassé par terre en dix-huit morceaux et reconstitué en 1926. Les cinquante-six statues de la fameuse galerie des Rois, qui ceint le troisième étage de la facade, mesurent chacune quatre mètres cinquante de haut et pèsent sept tonnes. Il a fallu les déposer presque toutes pour en assurer la réfection. Le gel, au reste, menace toutes les vieilles pierres. En admirant les photographies de M. Maurice Porret, l'on se demande si quelques-unes ne survivront pas à la figure qu'elles représentent.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 135.)

L'HISTOIRE PARMI NOUS

par MARCEL GABILLY

L'HISTORIEN travaille à froid. Il confronte les récits, recoupe les témoignages, dissèque les documents, compare les textes. Il juge les actes quand ils ont eu déjà effet. Cette époque que nous vivons présentement sera, par lui, analysée avec sûreté dans quelques années. Si, pour l'heure, nos moyens sont plus rudimentaires, du moins les événements qui passent « en direct » comme disent les opérateurs de la radio dans leur jargon professionnel, peuvent déjà se classer de façon ordonnée, donc instructive.

Nous avions distingué trois périodes depuis le 13 mai [1] :

1° Le conflit aigu entre le comité de salut public d'Alger et le pouvoir central ;

2° L'arrivée au pouvoir du général de Gaulle ;

3° La reprise en main de l'Algérie par le président du Conseil.

Dès lors s'annonçait la quatrième phase — moins houleuse, mais plus longue : l'élaboration des futures institutions.

« VINGT FOIS SUR LE MÉTIER... »

Nanti le 2 juin des pouvoirs constitutionnels qu'il avait exigés pour son gouvernement, le général de Gaulle a composé deux équipes de travail, l'une place Vendôme autour du garde des Sceaux, l'autre à Matignon autour de lui-même. La première prépare un patron que retaille la seconde. L'atmosphère laborieuse de ces séances n'exclut pas toujours une certaine tension. Le ministre de la Justice, M. Michel Debré, est un gaulliste rigoriste dont les vues s'opposent parfois à celles des quatre ministres d'Etat qui appartiennent à d'autres écoles : M. Jacquinot, indépendant, M. Pflimlin, républicain populaire, M. Guy Mollet, socialiste, M. Houphouet-Boigny, rassemblement démocrate africain. Ces derniers représentent — révérence parler — les vestiges de la IVe République.

Vient ensuite le temps du Comité Consultatif Constitutionnel — bientôt appelé *C.C.C.* — composé, pour plus des deux tiers, de parlementaires pris dans les deux Assemblées. Les commissions habilitées à les désigner ont écarté les communistes, déjà lancés dans la campagne du « non » au référendum alors que les textes ne sont pas arrêtés. C'est là un indice

1. *La Revue de Paris* (1er juillet).

intéressant : les parlementaires nationaux ne veulent pas d'opposants systématiques ; ils sont disposés à examiner les textes proposés avec la sereine compréhension qu'exige l'intérêt national.

En quel état est l'avant-projet quand le C.C.C. s'en saisit ? Il confère au président de la République un rôle actif et arbitral, ce qu'il n'avait pas auparavant. Il lui donne les moyens d'assurer, le cas échéant, le fonctionnement des institutions. Il délimite les attributions de l'exécutif et du législatif. Disons même qu'il limite quelque peu les moyens d'action de celui-ci.

Le général de Gaulle demande au C.C.C. d'approuver les textes « dans la plus large mesure ». Si le Comité bouleverse les dispositions proposées, il sera accusé de défendre le « système » longtemps dénoncé par le général de Gaulle et ses fidèles. S'il demeure passif, il sera soupçonné de complaisance. Pénible dilemme, accentué encore par l'observation qui déjà s'accrédite : la constitution de 1946 avait été faite contre de Gaulle, celle de 1958 est faite pour de Gaulle et pour lui seul.

Le Comité en discute. Députés et sénateurs qui en sont membres ont la partie belle. Ils taillent si bien, eux aussi, que les voilà en demeure de tout bouleverser. Le général de Gaulle vient y remettre un peu d'ordre. Le litige porte sur trois secteurs.

Première question : le président de la République. Le général de Gaulle estime qu'il doit être au-dessus des querelles de pouvoir s'il s'en élève. Il doit avoir la possibilité d'arbitrer, d'où la nécessité pour lui de disposer du droit de dissolution. Le premier ministre devant être seul à diriger la politique du Gouvernement est seul responsable devant le Parlement. Dans le cas où le fonctionnement des pouvoirs publics est entravé, c'est le président de la République qui doit avoir les moyens d'assurer la continuité de l'Etat.

Deuxième question : l'incompatibilité entre les fonctions ministérielles et le mandat parlementaire. Le C.C.C. s'est montré sourcilleux à ce sujet. Le général de Gaulle est catégorique : séparation nette des pouvoirs. Contrôleur d'un côté, contrôlé de l'autre.

Troisième question : Quelles formes donner à l'association entre la République et les territoires d'outre-mer ? Pas de confédération, estime le président du Conseil, mais le choix entre l'association qui peut prendre une forme fédérale, le maintien de la situation actuelle, la départementalisation ou l'indépendance qui entraîne automatiquement la cessation de l'aide métropolitaine. Voilà le grand pari lancé : « Dire non au référendum, c'est dire oui à la sécession. » (8 août.)

Ce pari — le général de Gaulle n'en est pas à son premier ! — va bientôt dominer toute cette période.

Le rapport du Comité Consultatif Constitutionnel est prêt le 15 août. Il a été approuvé par 30 voix. Les abstentions sont celles de 3 radicaux et de 3 socialistes, outre M. Paul Reynaud qui présidait. Dans le vote il n'y a pas eu d'opposition.

Sur 78 articles que comprend l'avant-projet de constitution, le rapport propose d'en modifier 52, après avoir résumé ainsi les buts essentiels que le comité a voulu atteindre : efficacité gouvernementale par des pouvoirs accrus et par la stabilité ministérielle, solution actuelle du problème de l'Afrique Noire. M. Paul Reynaud souligne dans sa lettre d'envoi : l'ensemble de ces suggestions est « en harmonie avec les grands thèmes auxquels est attaché le Gouvernement ».

Les Conseils se succèdent : interministériel, de cabinet, des ministres, pendant trois jours. Résultat, le Gouvernement est disposé à tenir compte dans une mesure plus large qu'on ne le prévoyait généralement des observations présentées.

Il accepte que les partis politiques soient tenus de respecter les principes démocratiques — mesure concernant les agissements antinationaux et antirépublicains des partis qui seraient soumis à une obédience étrangère. Le parti communiste ne dissimule pas sa fureur.

Le général de Gaulle concède la nécessité d'une consultation du Conseil Constitutionnel préalablement à l'exercice des pouvoirs exceptionnels éventuellement assumés par le président de la République. Le Comité demandait l'avis conforme.

Il est un point sur lequel il ne sera pas cédé : l'incompatibilité entre la fonction ministérielle et le mandat de député, alors que le Comité envisageait une simple mise en congé, sans intérim.

En ce qui concerne les attributions du Parlement, que le Comité juge trop limitées, on attendra l'avis du Conseil d'Etat.

Le pas le plus large dans le sens des vues exprimées par le Comité concerne les territoires d'outre-mer. Le général de Gaulle se rallie à la formule « communauté » en lieu et place de fédération : « L'adhésion y sera libre. La refuser au référendum sera se mettre en état de sécession. »

Reste l'épreuve du Conseil d'Etat : après les contingences politiques, l'avis juridique. Cette fois encore ce n'est pas de la part du Gouvernement geste de pure forme, puisqu'il tiendra largement compte des observations produites. Mais tandis que siège la haute institution, la phase constitutionnelle prend une coloration et une animation surprenantes. Le général de Gaulle s'en va faire le grand tour des territoires d'outre-mer : plus de vingt mille kilomètres en neuf jours.

Le grand pari.

Il arrive le vendredi 22 août à Tananarive. Le matin devant les deux cent quarante députés de l'Assemblée territoriale, l'après-midi devant cinquante mille Français et Malgaches massés au pied de la colline où s'élève le palais de la reine Ranavalo, le général de Gaulle présente les grandes lignes de la future communauté française. Son langage est clair :

Suivant que les Territoires approuveront ou n'approuveront pas ce qui

leur est proposé, cela signifiera qu'ils veulent établir ou qu'ils ne veulent pas, avec la République française, cette communauté et que par conséquent, ils séparent leur sort de celui de la France. La métropole en tirera toutes les conséquences.

A l'usage de ceux sur lesquels une certaine démagogie venue du Nord-Est — par quelles voies tortueuses ! — a pu déjà avoir quelque prise, le général de Gaulle parle raison, sur un ton paternel :

Il ne faut pas vous laisser emporter par des mots, car vous serez à la première occasion, et avec tout le reste, balayés.

Il déchaîne l'enthousiasme lorsque, le bras tendu vers le vieux palais devenu musée, il s'écrie :

Demain, vous serez un Etat comme vous l'étiez quand ce palais était habité.

Le dimanche, à Brazzaville, l'atmosphère de l'accueil est indescriptible. Les Noirs déferlent par vagues sur tout le parcours de l'aérodrome au stade Eboué. Ce n'est pas seulement la ville, c'est toute la brousse qui est en mouvement, qui est devenue marée. Le général de Gaulle n'a pu s'arrêter qu'un instant à la case bâtie pour lui pendant la guerre quand il fut question que Brazzaville, première ralliée à la France libre, devînt capitale.

A son auditoire frémissant, il déclare avec la même netteté qu'à Tananarive :

Le moment est venu où nous allons changer l'économie de nos rapports entre les territoires d'Afrique et la métropole. Nous allons établir une communauté entre les uns et les autres, étant donné que chaque territoire se gouvernera et s'administrera lui-même. Mais nous mettrons en commun certains domaines tels que la diplomatie, la défense et la monnaie.

Si on prétend être seul, on a aujourd'hui toute chance d'être noyé.

Et spécialement à l'usage de certains, il ajoutera :

Quand j'ai parlé, vous m'avez entendu. Si un territoire veut suivre son propre chemin en dehors de la communauté, qu'il le suive à ses risques et périls.

Troisième étape, Abidjan. Cette fois, c'est le délire, la foule frénétique se couche à terre, hurle, danse furieusement. Les féticheurs, les sorciers, leurs cortèges de musiciens et de masques peinturlurés sont de la partie. La Côte-d'Ivoire est conquise, elle adhère solennellement à la communauté française. Il n'y a pas de problème, aussi bien est-elle le fief de M. Houphouet-Boigny, ministre d'Etat en exercice.

Le lendemain lundi, c'est autre chose. C'est aussi toute la Guinée qui s'est assemblée à Conakry. Orphéons, tam-tams, couronnes de carton doré abondent pour ménager une entrée triomphale au général de Gaulle. Mais, tandis que la foule l'acclame encore, le chef du Gouvernement français

voit dans l'enceinte de l'Assemblée territoriale M. Sekou Touré, son président, réclamer en termes véhéments l'indépendance.

— Nous préférons, lui dit le vice-président du Rassemblement Démocrate africain, la pauvreté dans la liberté à la richesse dans l'esclavage.

— L'indépendance, lui répond le général de Gaulle, est à la disposition de la Guinée ici plus qu'ailleurs. Elle peut la prendre le 28 septembre en disant non à la Constitution, la métropole n'y fera pas obstacle et votre territoire pourra, quand il le voudra, suivre la route qu'il voudra, dans les conditions qu'il voudra. Si la Guinée accepte, c'est qu'elle accepte la communauté qui lui sera proposée. Et si la France répond oui, nous entreprendrons un effort commun. J'ai dit. Vous réfléchirez.

Les témoins de la scène nous diront l'émotion qui étreignait alors le président du Conseil dont la voix — à certains moments — se brisa.

Cependant le général de Gaulle, qui a refusé de dîner tête-à-tête avec M. Sekou-Touré, s'informe des télégrammes qui traduisent l'effet de ses précédentes interventions. Les leaders R.D.A. du Gabon, du Moyen-Congo, du Tchad, prennent acte de ses déclarations et s'engagent à demander aux populations de l'A.-E.F. de voter « oui » au référendum, la Haute-Volta déclare, par la voix de son ministre de l'Intérieur, président par intérim du Conseil de Gouvernement, qu'il n'a jamais été question à aucun moment de quitter la grande famille française. Le Moro Naba, chef coutumier du peuple Mossi ne fait pas un long discours : « Nous refusons l'aventure. »

Lorsque, le lendemain matin, le général de Gaule prend congé de M. Sekou-Touré, il lui serre la main : « Bonne chance pour la Guinée ! »

Mardi 27 : Dakar. La foule ici est hérissée de pancartes : « De Gaulle, va-t-en ». « A bas de Gaulle, vive le F.L.N. », « Indépendance. » La manifestation est bien organisée. Le président du Conseil, notent les envoyés spéciaux de la presse métropolitaine, ajuste ses lunettes, regarde calmement, prête l'oreille aux cris. L'immense majorité de l'assistance, venue avec l'intention de crier « Vive de Gaulle », ne comprend plus. Elle ne comprend pas que l'accueil de Dakar a été organisé pour servir d'antidote à Brazzaville.

— Des éléments subversifs se sont glissés dans nos rangs, expliquent les notables sénégalais, qui paraissent tout de même un peu gênés.

On note alors que certains élus dont le crédit local est grand — MM. Senghor et Mamadou Dia, entre autres — sont absents.

Le général de Gaulle n'en est pas moins fidèle au rendez-vous de l'après-midi, place Protet, où l'auditoire s'est massé. Il va droit au but :

— J'ai deux mots à dire aux porteurs de pancartes : « S'ils veulent l'indépendance, qu'ils la prennent. »

Les écriteaux sont en effet sortis, comme le matin, au bon moment, de dessous les vastes boubous. Mais la grande majorité de la population refuse de s'associer aux démonstrations des agitateurs. Elle acclame le général de Gaulle.

Avec les représentants de la presse métropolitaine, des journalistes étrangers ont suivi de bout en bout, autour de l'Afrique Noire, le général de Gaulle. Leur témoignage, consigné par *Paris-Presse*, vaut d'être retenu :

Les malgaches que nous avons rencontrés, écrit Jeoffren Myers (Daily Telegraph), *s'ils étaient hommes du Gouvernement faisant campagne pour le « oui » ou s'ils étaient dans l'opposition demandant l'indépendance complète et immédiate, étaient tellement influencés par la culture et les mœurs françaises qu'on aurait pu se croire au Palais-Bourbon ou au Quartier Latin.*

De l'autre côté de ce vaste continent d'Afrique, en A.-E.F. nous avons trouvé Brazzaville, une ville française en délire qui criait « N'Goll ». Le général s'appelle là-bas N'Goll. C'était le héros qui rentrait chez lui, acclamé par des milliers de citoyens noirs pour qui la France est devenue leur patrie.

Voici Otto Herr (Radio-Francfort) :

Après avoir pris contact, aussi bref qu'il fût, avec ces terres et leurs habitants, je commence à comprendre et la nature de leurs problèmes et la mission africaine de la France dans un monde profondément différent du temps des grandes conquêtes coloniales.

J'ai vu que la France a accompli en Afrique des réalisations qui mériteraient d'être mieux connues.

En arrivant le mercredi 28 août au soir à Alger, le général de Gaulle décommande tous les projets de tournée qui lui sont proposés. Précédemment il avait évalué les éléments humains, ethniques et militaires de la situation en Algérie. Il veut maintenant prendre contact avec des personnalités des diverses communautés. La journée entière du lendemain y est consacrée. Les entretiens ont lieu seul à seul. Les noms des visiteurs ne seront pas divulgués. Question de sécurité, déclare l'entourage du général.

Vendredi 29 : Radio-Alger diffuse à seize heures l'allocution que le président du Conseil a enregistrée une heure plus tôt au Palais d'Eté, d'où il n'est pas sorti depuis son arrivée l'avant-veille. Une fois de plus le mot *intégration*, qui n'est jamais encore sorti des lèvres du général de Gaulle, est évité. Il y a seulement une allusion assez vague au slogan lancé par Alger (et repris déjà par M. Soustelle) : « Depuis Dunkerque jusqu'à Tamanrasset. »

Pour chacun, dit le général de Gaulle, *répondre « oui » dans les circonstances présentes cela voudra dire tout au moins que l'on veut se comporter comme un Français à part entière et que l'on croit que l'évolution nécessaire de l'Algérie doit s'accomplir dans le cadre français.*

Il n'est pas fait état de la signification qu'aurait un éventuel « non », comme cela avait été le cas à chaque étape en Afrique Noire.

Comment le F.L.N. l'interprète-t-il ? On se le demande à Alger. Mais le F.L.N. a répondu d'avance. Dans la nuit du dimanche 24 au lundi 25, il a déclenché une vague de terrorisme à travers toute la France, multi-

pliant les agressions, attentats et tentatives de sabotage, de Marseille au Havre et à Narbonne. Le garage de la Préfecture de Police, à Paris, a été attaqué. Quatre gardiens de la paix ont été tués. En province, ce sont les raffineries de pétrole et les dépôts de carburant qui ont été visés ; tous à la même heure. Une douzaine de bacs sont détruits dans l'Hérault, deux réservoirs explosent à Toulouse, trois millions de litres de pétrole flambent à Marseille.

Un conseil de cabinet extraordinaire siège à l'Hôtel Matignon sous la présidence de M. Guy Mollet qui assure l'intérim du président du Conseil. Des dispositions sont prises pour parer à la nouvelle menace que vient de déclencher le F.L.N. Usines et ouvrages d'art, raffineries sont confiés à la surveillance de l'armée et de la garde mobile. Les sabotages, dont le F.L.N., au Caire revendique l'initiative, deviendront effectivement plus rares, parce que plus difficiles à exécuter, mais quelques jours plus tard, les terroristes changeront une fois de plus de tactique, attaquant dans la rue et souvent en plein jour, des militaires isolés. De vastes opérations de contrôle dans les milieux nord-africains, spécialement ceux de la région parisienne, sont entreprises. Des voix s'élèvent dans la presse : les lois qui devraient garantir la sécurité de tous ne sont pas appliquées avec la vigueur nécessaire. La répression judiciaire s'est amollie. M. Jacques Soustelle, ministre de l'Information, met en garde : « Veillons à ne pas confondre les travailleurs musulmans avec une minorité de tueurs dont d'ailleurs ils sont généralement les victimes. Pas de réactions de racisme inconscient. » (Le 15 septembre, il échappe lui-même de justesse aux balles des terroristes.)

La dernière main.

A Paris, tandis que le général de Gaulle volait de Dakar à Alger, le Conseil d'Etat siègeant en assemblée plénière était saisi par le garde des Sceaux de l'avant-projet constitutionnel.

— L'objet de la réforme, souligne-t-il, est clair : il est d'abord et avant tout de reconstituer le pouvoir sans lequel il n'est ni Etat ni Démocratie, c'est-à-dire, en ce qui nous concerne, ni France ni République.

M. Debré dénonce « les dangers d'un régime d'assemblée » autant que « l'impossibilité présente du régime présidentiel ». Je souhaite que la France s'impose « la discipline d'un très ferme pouvoir » faute de quoi « elle dérivera vers les pires aventures et son existence sera en jeu ».

Rentré à l'hôtel Matignon, le président du Conseil met avec ses collaborateurs la dernière main au projet constitutionnel — compte largement tenu des annotations du Conseil d'Etat. Il fait une présentation solennelle place de la République, le 4 septembre, quatre-vingt-huitième anniversaire de la proclamation de la IIIe. Ce choix, le général de Gaulle l'a retenu pour mieux caractériser la tâche entreprise. Il insiste :

— C'est dans la légalité que moi-même et mon Gouvernement avons

assumé le mandat exceptionnel d'établir un projet de constitution et de le soumettre à la décision du peuple.

La foule répond « oui ».

— Nous l'avons fait sans avoir attenté à aucun droit du peuple, ni à aucune liberté publique.

« Oui ! Oui ! » reprend l'assistance, tandis que dans quelques rues voisines des bagarres éclatent entre le service d'ordre et les manifestants communistes.

Ainsi s'ouvre la campagne du « oui » et du « non ».

Rapidement les oui paraissent en voie de l'emporter. Un vaste courant favorable à la constitution s'établit dans les partis politiques. Chez les républicains sociaux, issus du gaullisme, cela va de soi ; chez les indépendants-paysans aussi. A noter toutefois l'attention particulière qui s'attache à l'attitude de la classe paysanne. Les exploitants ruraux, grands ou petits, sont fort mécontents des sacrifices qui leur sont demandés. Comment éviter que ce mécontentement n'influe leur décision le jour du référendum ?

— Demain, paysan, dit leur Comité national, tu seras appelé à voter pour ou contre la nouvelle constitution. Ce jour-là, tu n'oublieras pas que la France a connu depuis 1945, en treize ans, vingt-sept gouvernements. C'est cette instabilité qui a créé le désordre et provoqué la misère. Tu le sais bien, si ta ferme avait changé vingt-sept fois de patron en treize ans, le chiendent pousserait jusque dans ta cuisine.

Le 7 septembre, les républicains populaires, après une ferme intervention de M. Pierre Pflimlin, disent oui à la quasi-unanimité, insistant sur le respect de toutes les croyances inscrit dans la constitution, alors qu'une campagne par tracts anonymes se répand, qui prend prétexte de l'expression « république laïque » pour troubler des consciences catholiques.

M. Mendès-France a attendu pour se manifester la cérémonie solennelle de la place de la République : dès le lendemain, il a convoqué une conférence de presse. Son objectif : prendre la tête de ceux qui diront « non ». Quelques jours plus tard, il se produit de nouveau, cette fois en compagnie de M. Daniel Mayer, ex-député socialiste de Paris devenu président de la Ligue des Droits de l'Homme, animateur d'un mouvement d'union des forces démocratiques. L'un et l'autre auraient voulu que le référendum portât sur plusieurs constitutions à choisir. Ils considèrent que le « oui » aura des significations différentes en métropole, en Algérie et dans les territoires d'outre-mer. Leur solution : réunir une Assemblée constituante. Car il n'est évidemment personne pour faire revivre la IVe.

Les objections produites dans les congrès que tiennent aux mêmes dates (11-14 septembre) les socialistes à Issy-les-Moulineaux et les radicaux valoisiens à Lyon sont de même ordre. Mais ici et là de confortables majorités répondent oui au projet de constitution.

L'autorité de M. Guy Mollet se réaffirme auprès des siens, alors qu'au lendemain de l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle, elle avait semblé fléchir sous les coups redoublés de la fraction la plus avancée. L'ancien

président du Conseil retrouve par sa sincérité, son ascendant sur les militants (2 786 mandats pour, 1 176 contre). Deux ralliés au « oui » notoires : M. Gaston Defferre et M. Ramadier. Un autre vote est à noter : par 3 370 mandats contre 611, le congrès socialiste demande que soit trouvée « une solution politique à la guerre d'Algérie ». M. Defferre avait dit : « Il faut négocier avec ceux contre lesquels nous nous battons. »

Une dizaine de départs s'annoncent. Mais les transfuges de la S.F.I.O. ne vont jamais bien loin.

Chez les radicaux, M. Mendès-France se livre à quelques éclats, mais en vain. Lui aussi fait porter l'essentiel de sa critique sur le problème algérien. Il craint que le oui ne donne aux « hommes du 13 mai » et aux militaires « une volonté plus insolente que jamais ». Et finalement, il justifie ainsi son « non » : « Il ne faut pas donner l'impression que seuls les communistes défendent la République. »

Il y a aussi l'opposition du Sud-Ouest, mais elle ne se manifeste au congrès qu'en coulisse. Ce qui laisse finalement 716 oui contre 543 non.

Pour les radicaux, il y a plus important encore : en choisissant comme président le benjamin de leurs chefs, M. Félix Gaillard, ils expriment leur souci de se renouveler à l'heure ou s'ouvre une ère de réformes.

15 *septembre :* La parole est maintenant aux groupements, mouvements et partis qui ont officiellement accès aux ondes de la radiodiffusion. Sur vingt-trois formations autorisées, quatre seulement (gauche et extrême-gauche) font campagne pour le « non » au référendum. A droite, si M. Poujade personnellement est opposant, il laisse la liberté de vote à ses adhérents.

Y a-t-il lieu de faire état de la propagande menée par tracts anonymes, pour inciter les catholiques à refuser une constitution qui proclame la République « laïque » ? En quelques jours, l'Episcopat fait justice de ce grief : laïcité n'est pas laïcisme.

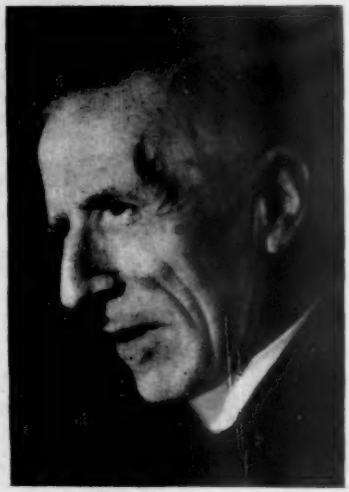
Il est certain que bien d'autres points d'interrogation se sont posés au cours de ces semaines. Ce ne sont pas seulement les militants des partis politiques qui se sont inquiétés de la qualité des futures institutions, du fonctionnement à attendre d'organismes nouveaux, de rouages renforcés ou réduits. Les Français de toutes conditions manifestent eux aussi l'intérêt qu'ils attachent au référendum du 28 septembre : associations d'anciens combattants, fédérations de l'enseignement, syndicats, groupements professionnels prennent également position. Mais à ce niveau, il ne s'agit pas de se demander si c'est à tort ou à raison qu'il faudra deux tours de scrutins pour élire le président de la République. La grande majorité des Français, aujourd'hui, est au fond d'accord pour estimer qu'il « faut que ça change ».

MARCEL GABILLY

LE MILIEU DIVIN

du Père Teilhard de Chardin

par CLAUDE ARAGONNÈS



L'APPARITION du quatrième volume [1] des œuvres de Pierre Teilhard de Chardin fait événement parmi ceux qui suivent la publication posthume de ses écrits. Ce dernier livre avait été composé en 1927. Le Père, qui avait toujours espéré sa publication, en avait fait lui-même une nouvelle mise au point.

Il ne s'agit pas d'un livre de démonstration religieuse, mais de la relation d'une expérience — la sienne. « *Le milieu divin*, écrivait-il à un ami, *c'est exactement moi-même.* »

Le mouvement de curiosité que provoque ce livre s'explique par la nouveauté de l'accent et la singularité du cas. L'auteur du *Phénomène humain* nous a laissé là un « essai de vie intérieure ». Quittant le domaine de ses investigations scientifiques où il a jeté de grands coups de lumière sur les secrets de la Terre, l'évolution de la vie et les origines de l'homme : géologie, paléontologie, anthropologie, le voici qui pénètre dans l'univers des âmes humaines, et particulièrement celles d'aujourd'hui, pour analyser le trouble qu'a éveillé en elles une vision du monde subitement élargie. Car c'est là une réalité qui n'a pas échappé à son observation. Elle fut même toujours au centre des préoccupations de l'homme de science et de l'homme de foi qui en lui ne faisaient qu'un.

L'enrichissement et le trouble de la pensée religieuse en notre temps tiennent sans doute à la révélation qui se fait, autour de nous et en nous, de la grandeur et de l'unité du Monde. Autour de nous, les sciences du réel étendent démesurément les abîmes du temps et de l'espace. En nous, sous l'exaltation de ces découvertes, un monde d'affinités et de sympathies unitaires, aussi anciennes que l'âme humaine, s'éveillent et prennent consistance. Savantes et nuancées chez les vrais penseurs, naïves ou pédantes chez les demi-instruits, les mêmes aspirations vers de l'Un

1. Le Seuil, éd. Ouvrages précédents : *Le Phénomène Humain, L'Apparition de l'Homme, La Vision du Passé, Lettres de voyage*, vol. I et II (Grasset).

plus vaste et mieux organisé, les mêmes pressentiments d'énergies inconnues et employées sur des domaines nouveaux, apparaissent partout à la fois. Cet éveil collectif a nécessairement sur la masse un profond contre-coup pour abattre ou pour exalter.

Alternativement orgueil prométhéen ou délectation morose dans l'absurde : vertige ambivalent. Dans ce désarroi le XXe siècle se cherche des dieux. L'Esthétique, l'Economique, le Politique offrent les leurs. Nombre de croyants n'échappent pas à cette angoisse et à cette fascination. Ces dieux éclipsent Dieu.

L'auteur du *Milieu divin* veut nous réapprendre à le voir, « *Le voir partout, au plus secret, au plus consistant et au plus définitif du Monde* », dans « *un petit livre où l'on ne trouvera*, nous dit-il, *que l'éternelle leçon de l'Eglise*[1] *répétée seulement par un homme qui croit sentir passionnément avec son temps.* » Avant tout, voir. Ce fut le don assez rare de Pierre Teilhard de pouvoir se porter avec la même aisance aux deux pôles de la connaissance : la discursive et l'intuitive, sans les confondre, mais en les faisant également servir à l'élaboration des synthèses propres à la haute science.

L'expérience d'un certain « goût de l'être » qui atteignit chez lui à un rare degré d'intensité fut l'intuition fondamentale qui est à l'origine de tout le mouvement de pensée d'où son œuvre est sortie. Elle le rendit, depuis toujours, attentif aux secrets de l'esprit. Telles lignes de sa correspondance sont, à cet égard, révélatrices. Le voyageur qui n'en était plus à ses premiers enchantements, longeant pour la troisième fois les rives méditerranéennes, écrivait en 1926 : « *La lumière, autrefois, faisait étinceler pour moi toute la surface des choses et je jouissais immédiatement de tout. Maintenant, elle s'est comme enfoncée. La pellicule des couleurs et des lieux m'ennuie à pleurer. Ce que j'aime ne se voit plus.* » Une note du livre recèle cette confidence : « *Le Monde, au cours de ma vie, par toute ma vie, s'est peu à peu enflammé à mes yeux jusqu'à devenir autour de moi entièrement lumineux par le dedans.* » Il aimait à nommer Diaphanie ce phénomène de *transparence au Divin*, « *expérimentée au contact de la terre.* » (*Milieu divin.*)

Plus sourdement perçue d'ordinaire, cette révélation d'une réalité cachée, supérieure au réel immédiat et tangible, n'est-elle pas au fond de toute philosophie, de tout art, de tout amour et de toute religion ?

Le Père Teilhard, on le sait, dans sa carrière de savant s'était trouvé en contact avec des interlocuteurs de niveaux de culture, de race et de mentalité les plus divers — n'oublions pas son expérience d'anthropologue itinérant. Il avait pu saisir les divergences et les points communs des esprits, supputer les difficultés que soulève chez eux l'adhésion religieuse. Il a connu les plus intimes comme les plus générales requêtes de l'âme moderne.

1. Ce fut ainsi que l'apôtre Paul révéla à la Grèce, pourrie de dieux auxquels elle ne croyait plus guère, le Dieu inconnu : « En lui, nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

Nos problèmes sont aujourd'hui planétaires. Un monde à comprendre, à organiser, à unifier, c'est devant cette tâche que se trouve bon gré mal gré l'Humanité présente si elle ne veut pas aller à la faillite. Devant cette tâche, le chrétien, estime le Père Teilhard, ne peut se contenter, dans l'équipe au travail, d'être un suiveur ; il devra être un entraîneur, il dira à ceux qui peinent à ses côtés : « *Au nom de notre foi, nous avons le droit et le devoir de nous passionner pour les choses de la Terre. Comme vous et même mieux que vous* (*parce que seul de nous deux, je puis prolonger à l'infini les perspectives de mon effort*) *je veux me vouer, corps et âme, au devoir sacré de la Recherche. Sondons toutes les murailles. Essayons tous les chemins. Scrutons tous les abîmes.* Nihil intentatum.... *Dieu le veut, qui a voulu en avoir besoin. Vous êtes homme ?* Plus et ego (*Et moi davantage.*) » Car la montée de conscience à travers l'histoire de la vie que constate le savant culmine en l'homme par l'apparition de l'esprit. C'est aux yeux du croyant pour le progrès d'un univers évolutif que Dieu attend notre collaboration. Ainsi, « *en vertu de la Création et plus encore de l'Incarnation rien n'est profane, ici-bas, à qui sait voir* ».

« Consacrer l'effort humain », devient une tâche essentiellement religieuse : bâtir la cité terrestre pour préparer l'avènement de la Cité de Dieu. Telle est la pensée maîtresse du « *Milieu divin* ». En somme, une mystique de la création qui fonde une mystique de l'action. Nullement révolutionnaire mais au contraire toute traditionnelle dans la doctrine et la pratique de l'Eglise catholique, cette idée, un peu mesquinement comprise par les pratiquants d'un étroit « devoir d'état » sans générosité ni élan. Ne vit-on pas récemment des réprobateurs sévères de la généreuse entreprise des prêtres ouvriers, et d'autres ne se sont-ils pas étonnés que des prêtres — le cas du Père Teilhard n'est pas unique — puissent se vouer à la science, au sein même de leur vocation religieuse ? Une mystique chrétienne de l'action, pensée par l'un d'eux, n'avait jamais encore été exposée de façon aussi décisive et aussi exaltante.

Fuir le monde ? Sans doute, il y aura toujours des appelés à la solitude, aux grands renoncements et à la contemplation. Mais, pour l'ensemble des chrétiens, il s'agit de prendre le monde en charge, de galvaniser ses énergies en les orientant. L'idée de convergence vient à la rencontre d'une génération qu'elle peut remuer profondément. D'autant que cette mystique est ouverte à tous. Tous les courants d'idées y peuvent confluer pourvu qu'ils tendent au bien de la personne autant qu'au bien commun. « *Tout ce qui monte converge* », telle était la devise favorite du Père Teilhard, car elle résumait ses vues unitaires.

Le Milieu divin est riche de substance. Nous n'indiquons ici que ce qui en occupe le premier volet : *divinisation des activités.* La seconde partie est relative aux « passivités » : subir, souffrir et finalement mourir. Toute la destinée humaine assumée et vécue. Et, naturellement, y est examiné le problème du mal. Autant de thèmes dont les formules traditionnelles paraissent, quand on les lit dans des traités spirituels un peu anciens,

usées et refroidies. Rattachées aux perspectives d'une pensée originale et fervente, elles reprennent relief et chaleur. Ces chapitres renferment peut-être les plus belles pages du livre : *la Mort, notre Défaite apparente et sa Transfiguration, le Sens de la Croix.*

« *Lorsqu'un élu de la pensée ou de l'action prend au sérieux le christianisme,* dit un philosophe au sujet du Père Teilhard, *il a aussitôt l'air de le réinventer.* » (Etienne Borne.) Sans doute ne le réinvente-t-il pas, mais il y trouve de nouvelles richesses. C'est un afflux de sang neuf dans la vie religieuse d'une époque et chaque fois cela fait date dans cette époque. En ce qui nous concerne, nous pensons que *Le Milieu divin,* en ravivant le sens du sacré dans notre vision moderne du monde et en intégrant la pensée chrétienne dans l'humanisme qui s'élabore aux dimensions de ce monde, représentera une de ces dates.

CLAUDE ARAGONNÈS

CHRONIQUE DES LIVRES

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES ROME-QUIRINAL

par François CHARLES-ROUX *(Fayard)*

En février 1916, François Charles-Roux, qui venait de passer huit mois aux Dardanelles, fut affecté à l'ambassade de Rome où Camille Barrère était chef de poste depuis dix-huit ans. Les souvenirs qu'il publie aujourd'hui sont ceux des trois premières années qu'il passa à Rome : années qui allaient engager l'Italie à fond dans la guerre et la mener par les vicissitudes que l'on sait à la victoire d'octobre-novembre 1918. Dans ce récit, où le premier personnage est Barrère, l'on trouvera bien d'autres portraits : Victor-Emmanuel, Salandra, Sonnino, Cadorna, le comte Primoli, Mgr Duchesne (alors directeur de l'Ecole de Rome), Albert Besnard (alors directeur de la villa Médicis), Paul Claudel (alors consul général et attaché commercial). Aux portraits se joignent des anecdotes, dont quelques-unes sont fort amusantes. Tableau de la Rome des années 1916-1919 et livre d'histoire diplomatique, à ajouter à la quinzaine de volumes inspirés à l'auteur, au cours d'une brillante carrière, par sa vaste expérience personnelle.

P. F.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(3 vol., *Beauchesne*)

Témoins de l'événement

par L.-J.-M. GROS *(Lethielleux)*

Le centenaire de Lourdes a suscité de multiples biographies de Bernadette : Marcelle Auclair, Michel de Saint Pierre ont rajeuni les images de la grotte. De son côté, l'abbé Laurentin publiait une masse de documents et de témoignages. Ceux que rassemble aujourd'hui le R. P. Olphe-Galliard, S. J., ne sont pas moins importants, puisqu'il s'agit des papiers du R. P. Cros, encore inédits. Ce fils d'un notaire aveyronnais avait la passion du fait historique autant que celle des vieux papiers. Célèbre par les travaux où il avait systématiquement utilisé les archives des collèges jésuites, il avait été chargé, en 1878 (par l'évêque de Tarbes, Mgr Jourdan), de la première enquête rigoureuse sur l'histoire des Apparitions. A l'inverse des premiers historiens de Lourdes, comme Henri Lasserre, qui légendent et romancent l'histoire, le P. Cros s'attache aux *faits* : ce qui l'intéresse, c'est de savoir ce qui s'est passé.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 139.)

par THIERRY MAULNIER

EGMONT A BRUXELLES

A LA date où j'écris, l'avant-saison parisienne ne nous a donné encore que des spectacles assez décevants, exception faite pour la reprise, par la Comédie-Française, de *Père*, d'Edouard Bourdet, bon et solide exemple de cette comédie de mœurs bourgeoises d'entre les deux guerres dont Bourdet fut un des grands artisans. A l'heure où l'on me lira, la *Hobereaute* de M. Audiberti aura vu la lumière de la scène au Vieux-Colombier, et à la Gaîté-Montparnasse, l'adaptation française de *Douze hommes en colère*, que nous aurons confrontée avec le souvenir proche et vivant d'un film inoubliable. Deux spectacles dont on peut espérer beaucoup.

La grande émotion de ces semaines de septembre, celle qui les marquera, c'est à Bruxelles que nous l'avons éprouvée, sur l'une des plus belles places du monde, la fameuse Grand'Place, cœur de l'histoire de la Belgique, où le comte d'Egmont et son ami le comte de Hornes, héros des libertés flamandes, montèrent sur l'échafaud dressé par les bourreaux du duc d'Albe ; et c'était, précisément, cette tragédie nationale, aussi proche des cœurs bruxellois à travers les siècles que peut l'être pour nous la tragédie de Jeanne d'Arc, qui revivait devant nous.

Admirable spectacle, pour le triomphe duquel — on peut bien sans hésiter parler d'un triomphe, puisque au cours des cinq représentations de la Grand'Place, soixante mille personnes vinrent assister ou plutôt participer, de la participation du cœur, à son déroulement — rien n'avait été négligé. Nous avions devant les yeux le résultat d'un prodigieux effort auquel avaient collaboré, sous la direction de M. et de Mme Oscar Lejeune, animateurs du célèbre Théâtre Royal du Parc, toutes les ressources du talent, de l'ardeur au travail, de l'inspiration, du scrupule professionnel, du calcul, de l'ingéniosité et de l'invention créatrice dans l'utilisation des techniques les plus neuves. Je pense que ce *Jeu d'Egmont et de Hornes* marquera une des dates principales dans l'histoire du théâtre de plein air.

L'œuvre jouée n'était pas celle de Gœthe, ou du moins celle de Gœthe n'était pour l'œuvre jouée qu'un point de départ. Mme Lejeune a en effet estimé à juste titre opportun que la pièce jouée sur la Grand'Place de Bruxelles rendît à l'*alter ego* d'Egmont, à ce comte de Hornes qui partagea volontairement son destin et qui est particulièrement cher aux cœurs belges, la place que Gœthe lui avait refusée. D'autre part, un texte dramatique destiné à un « théâtre de masses » doit être, de toute nécessité, réduit à ses lignes maîtresses, à ses grands pans d'ombre et de lumière, à ses volumes essentiels. Il ne s'accommode pas des nuances et des cheminements psychologiques subtils qui conviennent aux scènes étroites et aux salles obscures. Les dialogues à deux ou trois personnages doivent être dépouillés jusqu'à l'os, portés à leur point suprême de simplicité et de grandeur, la part la plus large doit être faite aux mouvements de foule, aux évolutions armées, au concours des arbalétriers, à l'émeute, à la marche vers l'échafaud. Disposant d'un « livret » parfaitement établi en vue de l'usage qu'il voulait en faire et en collaboration étroite avec l'auteur de ce livret, M. Oscar Lejeune pouvait entreprendre le gigantesque travail de mise en place et de réglage des mouvements de ses quelque quatre cents comédiens et figurants. Travail d'une minutie presque inimaginable, qui se poursuivit pendant plusieurs mois avant la première répétition sur le plateau, et qui fut poussée à un tel point que tous les jeux de scène étaient fixés à l'avance, au centimètre et à la seconde près, et que rien, absolument rien, n'eut à y être changé dans l'exécution.

L'une des premières décisions originales de M. Oscar Lejeune a concerné l'emplacement du lieu scénique lui-même. Au lieu de situer l'immense estrade à plans superposés, où il allait faire évoluer selon une chorégraphie d'une précision absolue ses quatre cents exécutants, *à un bout de la place*, selon la tradition bien établie des spectacles de plein air, il a situé cette estrade, audacieusement, en plein milieu, selon la formule du « théâtre en rond » (ou plutôt, en l'occurrence, en carré). Double et décisif avantage : les spectateurs se sont trouvés rapprochés des acteurs dans une mesure considérable, et les acteurs eux-mêmes, isolés des maisons, évoluant à grande distance des murailles de pierre, sur un fond lointain, ont cessé d'être écrasés et rapetissés par la hauteur des édifices. La solution adoptée par M. Oscar Lejeune m'a paru à cet égard absolument convaincante, et je n'en imagine plus d'autre pour des spectacles de ce genre, dans un espace architectural fermé de grande dimension.

La seconde innovation technique capitale, portée dans l'exécution à un point de perfection difficilement surpassable, a concerné la sonorisation, On sait à quel point il est difficile, dans ce domaine, si serré soit le réseau des microphones autour ou au-dessus des acteurs, si astucieusement placés que soient les diffuseurs, d'arriver à un résultat satisfaisant. Le acteurs, dans le jeu, s'éloignent et se rapprochent des micros, et leurs voix nous arrivent d'une source ou de sources très éloignées de leurs corps. Dans l'*Egmont* de Bruxelles, tout le texte — et toute la musique, qui était

naturellement prise chez Beethoven — ont été enregistrés à l'avance. Les acteurs jouaient donc devant le public sur leur texte enregistré. Ils n'avaient pas à parler, ou plutôt ils n'avaient à parler que pour eux-mêmes, pour s'aider dans leurs gestes, leurs évolutions et leurs attitudes, sans souci de se faire entendre, ou même de faire recueillir leurs voix par les appareils. Leurs paroles étaient diffusées pendant qu'ils jouaient, mais indépendamment d'eux, en une nappe sonore si parfaitement répandue dans l'espace qu'elle n'avait pas de point d'origine perceptible : et, comme le son venait de partout, ou de « nulle part », les spectateurs le localisaient instinctivement et infailliblement sur les lèvres de celui qui avait à parler. L'illusion était absolue. Ici encore, on peut dire que l'un des problèmes les plus difficiles des grandes représentations de plein air a été décisivement résolu.

Je passe sur d'autres points qui mériteraient une longue attention, tels que la qualité des éclairages, réalisés pour une grande part à travers le plancher même du « podium », grâce à des dalles de verre translucides. Je note sans m'y attarder davantage la beauté de la lumière d'accueil donnée au public pendant les minutes qui précédaient la représentation, le scintillement magique des ors et des dentelles de la pierre sur les quatre faces de ce grand décor d'architecture. Il me faut en venir à la qualité de l'exécution théâtrale proprement dite.

La seule grande vedette de la distribution était M. Victor Francen, à qui le rôle principal, celui d'Egmont, était naturellement échu. Les autres grands rôles, celui de Marguerite de Parme, celui de Hornes, celui du duc d'Albe, celui de Guillaume d'Orange, celui de Claire, étaient tenus par les acteurs de la troupe du Théâtre Royal du Parc, tous avec maîtrise, certains — je pense notamment à Marguerite de Parme — avec une allure, une autorité et une émotion admirables. Quant aux ensembles, je ne pense pas qu'on ait souvent vu l'équivalent de ce qui nous a été offert. Des centaines d'hommes et de femmes se trouvaient par moments en mouvement sur l'estrade, et non pas, lorsqu'il s'agissait d'évoquer la foule bruxelloise, dans un ordre rigide, mais dans un désordre apparent d'une extrême subtilité. Pas la moindre trace du laisser-aller, des relâchements si fréquents dans ces figurations nombreuses. Le plus modeste des participants jouait sincèrement son rôle comme s'il eût été M. Victor Francen lui-même, comme si tous les yeux avaient été fixés sur lui. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de figurants au sens propre du terme. M. Oscar Lejeune avait fait appel, dans tous les domaines, à tout ce que la Belgique pouvait lui offrir de meilleur : aux compagnies de théâtre amateur, à une société d'arbalétriers pour le concours de tir, à une société de « lanceurs de drapeaux » pour les admirables ballets d'étendards qui illustraient certains des grands mouvements de la pièce et lui apportaient un « final » chatoyant d'une rutilante somptuosité.

Le dernier piège eût été que cela fût « trop beau ». Ce dernier piège aussi a été évité. Les acclamations du public, si chaleureuses fussent-elles,

auraient pu s'adresser seulement à une réussite formelle. Or, elles émanaient d'une émotion plus profonde ; on les sentait aller à Egmont, à Hornes, à la liberté et à ceux qui mouraient pour elle, à la glorieuse tradition d'un peuple qui a uni en tant de siècles d'histoire, l'amour de la terre natale à celui des valeurs qui y ont été, à travers et contre tant de tyrannies et de menaces, honorées et défendues. Le spectacle était aussi parmi les spectateurs, et il était celui d'une fervente communion populaire. Les jeux du théâtre ne nous offrent que bien rarement, de nos jours, ces grandes communions où une cité, une nation, s'éprouvent et se reconnaissent dans leurs héros éponymes et leurs témoins historiques, comme le peuple d'Athènes le faisait devant les *Les Perses* ou *Œdipe à Colone*, dans les journées solennelles des Dionysies.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

OPÉRATION SURVIE

par le Médecin Principal Aury
(France Empire)

Eau de mer et brassières de sauvetage ont toujours eu fort mauvaise réputation chez les gens de mer, tant au commerce qu'à l'Etat. Celles-ci, dit-on, ne servent qu'à prolonger l'agonie. Celle-là comme chacun sait n'est bonne qu'à porter les bateaux.

Le problème de la survie en mer n'avait fait jusqu'à ces temps derniers, pratiquement aucun progrès, depuis qu'il y a des hommes et qui naviguent. Englouti le vaisseau qui vous porte, il ne restait plus qu'à désespérer, si l'on n'était secouru promptement.

Toutes les marines qui se sont affrontées au cours de la dernière guerre se sont penchées sur la question. Et néanmoins, les statistiques américaines arrivent à cette conclusion décevante que près de la moitié des marins qui sont morts en mer auraient pu et dû survivre.

Le médecin principal Aury, pour avoir touché de près l'horreur de ces catastrophes maritimes, a voulu en découvrir le remède, au moment même où Alain Bombard préparait la mémorable traversée de l'*Hérétique*.

Bombard réussit à traverser l'Atlantique sans vivres ni eau de boisson, apportant ainsi cette notion surprenante que l'homme peut, dans certaines conditions, résister à la soif pendant quelques jours, en n'utilisant que de l'eau de mer.

Restait à convaincre les sceptiques, et ils furent légion, que l'expérience de Bombard était authentique, qu'elle ne laissait la place à nulle supercherie. C'est à quoi s'est attaché Aury, qui par étapes successives, au cours d'expérimentations effectuées avec toute la rigueur scientifique, en rade de Saint-Raphaël, à Dakar, puis à Brest, opérant sur des sujets volontaires comme lui-même, a prouvé que, prise à dose filée, dans les limites d'un demi-litre par jour, l'eau de mer permet de subsister au minimum pendant six jours, sans sensation de soif, sans déshydratation excessive, et laisse au retour un sujet capable de reprendre ses occupations après quelques heures de repos et une réalimentation surveillée.

Six jours, dira-t-on. C'est bien peu si l'on songe que certains sont demeurés des semaines entières en dérive sur un radeau.

Certes ! Mais l'histoire prouve aussi que les trois quarts de ceux qui sont morts dans ces conditions ont succombé dans les trois jours !

De ces expériences réussies, l'auteur a fait un exposé convaincant, et d'un réel intérêt.

JACQUES MORDAL.

(Suite de la chronique des livres page 168.)

LE « NOUVEAU ROMAN »

par MARCEL THIÉBAUT

LA domestique était déjà loin. Et, d'un coup, je me lançai sur ses traces, présumant de ma vigueur, au point que, m'imaginant déjà sur ses talons alors que j'en étais à faire le premier pas vers elle, je modérai tout de suite mon élan, à grands renforts de flexions appuyées du genou, comme si j'eusse pesé sur des pédales, tandis qu'augmentait la distance qui me séparait d'elle ; puis, pour la rattraper, sans que la progression parût s'en ressentir, plus loin, allongeant démesurément le pas, tanguant, roulant, dispersant mes regards sur le plancher, les murs entre lesquels divaguait certaine apparence de moi-même emportée dans la torsion des plis profonds et bruissants de mes vêtements, qui s'effilaient du côté de la pointe de la chaussure dont la trajectoire hésitait à se raccorder au tracé que l'autre pied venait de décrire : le droit, déviant, mais tout de suite repris dans son incartade et ramené vers la droite ligne ; le gauche, bringuebalant, retombant au sol d'où il rebondissait pour reprendre sa course folle. Anarchie de membres tentant leur chance où ils pouvaient et, leur échec reconnu, se repliant ailleurs sans y trouver le soutien espéré, au milieu de laquelle, constatant que rien ne changeait, j'éprouvais une sécurité étrange et en même temps la crainte de la perdre...

Cette crainte (je dois « écourter » cette citation) engage le narrateur dans des gesticulations disloquées et des mouvements chaotiques dont la description occupe la quasi-totalité du nouveau roman de Jean Reverzy, *Le Corridor* (Julliard).

Un homme, sa valise à la main, suit une servante dans l'escalier puis dans le couloir d'un hôtel. Elle *plie le genou, sa jambe se détend*

et nous voyons l'homme, à sa suite, s'engager au grand ralenti dans cette opération incroyablement compliquée qu'on nomme la marche. Non moins difficile il est vrai, selon le narrateur, l'acte, souhaité volontaire, de l'arrêt. Mais ce qui paraît dépasser vraiment les forces humaines c'est le croisement d'un autre être dans un corridor. *Hésitation, effroi de l'espace, incertitude des distances, tentatives de retrait qui épuisent l'énergie*, tout cela finit dans un emmêlement de membres, une confusion silencieuse et affolée, une chute partagée et la titubante reprise du vacillement ambulatoire dans ce corridor-tunnel où s'épanouit la crainte du narrateur de ne pas longtemps réussir à se tenir debout.

Ce corridor donne sur une salle à manger, où après avoir *embrouillé ses jambes aux barreaux de la chaise*, le narrateur exténué mais enfin installé voit s'édifier autour de lui *le frêle édifice du langage* et entend *exploser des hi, des ha qui lui déchirent les entrailles*. Aucune parole articulée ne semble frapper ses oreilles, aucun mot qu'il puisse fixer ou qu'il lui semble utile de fixer. Dans une chambre, pourtant, où il a réussi (avec combien de difficultés !) à naviguer au milieu de ces dangereux récifs que sont les meubles, il échange avec la bonne et un ami, pour nous sans visages des « *hihi, des haha, des hoho entrecoupés de houie plus retentissants encore* ».

Averti que des agents de police l'attendent à la porte de l'hôtel, le narrateur recommence sa difficile progression dans le corridor, se heurte à un nègre, qui sort rêveusement des W.-C., tombe, « s'emmêle » avec trois personnes. « *Péripéties d'une agonie* » qui le conduisent dans la rue et hors du roman soudain interrompu — sans que nous sachions qui il est, ce qu'il fait, ce qu'il veut, ni aucune des raisons qui déterminent l'intervention de la justice dans sa vie.

S'agit-il d'un canular ou du rêve d'un ataxique ? C'est une question qu'on aurait pu se poser si de nombreuses et récentes tentatives littéraires ne nous avaient mis en garde contre les hypothèses que peut trop vite faire surgir la lecture d'une œuvre cryptique. Aussi paraît-il plus sage, avant de tenter de s'attaquer à l'énigme posée par Reverzy, de tâcher de comprendre les desseins de cette école d'écrivains, à laquelle en l'espèce il se rattache. C'est le groupe du « Nouveau Roman » auquel la revue *Esprit* vient de consacrer une de ses plus récentes livraisons.

ASPIRATIONS ET REFUS DU « NOUVEAU ROMAN ».

Ces romanciers « nouveaux », Robbe-Grillet, Beckett, Butor, Cayrol, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, Claude Simon ne suivent pas tous exactement la même voie, mais leur point de départ, leurs aspirations et surtout leurs refus sont les mêmes. Ce qu'ils répudient

d'abord c'est le *personnage* au sens balzacien, le héros vigoureusement modelé dans la pâte humaine. Pour légitimer cette excommunication, ils invoquent le naufrage de l'ordre social, la rupture de cet équilibre entre « *les exigences de l'individu* » et le maintien d'un certain ordre naguère assuré par la triomphante bourgeoisie. Le personnage : « *fiction encombrante* ».

Le « nouveau roman » met même en doute la possibilité pour chacun d'entre nous d'être différent d'autrui. Les êtres qui peuplent ces ouvrages « se persuadent que, à force de ressembler à tout le monde, ils ne sont personne. Néant cerné par le néant. Pour un Samuel Beckett surtout, qui évoque des entités humaines uniformément bloquées dans un monde dont tout ce qu'on peut dire de plus clair est qu'il représente un « *non-sens sans issue* ». Cellules souffrantes égarées parmi des millions d'autres cellules, ces « entités » sont pourtant condamnées à parler, peine terrible car elles sont elles-mêmes convaincues qu'il n'y a rien à dire.

Avec le *personnage* est morte la psychologie. Cette décision-là résulte moins, paraît-il, d'une conviction que du désir d'écarter provisoirement un des moteurs du roman d'hier, du roman bourgeois « périmé ». Les recherches sont orientées ailleurs. Nathalie Sarraute s'attache aux obscurs mouvements physiologiques, à des grouillements visqueux, des appels de glandes, des protestations intestinales (*Borborygmes, la seule voix humaine qui ne mente pas*, disait Barnabooth) à toute cette pâte première au-dessus de laquelle l'orgueil de l'homme plantait jadis la personne.

Ce qu'on peut dire de moins contestable de ces êtres nébuleux et souffrants, c'est qu'ils *sont là*. Comme des choses. Ce *Dasein* existentialiste est la seule certitude acceptée. Elle réapparaît dans ces romans comme un leitmotiv. La bonne assise dans un square au milieu d'un roman de Marguerite Duras « *est là* ». « Elle n'est personne pour personne. » D'ailleurs, il n'y a pas de personnes ; un être n'a ni dedans ni dehors... Il est là, c'est tout : l'étonnant est que ces êtres de néant parlent. S'ils ne se livrent pas à la philosophie par eux-mêmes jugée inutile des perpétuels agonisants de Beckett, ils barattent les lieux communs. Scribe scrupuleux, le romancier transcrit leurs propos, guettant l'accent tonique, la fantaisie syntaxique qui révéleront l'ébauche de sentiments ou de préférences.

Au lecteur d'aborder ces transcriptions dans l'esprit d'un archéologue résolu à déchiffrer une langue inconnue.

Pourtant les tenants du nouveau roman ne nient pas formellement que les êtres aient une individualité. Mais les autres seuls la perçoivent ou *croient la percevoir*. On n'existe que sous le regard de l'*autre*. Regard gênant, cuisant, blessant. Une jeune femme dans un roman de Nathalie Sarraute se tord comme un ver sous le regard d'un vieux monsieur. Elle cherche à s'adapter à l'image (d'ailleurs fort confuse)

que le vieux monsieur se forme d'elle. « *Il l'avait agrippée... Il la regardait qui gigotait un peu, qui se débattait maladroitement.* » Ici convergent les inquiétudes des romanciers. Le *Je* est fictif ; pourtant sous l'œil de l'*autre* je suis *le même*. Aussi le *je* et le *il* sont-ils un objet constant d'analyse et l'on raffine sur l'emploi des pronoms personnels. Parlant de lui-même le narrateur de la *Modification* de Butor, dit *vous* pour amalgamer lecteur et narrateur (mon histoire est votre histoire). Ainsi Gorz, dans la même situation, écrit « il » par défiance d'un *moi* fictif encombré de traditions étrangères et comme pour garder la neutralité.

ROYAUTÉ DE L'OBJET, CRÉPUSCULE DE L'INDIVIDU.

Un autre aspect des intentions du « nouveau roman » est la place accordée à l'objet. On sait le rôle éminent que lui confie Robbe-Grillet. Mais il ne s'agit plus de l'objet des romans d'hier, chargé de pensées, de nostalgies humaines, de l'objet « *support de l'âme du héros* », mais de l'objet qui *est là* (toujours le *Dasein*), pesant et dénué de signification. « *Autour de nous*, écrit Robbe-Grillet, *défiant la meute de nos adjectifs animistes ou ménagers, les choses sont là... L'objet doit renoncer à son faux mystère, à son intériorité suspecte.* »

Refusant la personne le « nouveau roman » refuse aussi *le style*, le souci d'écrire une œuvre d'art ; il ne s'agit pas de créer de la beauté, mais de sonder la réalité. Il refuse également l'anecdote qui tend trop aisément à *distraire* le lecteur, refuse, pour les mêmes raisons, l'*exotisme* et plus largement les avenantes commodités du décor. Le « nouveau roman », qui repousse les histoires singulières, s'installe également dans un espace nu, un no man's land ascétique. Par contre il cherche à *déconcerter* et, se reconnaissant entouré d'énigmes, s'accorde le droit de poser partout des énigmes supplémentaires, de rendre le mystère plus épais (ce qui est assez aisé car il suffit de supprimer dans le récit des faits importants ou de laisser dans l'ombre quelques traits essentiels de l'être mis en scène). Au lecteur de les deviner en étant attentif aux échos, reflets et réfractions.

Il en résulte que le « nouveau roman » se teinte de nuances policières. Cela est évident chez Robbe-Grillet, mais le lecteur de Cayrol est placé également devant un récit qui a l'aspect d'une double recherche : celle du lecteur tentant de reconstituer la trame de l'aventure, celle du « héros » qui ne faisant rien connaître de ce qu'il est et paraissant presque l'ignorer découvre lentement par ses actes ou au hasard des rencontres quelques éléments de son passé, de son état civil et le principal de ses aspirations. C'est ainsi qu'on le voit par ses mouvements, marches et contremarches (il s'agit d'une marche " à l'infini ") se tirer du néant et suggèrer les lignes d'un roman qui est plutôt piqueté que dessiné. Ce sont là, explique-t-on, « *des œuvres qui se font* » devant

nous. Et même souvent des « pré-romans », l'auteur laissant volontiers tomber le rideau au moment où son héros, surgissant de lui-même enfin, débouche dans la zone de l'action nouée où se développait le roman d'hier.

Les « nouveaux romanciers » aspirent moins à peindre qu'à révéler. Leur ambition est de dévoiler un aspect du monde demeuré inconnu. Ils se rapprochent ainsi de certains poètes modernes qui, véritables prophètes ou mages, s'emploient à résoudre les équations de notre destin. Sans doute, quelques-uns de ces écrivains, surtout Beckett, livré à une angoisse que son talent rend communicative, sont-ils mus par un incoercible besoin d'écrire, parallèle à la contrainte qui pousse leurs héros à parler ; presque toutes ces œuvres pourtant font songer à de patients travaux de laboratoire. Les critiques de l'école sont d'ailleurs habiles à nous montrer sous des récits aux lignes volontairement confuses des armatures subtiles et des intentions qui inspirent le trouble et le respect ; Bernard Dort définit le mécanisme intellectuel de Robbe-Grillet : « *Ce jeu où l'objectal renvoie au subjectif, le non-signifiant au sur-signifiant et la parodie à la tragédie* ». Pour Roland Barthes les romans de Robbe-Grillet fondent « *la littérature de déconditionnement* », et Olivier de Magny conclut à propos de Butor : « *Il recherche la réalité totale.* »

La mise en question de l'individu inscrite en tête du programme de l' « école » est légitime, comme toutes les mises en question, mais elle semble conduire les romanciers à une série d'impasses. Du côté du visqueux psychologique et des tropismes on ne va pas loin. Si le roman prend la forme d'une description du soi-même il rencontre les problèmes du continu psychologique ou spiritualiste, familiers aux journalintismistes et aux mystiques, que l'existentialisme refuse. S'il se consacre aux objets, il aboutit à des truquages.

En tout état de cause on ne peut éviter d'ailleurs de voir *les autres* et dès qu'il s'agit de les évoquer on s'aperçoit que les arguments tirés du désordre social ou de la disparition de l'équilibre bourgeois pour légitimer l'effacement des *personnages* n'ont qu'une faible valeur. Il y a des *personnages* au régiment, dans les prisons, au bagne. Et il y en a, partout, plus que jamais, dans les périodes de bouleversement et de transition comme la nôtre.

Il est vrai que Kafka a fait de l'individu un exemplaire de série, un numéro matricule. Mais la singularité du symbolisme où le conduit cette vue interdit qu'on fasse après lui du Kafka. Sans doute est-il possible d'évoquer à nouveau l'atmosphère tragique qui lui inspira *le Château* ou *le Procès* et tel est bien le cas des nouveaux romanciers, mais en lisant leurs œuvres on s'aperçoit que, négation de leurs propres intentions, dans l'instant même où ils refusent les *personnages*, ils s'affirment tous eux-mêmes comme des *personnages*.

En cherchant à dissoudre le moi des autres, ils proclament le leur et

finissent par décrire leurs inquiétudes ou leurs angoisses personnelles. Sans parvenir à se limiter à des descriptions phénoménologiques, ils effacent ce qu'il faut des êtres qui les entourent, accusent ce qu'il faut des objets rencontrés pour composer non pas un nouveau tableau du monde, mais la complainte ou l'épopée d'un moi douloureux et néo-romantique.

CE QU'ILS VEULENT FAIRE ET CE QU'ILS FONT.

Ce qu'il y a de plus curieux, de plus attirant dans le « nouveau roman » c'est ce qu'Olivier de Magny appelle « *la recherche d'une nouvelle approche de la personne* ». Cette intention se traduit surtout par des montages du récit insolites et la mise en place de projecteurs imprévus. De ce point de vue l'école doit beaucoup à Valery Larbaud. C'est son *monologue intérieur* (inspiré par Dujardin, repris par Joyce) qui a permis de placer le lecteur en face d'un perpétuel présent. Les faits se produisent devant lui au moment même où le monologueur les perçoit. Celui-ci s'avance dans la vie et vers l'avenir du même pas que le lecteur.

Il y a plus : le monologueur lui-même se révèle, se découvre en déroulant son film intérieur. Il peut même se révéler tel qu'il est et tel fut, lorsqu'il cherche à restituer un événement passé en suivant les démarches d'un narrateur qui, fouillant ses souvenirs, resoudrait une énigme dont il n'avait pas encore pu forcer le secret. Sur le théâtre intérieur d'un homme le passé, traqué, devient ainsi présent. Cette technique était celle de *Légende* de Clémence Dane, d'*Absalon* de Faulkner. Elle a été reprise par Claude Simon dans *le Vent*, par Butor dans l'*Emploi du Temps* avec l'arrière-pensée chez le premier d'effacer l'homme en ne laissant subsister que le sillage de son action.

Ces montages inhabituels, ce déplacement d'angles de prises de vues, ces formes nouvelles tonifient le récit. Ce sont les ornements de la littérature, sa parure de mode, sa guirlande du jour ou de l'année. Ils stimulent l'esprit, donnent à un livre par leur imprévu un poli de jeunesse, mais il ne faut pas s'abuser sur leur portée. Déplacer un projecteur c'est rarement donner un sens nouveau à la réalité.

La mise au présent d'un récit, par exemple, n'aurait valeur de révélation que si l'auteur était un voyant et transcrivait d'heure en heure une histoire qui aurait l'obligeance de se développer spontanément dans son esprit. En fait il n'en est rien ; cette histoire est bien de lui, il l'a ajustée, retouchée, tournée et retournée vingt fois, cent fois, sur son écran intellectuel, elle est déjà son passé.

Les « nouveaux romanciers » se flattent de révéler de nouveaux rapports entre les hommes et les choses, il ne me semble pas qu'ils y soient parvenus ce que nous voyons ce sont des procédés de présen-

ıation qui donnent l'*illusion* de rapports nouveaux. Entre tous les « nouveaux romans », un des meilleurs est le *Voyeur* de Robbe-Grillet. L'auteur se proposait d'y manifester que « *le monde n'est pas signifiant* » et que pour décrire l'homme il faut s'appuyer non sur l'idée de *nature*, mais sur celle de *condition*. Que trouvons-nous dans ce livre? D'abord et avant tout des objets auxquels l'auteur accorde le premier rôle. Il les décrit, mesure, pèse, bien décidé à ne les charger d'aucune influence humaine, à les déshumaniser, à nous offrir un univers de silence. Résolution à laquelle il ne se tient guère : tous ces objets, anneaux, cordes, poteaux, rochers, bien loin de se résigner à la neutralité, nous lancent dans une affaire humaine (que nous ne connaissons que par eux) et se mettent à hurler : « Mathias a violé Jacqueline. Il l'a tuée. » On ne vit jamais objets si bruyants, ni une tragédie policière humaine aussi complaisamment exposée par le chanvre, le bois et le roc. De nouvelle appréhension du réel, on n'en trouve guère, mais un nouvel éclairage du récit,contraignant le lecteur à jouer les Sherlock Holmes pour extraire du minéral les révélations qu'on attend d'ordinaire des bouches humaines. Sur les raisons « extra-naturelles » qui déterminèrent l'acte de Mathias aucune clarté.

Que peut-on penser en effet du « trou » ménagé au milieu du récit pour que le crime ne soit pas explicitement conté? A défaut d'autre justification proposée, on constate que ce silence central ne s'explique, du point de vue de la vérité, que dans la mesure où un meurtrier réussit à effacer de son esprit le souvenir de son acte. Mais un pareil coup de gomme ne saurait être que passager, on ne peut l'étendre à tout un récit qu'en y appliquant l'ingéniosité de ces peintres d'assiettes qui cachaient le lapin dans les feuilles d'un arbre. Au total deux intentions, l'une philosophique, l'autre psychologique, conduisent à organiser le roman d'une manière imprévue et à mettre en œuvre de nouvelles formes. Le résultat n'est pas à dédaigner et, grâce au talent de Robbe-Grillet, ce roman exerce une indiscutable fascination. L'étrangeté de la méthode employée en interdit d'ailleurs la répétition. Il est des trouvailles qui épuisent du premier coup leur vertu.

Bernard Dort a clairement vu l'obstacle auquel se heurte la création des nouvelles formes. « *Le danger de Robbe-Grillet c'est le Robbe-Grilletisme, celui de Natalie Sarraute son infrapsychologie.* » Autrement dit le « roman nouveau » en est au stade de la recherche, situation honorable, mais qui ne prend sa pleine valeur que le jour où les recherches ont abouti. Et il ajoute qu'il faudra bientôt passer à un « *nouvel ordre* » — expression où pointe chez lui une intention politique, manifeste aussi chez plusieurs critiques de soutien, dont Roland Barthes pour qui le « nouveau roman » détruit les « mythes bourgeois ».

Michel Butor fonde pourtant de grands espoirs sur ces « *formes*

nouvelles ». « *Elles révéleront*, écrit-il, *dans la réalité, des choses nouvelles, des liaisons nouvelles et feront évoluer le roman vers une espèce nouvelle de poésie à la fois épique et didactique.* » C'est possible. Il serait cependant raisonnable de penser avec Renan qu'on va de l'idée à la forme plutôt que de la forme à l'idée. Le simultanéisme de Dos Passos et de Bromfield, l'unanimisme de Jules Romains ont donné à plusieurs ouvrages un incontestable accent d'originalité. Peut-on dire qu'ils aient apporté quelque clarté imprévue sur la vie des hommes et la psychologie des masses? La *Modification* de Butor qui utilise fort habilement les apports de Larbaud et de Faulkner et fixe la psychologie du narrateur (cette fois il s'agit bien de psychologie) par des actes et non pas des analyses, est un bon roman, mais il ne nous révèle rien sur le mécanisme d'une décision.

On ne discute pas l'intérêt de ces tentatives ; ce serait répudier les leçons de l'histoire littéraire que de nier la valeur des formes nouvelles. Mais ce qui paraît imprudent dans la situation du « nouveau roman », c'est sa prétention d'apporter une vue inédite de l'homme et d'annuler les apports du roman d'hier — en somme de faire une révolution. Aucune œuvre de l'école ne justifie encore cette assurance. Mais si l'on reste réticent en face de certaines professions de foi agressives, naturelles au reste chez ceux qui veulent s'affirmer en s'opposant, on reconnaît et l'on admire le talent de Beckett, de Butor, de Robbe Grillet, de Cayrol. Ils ne font peut-être pas tous exactement ce qu'ils entendent faire, mais leurs dons, leur sensibilité ou leur ingéniosité leur permettent de traduire avec force l'anxiété du siècle.

Il est probable d'ailleurs que les préoccupations formelles auxquelles ils attachent aujourd'hui une valeur excessive s'estomperont, ce qui leur donnera plus de liberté encore pour affirmer leur incontestable originalité.

S'ils persistaient, néanmoins, dans la voie où ils se sont engagés, peut-on croire qu'ils réussiront malgré tout à transformer le roman? Dans la mesure où ils maintiendront leurs positions antispiritualistes, antipersonnalistes, on peut en douter car, pour les justifier, il faudrait transformer la nature de l'homme. Mais s'ils devaient, comme l'espère Butor, faisant allusion j'imagine à quelque nouvel *Ulysse* (celui de Joyce) qu'on ne nous a pas d'ailleurs encore présenté, s'ils devaient créer, par la voie du roman, une « *espèce nouvelle de poésie épique et didactique* » ils auraient peut-être fondé un genre, mais, comme l'expression même le suggère, fort éloigné du roman et dont l'existence ne nuirait en rien à celle de la maison mère. Le roman de mœurs et de caractères, étayé sur des observations psychologiques indéfiniment renouvelables, possède ce merveilleux privilège de travailler sur une matière qu'on ne saurait épuiser, chaque année nouvelle proposant des modèles nouveaux. C'est assez pour que ce « roman périmé » soit assuré de rester toujours jeune.

REVERZY ET LE « NOUVEAU ROMAN ».

On voit dans quel réseau d'intentions se situe, pour revenir à lui, le « roman » de Jean Reverzy. L'infra-monde de Natalie Sarraute échappe à la volonté de ses personnages comme les commandes locomotrices à celle du narrateur engagé dans son corridor. Marguerite Duras en s'attachant à prouver le néant des dialogues humains explique la résolution prise par Reverzy de substituer aux conversations des ho, des ha et des hi. Les changements de rythme du temps intérieur auxquels Cayrol est attentif éclairent sur cette mise au ralenti des actes dont le *Corridor* donne un autre exemple.

Mais si les sources sont apparentes, l'intention particulière de Reverzy reste obscure. L'auteur pourtant, par un épigraphe et un commentaire propose deux explications. Voici l'épigraphe : « *Une science est à naître qui se préoccupera de l'approche des vivants, de leur contact, de leur retrait, des mouvements de leurs corps et de leurs membres. Science qui serait celle de la solitude de l'homme et, par là, celle de l'homme même : c'est pourquoi elle n'a encore tenté personne.* »

Et voici le commentaire : « *Dispersé dans des efforts dérisoires qui absorbent jusqu'à sa vie intérieure, le héros de ce récit insolite personnifie l'impuissance de l'homme pressé par le temps, cerné par un univers statique et hostile.* »

Que l'étude des mouvements de l'homme, que la science qui en pourrait naître doive prouver la solitude de l'homme, ne paraît pas encore évident ; on souhaiterait une explication. Je ne vois pas davantage comment une série de chutes dans un corridor prouvent l'hostilité de l'univers statique. Par contre ce qu'on finit par dégager de la lecture (laborieuse) de cet ouvrage, c'est l'impression d'assister au rêve douloureux d'un malade dont le système nerveux est tragiquement altéré. Le trouble que cette situation réussit par moments à inspirer prouve le talent de l'auteur, mais nous laisse à bonne distance des conclusions qu'on entendait nous suggérer.

PARMI LES LIVRES :
LE JOURNAL DE LÉAUTAUD (1925-1927).

Dans le tome V du *Journal littéraire* de Paul Léautaud (Mercure de France), l'acidité de l'auteur s'accentue. Il n'épargne guère ses amis, lance des jugements féroces sur des écrivains parfaitement estimables et s'abandonne à tous les démons de la jalousie. « *La bouffonnerie qu'est pour moi l'apothéose de Valéry. Je le trouve très intéressant quand il écrit en prose, mais ses vers...* » Il s'acharne contre lui (Gide pourtant lui disait : « Valéry vous aime beaucoup »), dénonce son « cabotinage », l'accuse de ne penser qu'à l'argent (c'est là que le bât le blesse : Valéry gagne sa vie, lui sa pitance) et consigne avec délices

des jugements dédaigneux que Gallimard portait (dit-il) sur son auteur. Le jour de la réception de Valéry à l'Académie, Léautaud va se planter à la porte pour se repaître de son « ridicule ». Pourtant il trouve fort bon de vendre 20 000 francs des lettres que l'auteur de la *Jeune Parque* lui a adressées.

Il était décidément dangereux d'approcher Léautaud. Non seulement il accable de son mépris les directeurs de journaux et de revues qui l'emploient, mais il recueille avec une joyeuse férocité les potins défavorables qui courent sur leur compte. Parmi les écrivains qu'il coudoyait, seul Gide est épargné. La franchise avec laquelle celui-ci parle de ses aventures homosexuelles l'enthousiasme et il greffe sur ses louanges des confidences très précises sur les expériences qu'il a lui-même réalisées dans ce secteur.

La « panthère », sa maîtresse occupe encore une grande place dans ce livre, il décrit leurs rencontres en s'attachant à montrer le charme et l'ingéniosité de leurs inventions libertines. D'ailleurs il la hait, mais ne peut s'en passer.

Parfois poli, voire cérémonieux, quelquefois insolent, souvent mufle, toujours susceptible, collectionneur de ragots qu'il accepte sans aucun esprit critique dès qu'ils révèlent la bassesse d'un homme, rassemblant en lui une bonne partie des traits qui peuvent rendre un être odieux, il ne réussit pas cependant à susciter l'hostilité du lecteur. On en revient toujours là avec lui : il est trop malheureux pour qu'on le condamne. Et, il faut l'avouer, il amuse. On est désarmé en face d'un écrivain qui livre avec tant d'impétuosité et de naturel le film de sa vie, de ses pensées, de ses amours. Il sait voir et décrire, son style est simple, excellent, son récit galope. Il fait revivre en lui le comique de ces bouffons de Shakespeare qui étalent leurs peurs, leurs haines, leurs appétits, leurs turpitudes. Il plaît même par cette franchise totale. Bien qu'il parle le plus souvent des écrivains dans l'esprit des valets de chambre de comédie qui déblatèrent contre les défauts ou les manies de leur maître, il voit souvent juste quand il juge leurs œuvres. Il avance même des remarques profondes : « *Les grands livres, les livres qui comptent, sont écrits sur le même ton, du commencement à la fin. La Chartreuse. Le Neveu de Rameau.* » Bref, il est absurde, intelligent, odieux et... sympathique. Le Diogène et le Thersite de l'édition.

REAPPARITION D'ANGELO

De son roman *Angelo* qui vient de paraître (Gallimard), Jean Giono explique qu'il naquit en 1934. Un jour, devant un commissariat de police, au cours d'un hiver marseillais pendant lequel, la nuit, « *il écoutait les trains charger au galop du côté d'Aubagne en brandissant leurs sabres sonores* ». C'est la première fois qu'un écrivain à utilisé à la fois les locomotives et la police pour faire surgir un hussard. La

première fois aussi qu'un romancier publie lui-même la première version d'une de ses œuvres. *Angelo*, en effet, est un premier état du *Hussard sur le Toit*. Giono l'écrivit en six jours, alors que le *Hussard sur le Toit* l' « occupa » huit ans.

Tout paraît stendhalien dans ce livre, comme dans les autres ouvrages de ce cycle. Chasse au bonheur, culte des passions, « espagnolisme ». Certaines expressions, familières à Henri Beyle, soulignent cette identité : « *Angelo, serré près de lui était au comble du bonheur... Le balancement du pont, la profondeur de la gorge mirent Angelo au comble du bonheur... Angelo pensait au sublime... Vous êtes un homme sublime, mon enfant*, dit le grand vicaire... *Il n'y a pas de tâche plus noble que la poursuite du bonheur.* » Très stendhalien aussi ce que Georges Blin dans un récent article sur Henri Beyle nomme *les restrictions du champ*. Sauf dans quelques pages, la ligne d'horizon est toujours le champ visuel d'Angelo et les paysages, les êtres et les troupeaux battent tous du mouvement de son cœur.

Stendhalien de première ligne, frère posthume de Fabrice, le colonel Angelo Pardi qui, après avoir tué en duel à Turin un espion de l'Autriche (en 1831 si je ne m'abuse), passe en France, s'enivre de la beauté des paysages provençaux, de l'amabilité ou de la violence des hommes et se voit naturellement porté par le flux de son destin au milieu d'un groupe de conspirateurs de tous poils, un marquis, un archevêque, un vicaire général assistés d'une vingtaine de cavaliers de haute école costumés en bergers qui dévalisent le trésor au bénéfice de je ne sais quelle cause plus ou moins « charbonnière ».

Qu'importe d'ailleurs la cause? C'est de passion qu'il s'agit : le grand vicaire, préparant son café, lance ses comparses en moralisant (sa morale c'est la réussite) dans des aventures amoureuses qui peuvent servir « la cause », ou des crimes qui peuvent l'enrichir ; le marquis de Théus, Brummel sauvage de l'aristocratie montagnarde, prépare — pour le plaisir — des attaques de diligence ; la radieuse Pauline s'éprend de ce septuagénaire, ou plutôt de son héroïsme et de son énergie. Quant à Angelo, prince des sabreurs, c'est à peine un homme, plutôt une force, un personnage de mythologie, le demi-dieu à fines moustaches de la passion pure.

Le roman dont nous connaissons tous pourtant l'autre version, celle qui naquit de huit années de travail, fixe l'attention de nouveau et nous entraîne, comme si nous ne savions rien encore des personnages. C'est assez dire sa qualité ; mais puisqu'il faut bien comparer, *Angelo* a moins d'épaisseur que le *Hussard* (le contraire donnerait à désespérer du travail) ; les fils de l'aventure ne sont pas si fortement noués, les dialogues ont parfois le rythme sec et prévu des assauts d'armes dont ce livre est bruissant et peut-être est-on plus souvent conquis par l'impétuosité du mouvement que par la logique des scènes qu'il entraîne. Cette réserve au reste ne porte pas sur tout le récit et,

pour ne citer qu'un exemple, le dernier chapitre qui rapproche enfin Angelo et Pauline encore inconscients de leur amour, cette pause placée entre deux êtres ardents, cette pause qu'on pourrait nommer *Le Bonheur dans le Silence*, rassemble comme dans une oasis les courants de poésie qui sillonnent le livre.

Il me semble qu'on voit mieux maintenant comment le premier Giono, celui de la Haute Provence, de ses pâtres et de ses troupeaux est devenu l'auteur de ces récits stendhaliens. Le panthéisme qui inspirait ses églogues ou ses puissantes « batailles dans la montagne » a été relayé par cet autre élément unitaire qui anime les œuvres stendhaliennes, la passion. On peut dire des combats et des émeutes que Giono décrit dans ses derniers romans ce qu'il écrivit lui-même de l'historien Pardi auteur de la *Révolution en Piémont* : « *La révolution ne l'intéresse pas, ce qui l'intéresse c'est le mouvement des passions.* »

Ce « mouvement des passions » ramène au stendhalisme d'*Angelo*. Les romans de Stendhal sont liés à sa vie, à ses expériences, aux impératifs catégoriques de sa personnalité, à son ardeur, à ses refoulements, à la lutte contre le libertinage qu'il entreprit pour préserver son idéalisme, à ses vues sur la cristallisation, la politique, l'énergie, les voyages, l'égotisme et la musique. Chaque phrase tient à une fibre de son cœur. Peut-on être stendhalien sans être Stendhal ? Quand on y regarde de près on constate que, si Angelo fait invinciblement songer à Fabrice, on ne sent pas en lui cette singularité, cette complexité de l'univers intérieur de Stendhal que Fabrice reflétait. Nous en concevons parfois un malaise, le sentiment d'un léger porte-à-faux. Giono a-t-il vraiment avantage à stendhaliser ? Il a l'imagination, l'élan, le talent, la *personnalité*. Ses derniers romans, ce roman même dont personne ne conteste l'attrait, n'auraient-ils pas gagné encore, s'il avait éliminé ces mots et ces mouvements qui font songer à un pastiche ?

ORTEGA Y GASSET

Le recueil d'essais du grand critique espagnol, Ortega y Gasset, publié chez Plon sous le titre *Le Spectateur Tenté* (traduction Mathilde Pomès, excellente) révélera aux lecteurs français la place que Gasset accorde à l'inconscient. A propos de la chasse, à quoi est consacrée une importante partie de ce livre, Gasset déplore qu'on n'ait jamais écrit une histoire des conceptions du bonheur. Elle serait révélatrice. Pendant des siècles, pour l'aristocratie, le plaisir majeur fut la chasse. Ce choix obstiné prouve que la chasse est plus qu'une distraction parmi d'autres. Après une longue analyse des caractères essentiels de ce sport, Gasset conclut qu'il offre à l'homme « usé » depuis des siècles par la complexité de la vie sociale, la seule grande évasion possible, le retour à l'ère paléolithique, à l'âge des instincts, quelque chose comme les grandes vacances de la civilisation. Gasset soutient aussi que la

chasse est encore une sorte de cérémonie religieuse, mais sur ce plan il n'est ni clair, ni convaincant.

Goethe fournit au critique l'occasion de préciser sa conception du moi : chacun de nous a, inscrit dans son inconscient, une sorte de programme de vie idéal. Ce faisceau de « possibles » représente notre vérité. S'en écarter c'est manquer à son devoir. On peut d'ailleurs y manquer par l'effet de certaines qualités. C'est le cas des laborieux qui acceptent allègrement de travailler dans n'importe quelle direction. Ainsi Goethe aurait contrarié son destin en acceptant de devenir un fonctionnaire comblé de devoirs et d'honneurs à Weimar. Il aurait commencé alors à « dévivre », à nier « son moi authentique ». Proposition bien discutable. Beaucoup d'êtres, sans doute, se trompent sur leur vraie nature, mais il ne semble pas que ce soit le cas de Goethe qui, à Weimar, à réalisé ce désir d'action, de prise directe sur la vie qui tourmente son second Faust.

Ce sont les essais sur l'amour, je crois, qui retiendront le plus vivement l'attention du lecteur. Chacun de nous est un système de préférences et de dédains. (Système aussi immuable que notre caractère qui reste « *imperméable à tout ce qui nous arrive* »). Par son choix amoureux l'homme manifeste ce qu'il est et la plupart du temps, il ne se trompe pas. Le physique n'est pas le facteur déterminant, on peut goûter de violents plaisirs physiques avec des femmes qu'on n'aimera jamais et d'ailleurs « *il n'est pas facile, d'éprouver un amour qui ne soit que physique* ». Au reste très peu d'êtres aiment réellement. Pour aimer ainsi il faut qu'aient été mises en jeu les préférences de notre inconscient. Mais, dans ce cas même, on peut aboutir à un échec, non parce que l'on s'est trompé sur la nature profonde de son partenaire mais parce que celui-ci (ou celle-ci) ne réussit pas à être de plain-pied avec son vrai moi.

Une fois que l'amour est déclenché, avec ce qu'il comporte d'obsession, on entre, d'après Gasset, dans une période d'automatisme pur où « *les dons, reprises, empressements et dédains* » se succèdent dans un ordre éternellement identique. « *Une fois déclenché, le mécanisme de l'amour se poursuit avec une désespérante monotonie.* » Mais le point central de sa thèse reste l'idéalisme de l'inconscient et la réalité du véritable amour, « réalité » signifiant qu'il traduit à la fois les plus authentiques aspirations de celui qui s'éprend et son adaptation à la nature profonde de celle dont il s'éprend. Sur ce thème la conviction de Gasset est absolue mais elle lui est inspirée moins par des raisons démontrables que par l'effet d'un postulat optimiste de base. « *Si l'amour se fondait sur l'erreur*, écrit-il, *la vie serait une constante absurdité.* »

Cette thèse pourrait être indéfiniment discutée, au même titre que les attaques de Gasset contre Stendhal et la « cristallisation » et que sa conception de don Juan. Pour lui ce héros aux multiples visages est

l'incarnation de l'hédonisme sévillan et l'archétype des hommes qui ne cherchent pas à conquérir les femmes, mais « *à qui les femmes font la cour* ». On est tout prêt à le croire, mais on désirerait savoir pourquoi il est de toute évidence que « *la mort se profile toujours tragiquement à côté de la belle silhouette du séduisant Andalou* ».

On aimera, parmi les autres essais de ce livre, un court essai sur la religion des voluptés terrestres pratiquée par les Andalous et un « prologue » aux mémoires du célèbre capitaine Contreras, qui, au début du XVIIe siècle, tua beaucoup d'ennemis par fidélité à son métier et plusieurs amis pour sa commodité personnelle. Gasset voit en lui le type de l'aventurier, c'est-à-dire « *de l'homme sans imagination qui s'abandonne à ses impulsions* » et il situe le portrait dans une analyse psychologique du peuple espagnol au temps d'Olivarès qui est remarquable.

GIRAUDOUX, PAGNOL, MICHEL CALONNE, MAURICE PONS

On a récemment publié deux posthumes de Giraudoux : *Portugal* et *La Menteuse* (Grasset). Le premier a été écrit à Lisbonne, alors que, après la défaite de 40, Giraudoux était parti à la recherche de son fils. Il a vu ce pays de pastel, charmant et pacifique, alors que l'angoisse de notre désastre lui serrait le cœur. Ce ne sont pas pourtant des mots de désespoir qui sont venus alors au bout de sa plume, mais des tableaux « ravissants » où ses sentiments réels n'apparaissent qu'en filigrane. Telle était la forme de son génie : il ne pouvait donner qu'une version essentiellement littéraire et même précieuse de ses émotions. A Tolède, une auto de fugitifs venue de Rotterdam a rendu le dernier soupir dans un hangar. « *Dans la ville la moins pitoyable aux autos malades, elle est là, à la fin... Pas de pelouses pour cimetières d'autos. Tout pour un cheval mort, un âne mort. Rien pour une Buick à son dernier souffle. Tout pour un homme mort. Rien pour une carrosserie expirante, etc.* »

A Lisbonne l'infortune de l'Europe s'avance par couples : « *Si vous voulez le plus grand agioteur de Hollande, il est là au bras de son infirmière, il bégaye, il patine... Si vous voulez voir celui qui a régi sept fois la France, le voilà qui vous fait signe portant lui-même le moïse de sa fille... on ne les sépare pas. On ne sépare pas ce chef d'armée polonais de ce collectionneur écossais de dessins, cette impératrice de ce champion de tir... Voilà deux vieillards qui se tiennent par la main ; l'un vient d'Ostie, l'autre de Monaco. Ils se sont pris pour la première fois la main à Bilbao, ils ne l'ont plus lâchée. Si vous voyez un passant seul, c'est qu'il ne vient pas d'Europe, c'est qu'il y va.* »

A Lisbonne tous ceux que Giraudoux rencontre ce ne sont pas exactement les hommes qu'il a connus, mais leurs sosies. Et Giraudoux multiplie les variations sur le thème : chacun, après le désastre, est

devenu « le sosie de soi-même ». A Viseu, Giraudoux est dans un de ces soirs « *où notre vie nous regarde* ». Il y en a en effet, mais cette idée juste et profonde est reprise et triturée dans une série de couplets qui l'étirent jusqu'à l'extrême pointe du *concetto*. L'homme qui surgit au seuil de la première maison de la ville, Giraudoux ne l'a jamais vu, mais il sait tout, lui, de l'enfance de Giraudoux ; celui qui surgit à la première fenêtre, tout de sa jeunesse. Ainsi, pendant six pages, l'exilé « *défile devant chaque acte, chaque geste, chaque parole, chaque heure et chaque portrait de sa vie* ». C'est très joli, un peu surprenant par la maîtrise horlogère de soi-même que cela révèle en de pareilles circonstances, c'est la suprême réussite d'un poète Louis XIII jeté dans la tourmente 1940.

Le danger de la préciosité c'est qu'elle ne fleurit qu'à la frontière du goût. Je ne suis pas du tout sûr que le « *monologue du bégonia* » (qui voudrait planter des hommes) soit du bon côté de cette ligne idéale. Par contre « *Combat avec l'Image* », confrontation de Giraudoux « vaincu » avec un dessin de Foujita et complainte d'une petite femme nue (de papier) qui proclame l'éternelle survie de l'art est une réussite merveilleuse, toute intelligence et sensibilité contenue, vraiment digne des anthologies.

La Menteuse roman inachevé, inquiète par sa terrible subtilité. La vie de Nelly est serrée entre deux erreurs, l'erreur de Gaston qui la croit mère, l'erreur de Réginald qui la croit vierge. Ni mère, ni vierge, cette jeune femme se révèle en réalité une menteuse. Menteuse par amour ou plutôt par politesse, toujours prête à livrer à chacun de ses soupirants la version d'elle-même qu'il souhaite... L'aventure, ainsi montée se déroule loin du réel, parmi les signes des signes.

— *Le Château de ma Mère* (Pastorelly) fait suite à *la Gloire de mon Père* où Marcel Pagnol avait commencé de feuilleter pour nous ses souvenirs d'enfance. En ce temps-là, le jeune Marcel n'avait qu'une passion, la chasse ; la chasse que pratiquent les petits piégeurs de dix ans sur les plateaux déserts de Provence, au milieu des bonnes senteurs du maquis. A l'idée de retourner en classe, quand les vacances prenaient fin, Pagnol préparait avec gravité son suicide. Mais par bonheur, comme la plupart de ceux qui l'entouraient, il n'était pas ferme en ses desseins. Légèreté qui lui permettait de venir retrouver chaque dimanche un petit lutin des pierrailles, son ami Lili, âme tendre qui ne laissait paraître un filet de férocité qu'à l'égard des oiseaux. Avec ses souvenirs de chasse et ses souvenirs de Lili, Pagnol a composé un livre qui tient de l'églogue et de l'épopée comique. La dernière partie porte au premier plan une figure délicate et sensible, celle de la mère de l'écrivain. Les scènes qu'elle anime reflètent la piété que le conteur attache à un souvenir entre tous cher. Une émotion surgit alors, qui est peut-être le meilleur de ces confidences.

— Si le néo-réalisme prospère, le fantastique ne manque pas d'a-

deptes. Parmi d'autres Pieyre de Mandiargues, Marcel Brion, Henri d'Amfreville, André Deslandes, Vassily Photiadès, Noël Devaulx affirment leur fidélité à l'insolite. Et voici une nouvelle recrue, Michel Calonne qui rassemble dans un livre de nouvelles, *Le plus jeune fils de l'Ecureuil* (Robert Laffont) une série de nouvelles étranges. Je n'ai pas été convaincu par l'aventure de cet archéologue qui s'entretient familièrement dans les souterrains d'une pyramide avec un scribe mort, il y a cinq mille ans. Un peu trop près de « science fiction », à mon gré, le récit d'un voyage interstellaire qui dure 157 ans ; mais la rencontre d'un alpiniste, dans une vallée oubliée, avec un enfant qui est lui-même, les tribulations de navigateurs que les indigènes d'une île perdue prennent pour des dieux révèlent un heureux pouvoir d'invention. Excellente aussi la nouvelle (celle-là fort loin du bizarre) qui retrace la grande épreuve d'un prêtre à qui une trop belle jeune fille inspire une violente passion. Ecrits avec une élégante précision ces récits sont d'un authentique conteur.

— Maurice Pons a prouvé son talent dans *Virginales*. Son roman *Le Cordonnier d'Aristote* (Julliard) est un peu décevant. Les jeunes gens qu'il a rassemblés autour d'un professeur et d'une actrice sont pourtant dessinés d'une main sûre. Mais la marche du héros s'avançant au milieu des révélations bouleversantes prodiguées par le catéchisme marxiste nous conduit une fois de plus à cette constatation que les romans de propagande s'éloignent de la vie dans la mesure même où ils se font plus pressants.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Hotel Drouot 1958 — A la faveur des vacances, l'Hôtel Drouot — l'*Hôtel*, comme disent les habitués — vient de remettre ses chambres à neuf. Mais on aura beau moderniser revêtements, éclairages, ventilation, un délectable parfum de poussière, de sueur et de moisissure, émanant des mille objets qu'on y déverse d'un bout à l'autre de l'année et des êtres de toute provenance qui s'y côtoient, continuera de flotter dans ces salles. Tout Hôtel des Ventes, même le plus somptueux, nous rappelle qu'ici-bas posséder n'est qu'un leurre. Le petit marteau du commissaire-priseur, qu'il adjuge un Titien ou un panier de vaisselle ébréchée, a la voix sèche de l'Ecclésiaste.

Chaque fois qu'au cours d'une vacation de tableaux mes yeux s'arrêtent sur le mobilier permanent de l'Hôtel, les chaises, gravées aux initiales C. P., qui sont celles des commissaires-priseurs mais aussi celles de Camille Pissarro, me font penser aux ventes désastreuses auxquelles furent contraints les Impressionnistes. Bien après que les toiles de Manet et de Cézanne eurent commencé à être recherchées, celles de Pissarro ne trouvaient pas preneur. A Georges Lecomte, mort cet été — l'un des seuls témoins qui restât de ces batailles héroïques — revient l'honneur d'avoir mis Pissarro au premier plan. Sans avoir l'œil d'un Duranty, d'un Burty, d'un Geffroy, d'un Mirbeau, par son éloquence, aussi chaleureuse que son teint qu'avivaient une barbe blanche et l'habit vert, Georges Lecomte sut faire accepter l'Impressionnisme à l'Institut même, bien que, longtemps après son élection, on y traitât encore Cézanne et Rodin d'imposteurs ou d'impuissants.

En revoyant les prix auxquels furent adjugés, jusqu'en 1930, dans ces mêmes salles de l'Hôtel Drouot, tant de chefs-d'œuvre, comment ne pas revivre les épreuves physiques et morales qui accablèrent leurs auteurs, ne pas épiloguer sur les aveuglements de la mode, de la critique, je ne dis pas des experts, ces derniers n'ayant pour mission que de garantir l'authenticité d'une œuvre et sa valeur au cours du jour.

Il est vrai qu'en ces temps à la fois bénis et maudits, où le génie courait les rues, mais sans qu'on le reconnût, le « marché » était loin d'être organisé comme de nos jours. Les amateurs et le commerce d'art n'avaient guère d'yeux pour le présent. Les catalogues des ventes publiques comptaient surtout des œuvres anciennes. Il fallait la patine des siècles pour que le public se sentît rassuré. On ne spéculait sur la peinture que dans des sphères très limitées. Le commun des mortels avait la sagesse d'avouer ne rien y connaître en art. On laissait Ingres et Delacroix à leurs démêlés ; un Courbet n'était guère connu que pour ses fanfaronnades. Et c'est moins par ostentation ou pour faire un placement fructueux que *pour le plaisir* que les bourgeois s'offraient un « *cadre* ». Le « *Salon* » unique leur permettait de choisir un portraitiste, indiscutable puisqu'il avait été sacré par ses pairs, *hors concours*.

C'est à l'Hôtel Drouot — et voilà qui explique son nouveau lustre — que se font ou se défont aujourd'hui — et par de nouvelles méthodes — les consécrations. Mais, bien qu'on n'ait jamais acquis tant de toiles, les vrais initiés sont plus rares que jamais. Le vieux Durand-Ruel, qui évita la ruine de justesse, écrivait : « Un véritable marchand de tableaux doit être prêt à sacrifier au besoin son intérêt apparent à ses convictions artistiques, en préférant lutter contre les spéculateurs que s'associer à leurs agissements ». Parmi ses confrères actuels en est-il beaucoup qui pourraient tenir ce langage ? Et parmi nos artistes, transformés bon gré mal gré en veaux d'or, sont-ils nombreux ceux qui pourraient écrire, comme Van Gogh à Théo : *L'ambition n'est pas compatible, heureusement pour nous, avec le métier que nous faisons. Nous devons prévoir le siège de l'insuccès qui durera toute notre existence. Je ne tiens ni à ma santé, ni à mon bonheur, ni à ma réussite ?* »

CLAUDE ROGER-MARX

LES RENCONTRES DE GENÈVE. — 1958 a vu Genève devenir *Cité de l'Atome*. Pas de mois qu'il ne s'y réunisse une conférence d'atomistes. Ce fut, en juillet, celle des experts de la détection — possible — des expériences nucléaires. Puis, le 1er septembre, le Congrès de l'utilisation pacifique de l'atome. Cinq ou six mille savants y venaient du monde entier tandis que s'ouvraient au public deux expositions pleines de réacteurs, Zeta, spoutnik, etc. Le 31 octobre verra une autre conférence pour la suspension des essais nucléaires, pendant un an

sur le désir des E.-U., ou définitivement selon le vœu exprimé par l'U.R.S.S.

Les échanges de vues entre spécialistes de l'uranium 235 ou 238 et de la fission ou de la fusion peuvent-ils laisser indifférents les non-spécialistes ? Après les cris d'alarme lancés par Heidegger, Albert Schweitzer, Bertrand Russell, Karl Jaspers, philosophes éminents, M. Anthony Babel et les organisateurs des intéressantes Rencontres Internationales qui se tiennent chaque année en septembre sur les bords du lac Léman ont décidé de mettre à l'ordre du jour de la XIIIe session : « Les conséquences biologiques, sociales, morales, philosophiques, spirituelles, religieuses, des nouvelles découvertes. » Premier orateur qualifié pour traiter de l'*Homme et l'Atome*, le physicien français Louis Leprince-Ringuet, découvreur du *meson pi* dans le laboratoire de Maurice de Broglie, avait déjà posé dans son beau livre *Des Atomes et des Hommes* le problème de la responsabilité morale du savant. Question d'autant plus délicate que le savant ici est un chrétien. Ce n'est pas la seule. Leprince-Ringuet analysa la psychologie nouvelle du chercheur scientifique qui travaille à présent en équipe et, dans l'ordre nucléaire, la plupart du temps pour un Etat. Dans ces conditions, demeure-t-il libre ?

Auteur du fameux *principe d'indétermination* (cette fois il s'agit de la liberté des électrons), l'Allemand Werner Heisenberg — visage rose, esprit vif et père de sept enfants — se défendit de l'extension donnée à sa formule. Les mathématiciens, dit-il, ne devraient jamais employer le langage ordinaire. Etudiant les problèmes philosophiques de la physique moderne, Heisenberg rapprocha les découvertes de Plank (quanta) des conceptions de Platon. Actuellement, on s'éloigne des particules insécables de Démocrite. Quant à lui, des « nuances » le séparent de Louis de Broglie.

Mme Marie Ossowska, distinguée titulaire d'une chaire de science morale à l'Université de Varsovie, avait choisi pour sujet *Physique et Attitudes morales*. Evoquant la terreur de l'an mille, condamnant l'usage de la bombe atomique qui inspire une psychose analogue, elle proposa une comparaison qui fit sourire : « Les sciences sociales sont pour l'homme politique ce que le réverbère est pour l'ivrogne, l'ivrogne y cherche non une lumière mais un point d'appui. » Au fait, à quelles sciences sociales cette charmante Polonaise faisait-elle allusion ?

En écho lointain des dialogues de Mme de Staël et de Benjamin Constant, M. Charles-Noël Martin devait au château de Coppet discuter avec l'auditoire de l'étrange situation où nous sommes : deux cents bombes ont déjà explosé depuis celle d'Hiroshima, et comme M. Jourdain faisait de la prose, nous faisons la guerre sans le savoir. Les ondes radio-actives poursuivent déjà leur cheminement maléfique. Préparent-elles dans quinze ans « le crime de l'avenir », selon le mot de J. Rostand ? L'humanité s'est-elle engagée imprudemment dans l'ère atomique ?

Il résulte sans nul doute des brillants exposés et entretiens des Ren-

contres Internationales auxquelles participaient aussi Emmanuel d'Astier de La Vigerie, Daniel Bovet, le R.P. Dubarle, le pasteur Boegner, qu'on ne saurait trop méditer sur *l'Homme et l'Atome*.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

LE CINÉMA. — On n'a pas encore présenté au public de Paris les films « importants », en particulier ceux qui ont concouru à Venise, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que les autres soient plus mauvais pour cela.

Je viens, en tout cas, de passer une agréable soirée grâce à notre bon Noël-Noël, dont le dernier film *A pied, à cheval et en spoutnik*, m'a paru supérieur au précédent, *A pied, à cheval et en voiture*.

L'argument est de pure loufoquerie. Martin, Français moyen, retiré à la campagne où il soigne une légère amnésie, voit arriver un beau jour dans son jardin un chien et une souris. Ces animaux tombent du ciel, puisqu'ils ont été largués d'un spoutnik russe. Martin les adopte et refuse de les rendre aux autorités, ce qui provoque des complications diplomatiques. Enfin, on le prend par la douceur. Les Soviets l'invitent à Moscou, où il emmène ses deux petits compagnons. Là, pendant qu'il visite la nouvelle fusée géante qui pourra emmener des hommes dans les espaces interplanétaires, la mise à feu se déclenche par hasard et Martin part vers la Lune avec un savant russe, à 80 000 kilomètres à l'heure. Dans les films comiques, les choses se terminent bien. Après un curieux vagabondage, la fusée reprend mollement contact avec le sol et Martin retrouve la 4 chevaux, avec laquelle, conducteur prudent, il ne dépasse jamais le quarante à l'heure.

Il est bien évident que nous naviguons dans la fantaisie. La visite en U.R.S.S. ne prétend pas plus au réalisme que l'excursion à travers le champ des étoiles. Mais, sur le plan humain, les indications satiriques sont toujours de bonne qualité, et vraisemblables. Personnellement, je préfère ce ton à celui du *Dictateur* que j'ai vu récemment, parce qu'il est bon enfant et éloigné de toute prétention. Il y a aussi de très bons gags : le repas du chien et de la souris, qui ne mangent que quand ils entendent une sonnette ; la disparition de la pesanteur, quand le spoutnik échappe à l'attraction terrestre et la plupart des effets tirés de la 4 chevaux.

Tout n'appartient pas à la même verve et certains passages sont plus faibles, en particulier l'attaque de la ferme dans laquelle Martin s'est réfugié. La présence de Darry Cowl, dont le cinéma français abuse un peu, ne suffit pas à sauver une séquence longuette, où les plaisanteries semblent plutôt faciles. Il y a d'assez nombreuses baisses de rythme. Mais la présence de Noël-Noël, toujours aussi gentil, toujours aussi plausible dans

les circonstances les plus absurdes, donne à tout le film, même dans ses ralentissements, un parfum de bonne humeur qui désarme le fusil à deux coups du méchant critique.

JEAN FAYARD

LA MUSIQUE FRANÇAISE A L'ETRANGER... ET EN FRANCE. — Dans un élégant article du *Figaro*, intitulé *L'Heure du Retour*, Gérard Bauer égrène de mélancoliques réflexions à propos des festivals auxquels il a assisté en Suisse et il déplore la place insuffisante que tenait la musique française à Lucerne ou à Montreux. Je voudrais revenir sur ce thème qui en vaut la peine, car le mal est plus grave et plus profond qu'on ne croit.

Au programme des festivals lyriques d'Europe, la place des opéras français est pratiquement égale à zéro : même chez nous, à Aix, on n'a donné en onze ans, depuis la création des festivals, que fort peu d'ouvrages français : je retrouve dans ma mémoire *Carmen*, *Platée* et *Mireille*, plus un petit Grétry, et je pense bien n'avoir rien oublié. A l'étranger rien. Ne nous indignons pas ! En effet, tandis que la musique lyrique connaissait vers 1850 un vigoureux renouveau en Allemagne avec Wagner, et en Italie avec Verdi, aucun compositeur français de la même époque ne réussissait à inscrire durablement au répertoire un nombre d'œuvres comparable [1]. De même on chercherait vainement en France autour de 1910 un musicien de théâtre de l'envergure et de la fécondité de Richard Strauss. Que cela soit dû, dans une large mesure, à une cause matérielle, l'inorganisation du théâtre lyrique chez nous, c'est probable, mais nous n'avons à nous occuper ici que des résultats et nous ne pouvons pas récriminer contre l'absence au programme des festivals étrangers d'ouvrages comme *Pénélope* ou *Ariane et Barbe-Bleue*, quand nous n'avons pas su les maintenir sur l'affiche des scènes parisiennes.

Mais les données du problème sont un peu différentes quand il s'agit de musique symphonique et de musique de chambre. Depuis César Franck jusqu'aux environs de 1920, l'école française a été dans ce domaine la première du monde et si, depuis la fin de la première guerre mondiale, l'école viennoise a pris la tête de la recherche originale, le flux créateur ne s'est point tari chez nous. Nous ne parlerons ici que de la musique symphonique où la statistique est plus facile. Que voyons-nous dans les programmes des grands orchestres ?

La musique française est réduite à la portion congrue. Je regardais cet été le programme de la Philharmonie de Bamberg pour la saison prochaine : deux œuvres françaises en tout. J'ai sous les yeux la très curieuse

1. Deux œuvres seules sont restées de cette époque : *Faust* et *Carmen*.

statistique publiée dans le dernier numéro de la grande revue d'art de Munich *Das Schönste* (littéralement : *le plus beau*). Elle porte sur les concerts donnés par sept grands ensembles d'Europe : La Philharmonie de Berlin ; celle de Londres ; l'orchestre de la B.B.C. ; notre Société du Conservatoire ; les Concerts Lamoureux ; la Philharmonie de Prague et celle de Vienne. La liste des douze musiciens les plus joués s'établit ainsi : Beethoven (129 exécutions), Mozart (78), Brahms (63), Wagner (33), Tchaïkowsky (32), Strauss (30), Schubert (29), Haydn (28), Ravel (26), Stravinsky et Dvorak ex aequo à 25 — enfin Bach (20). Ne nous indignons pas sur les goûts d'une époque qui fait passer Tchaïkowsky avant Schubert, mais regrettons qu'un seul Français figure dans ce palmarès, dans un rang médiocre, et encore grâce à des œuvres comme le *Boléro* et la *Valse*, qu'on nous excusera sans doute de ne pas mettre au rang de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven ou de Schubert, ni même de certaines symphonies françaises, comme celle de Chausson.

Ni Berlioz, ni Franck, ni Saint-Saëns, ni Debussy, ni Fauré, ni Roussel, ni Dukas ne trouvent place sur la liste, c'est donc un siècle de musique française qui se trouve à peu près annulé pour les auditeurs européens, je devrais dire mondiaux, car le dépouillement des programmes américains ou russes donnerait à peu près le même résultat, malgré les efforts accomplis aux Etats-Unis par un Monteux ou un Munch.

Qui doit-on accuser et où faut-il chercher le remède ?

C'est ici que nos lecteurs vont peut-être éprouver quelque surprise. En effet, l'injuste ostracisme que nous déplorons, nous le constatons également dans les programmes français. Voici quelques exemples pris au hasard pendant la dernière saison dans l'utile *Guide du Concert :*

Le dimanche 27 octobre 1957, nos quatre grandes associations (Conservatoire, Colonne, Lamoureux et Pasdeloup) ne donnent sur leur quatre programmes que deux œuvres françaises (Berlioz). Le 17 novembre, deux œuvres de Ravel et de Dukas, plus une première audition. Le dimanche suivant, deux ouvrages (Ravel, Koechlin). Le 9 février 1958, *La Mer* de Debussy et la première audition d'un oratorio ; le 16, un seul morceau français (*La Rapsodie espagnole* de Ravel). Le 23 février, trois œuvres françaises (Debussy, Ravel et Messiaen). Le 23 mars, une seule (encore Ravel). Je n'ai pas le loisir de dresser une statistique complète, mais un tel travail confirmerait ce sondage et établirait à coup sûr que la proportion de la musique française exécutée chaque année à Paris ne doit pas dépasser 10 p. 100 de l'ensemble des programmes.

Cela va-t-il continuer pendant la saison prochaine ? J'ai reçu hier le programme des Concerts Lamoureux. Cette association, dont l'effort vers la perfection sous la baguette de Markevitch a été si sensible l'an dernier, réserve un peu plus de place que ses concurrentes à nos compositeurs (à peu près un cinquième), mais en dehors de Ravel et de deux ou trois musiciens vivants, elle n'annonce qu'une œuvre de Berlioz, une de Bizet,

une de Saint-Saëns et une de Roussel ; par contre, Tchaïkowsky figurera trois fois à l'affiche ! Sommes-nous à Paris ou dans quelque ville de province russe ou balkanique ? Et comment pourrions-nous nous plaindre de la place insuffisante qui est réservée à nos compositeurs à l'étranger alors que nous les traitons si mal en France ?

Et le remède ? nous demandera-t-on. On nous permettra de le formuler en deux mots, sans développements inutiles : il faut donner à nos associations symphoniques une subvention décente, mais faire dépendre cette subvention et les exonérations fiscales plus importantes qui l'accompagnent d'une proportion minima d'œuvres françaises aux programmes. Tout le reste serait discours académiques et encre gaspillée.

JEAN MISTLER

Les boiseries et ferronneries. — A la fin du siècle dernier, ou au début de ce siècle, on a bâti, dans les nouveaux quartiers, autour de l'Etoile ou dans la plaine Monceau, des hôtels particuliers. Leurs propriétaires étaient, parfois, des amateurs d'art qui aimaient le XVIIe et le XVIIIe siècles. Voulant habiter les beaux quartiers, l'idée ne leur venait pas d'acheter un hôtel dans le Marais, ou si M. Cognacq achetait l'hôtel de la Vieuville, c'était pour le démolir au moment même où il aménageait ses collections dans un immeuble neuf du boulevard des Capucines.

Mais s'ils n'achetaient pas un hôtel ancien, ils achetaient volontiers ses boiseries et ses ferronneries pour les remonter dans l'hôtel qu'ils faisaient construire. Dans un livre courageux et remarquablement documenté, *L'art décoratif dans le Vieux Paris*, qui parut en 1898, M. A. de Champeaux, qui était conservateur de la Bibliothèque de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, signalait, chaque fois qu'il en avait connaisance, en quel endroit on avait remonté les boiseries arrachées aux vieilles demeures parisiennes.

Or, ces hôtels des beaux quartiers sont à leur tour victimes de la spéculation. Il ne se passe pas de mois sans que plusieurs d'entre eux soient démolis pour être remplacés par des immeubles de huit étages, et, souvent, leurs nouveaux propriétaires ignorent que telle boiserie est ancienne, que telle rampe d'escalier vient de tel hôtel célèbre, et ces chefs-d'œuvre de notre art décoratif risquent d'aller à la démolition.

Il y a à la Maison de la Pensée Française de très belles boiseries authentiques qui proviennent du château de Conflans. Les voyant, à chaque nouvelle exposition, massacrées par d'énormes clous ou des pitons qu'on enfonçait dans les panneaux, je manifestai mon indignation à l'adminis-

trateur de cette maison qui fut très étonné, car il les considérait comme des copies.

Il existe, à l'Hôtel de Ville, un casier archéologique, mais ce casier n'a pas tenu compte de ces mutations de nos boiseries, de nos plafonds et de nos ferronneries. Et ne serait-ce pas une occasion, maintenant qu'Albert Laprade est chargé d'un plan d'aménagement du Marais, de faire réintégrer dans les hôtels d'où on les a arrachées ces boiseries et ces rampes d'escalier qui en étaient la plus belle parure ?

Cela pourrait être, pour les membres de la Commission du Vieux-Paris, l'occasion d'un vœu.

GEORGES PILLEMENT

YVES BONNEFOY. — Voici cinq ans, la presse saluait comme une révélation le premier recueil d'un jeune poète, Yves Bonnefoy, qui portait ce titre étrange : *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*. Douve était non seulement un personnage, mais une manière de notion abstraite, celle d'un mythe indéfini qu'il y avait lieu de fixer par un nom, alors que toute identité réelle lui était refusée. On n'avait pas assez parlé alors de l'influence de René Clair et surtout de Pierre-Jean Jouve sur Yves Bonnefoy. Du premier, il empruntait l'habitude d'interrompre le flux poétique par des maximes, des aphorismes, des proverbes à parfum post-surréaliste, une sorte de tendance à philosopher en cachant le sens de sa pensée lyrique ; du second il prenait une syntaxe saccadée, une torsion constante, un maniérisme qui faisait violence au rythme et au naturel du langage.

Ces influences ont disparu presque entièrement dans le recueil d'Yves Bonnefoy qui vient de paraître au Mercure de France, *Hier régnant désert*, et qui est, il ne faut pas en douter, un des livres de poèmes les plus marquants de l'année. Comment en saisir le lyrisme subtil et insaisissable, rigoureux et plein de pièges pour les facultés raisonnantes ? D'un côté, il s'impose par la musique et l'éclat des mots choisis ; d'un autre côté, il s'échappe par un mystère des concepts mis en jeu, et qui ne forment ni une réalité tangible ni un mythe précis. C'est justement dans cette dualité qu'est l'apport nouveau d'Yves Bonnefoy.

Il marque un retour conscient à l'agencement responsable des sons et des syllabes. On rencontre dans chaque poème des réminiscences romantiques et symboliques. Les déchirures de l'âme moderne, en revanche, demeurent, comme il se doit, mais elles peuvent se passer des déchirures du langage. On a bien envie de parler, à propos d'Yves Bonnefoy, *d'une maîtrise de l'incohérence interne*. Il procède par *approximations somnambules*, c'est-à-dire conscientes de leur charge de subconscient. On ne le comprend pas tout à fait, il donne à rêver, il permet au lecteur de continuer à sa guise les allusions voilées qu'il lui propose. Le principal, c'est

qu'il se meut avec une grâce toute ailée dans un univers de symboles qui ne souffrent pas d'être élucidés. Pressentiments, presciences, présences occultes : c'est là tout un appareil de mystères poétiques qui tourne sur lui-même, concret dans ses détails, réglé dans ses rouages, mais équivoque quant à sa finalité. On pourrait comparer cet art à celui des « mobiles » du sculpteur Alexander Calder : tout l'échafaudage de la construction est visible, bouge sans cesse, mais sa fonction demeure indécise, et comme dissimulée volontairement.

C'est de la poésie pointilliste et, parfois, non figurative. Elle est parmi les très rares de l'époque à refuser l'image frappante, et à se cantonner dans la variante toujours remise en question de soi-même. Quand elle se hausse au niveau d'un *cérémonial de l'absence*, elle sait être d'une singulière et splendide simplicité : contradiction fertile et comme magnétique, car si elle a une vertu majeure, c'est bien celle du magnétisme :

Ici, toujours ici. Pierres sur pierres
Ont bâti le pays dit par le souvenir.
A peine si le bruit de fruits simples qui tombent
Enfièvre encore en toi le temps qui va guérir.

ALAIN BOSQUET

LES JEUX ET LES HOMMES. — Le chroniqueur a peine à suivre, dans son travail de critique, l'activité créatrice de Roger Caillois. Après avoir exploré les mythes, le sacré, la guerre et tout récemment les rêves, il s'attaque maintenant aux jeux [1]. Si l'ensemble de ces études ne constitue pas un système, leur signification générale n'en apparaît pas moins clairement : il s'agit d'imposer à ces franges de la spontanéité humaine, qui semblent les moins disposées à s'y soumettre, le joug rigoureux de la raison. Le très grand talent de Roger Caillois se manifeste ainsi d'abord dans la convergence d'une lucidité implacable et d'une excitation intellectuelle toujours à l'affût d'un significatif qui se peint souvent aux couleurs de l'étrange, de l'aberrant ou même du merveilleux démonté.

Dans son dernier ouvrage, Caillois part, avec une feinte modestie, d'une classification des jeux. S'appuyant sur la définition qu'avait donnée du jeu un savant et fameux doyen de l'Université de Leyde, Huizinga — *une activité volontaire, accomplie dans certaines limites fixées de temps et de lieu, suivant une règle librement consentie, mais complètement impérieuse* — Caillois épuise la liste des jeux en les rangeant sous l'une ou l'autre des quatre rubriques suivantes : *alea, agôn, mimicry, ilinx.*

1. *Les Jeux et les Hommes*, Gallimard.

Ces noms délibérément savants, empruntés au latin, au grec ou à l'anglais pour éviter des associations d'idées importunes et faciles, recouvrent en vérité — de la façon la plus amusante et aussi la plus précise — des réalités très concrètes. Résumons-les d'un mot : *alea*, ce sont les jeux de hasard — dont le type est le jeu de dés ; *agôn*, les jeux de compétition — échecs ou course à pied ; *mimicry*, c'est le masque — et donc le théâtre ; et *ilinx*, le vertige — le toboggan à la foire du Trône ou les sports qui tirent leurs charmes de la griserie de la vitesse.

Entre ces quatre catégories, toutes les combinaisons sont possibles. Le lecteur, à son gré, en imaginera de nouvelles. Les jeux de cartes se situent au confluent du hasard et de la compétition : le poker plus près du hasard, le bridge plus près de la compétition ; les courses de ski combinent la compétition, le vertige et un peu de hasard ; les concours de tragédie, c'est le masque et la compétition...

Mais les ambitions de Caillois visent plus loin que ce quadrillage. Le livre porte en épigraphe : *Secundum Secundatum*, c'est-à-dire : d'après Secondat ; et, comme chacun le sait ou devrait le savoir, Charles de Secondat n'était autre que Montesquieu. Ce sont donc des préoccupations de sociologue que nourrit d'abord Caillois et à partir de ces jeux dont il a établi les catégories, c'est une véritable sociologie qu'il va développer à nos yeux.

On sait tout l'intérêt porté par la sociologie, depuis qu'elle s'est constituée comme science, aux populations dites *primitives* qui nous fournissent — et, par comparaison, sur nous-mêmes d'abord — les matériaux d'information les plus précieux. On sait aussi combien cette qualification de « primitifs » a provoqué de controverses. Par le biais de sa classification, Caillois propose un nouveau critère pour ce type de culture : il y voit la prédominance du couple ilinx-mimicry — le règne du masque et du vertige — et il propose de les ranger sous le nom générique de *sociétés à tohu-bohu*. Tout le lent travail de la civilisation aboutit alors — au niveau des institutions — à substituer au couple ilinx-mimicry — à la pantomime et à la possession — le couple agôn-alea, c'est-à-dire la chance et la compétition. Ce n'est pas essentiellement la civilisation occidentale que caractérisent ces éléments fondamentaux du jeu social — qui se traduisent par des bureaux, des carrières, des codes et des hiérarchies — mais bien toutes les sociétés de type ordonné et contrôlé, telles que les civilisations chinoise, inca ou romaine.

Bien entendu, et ce n'est pas le moindre intérêt du livre de Roger Caillois, la coupure n'est pas franche entre ces deux types de cultures — et de jeux : il existe entre eux des franges d'interférence et l'analyse par Caillois des résurgences dans le monde moderne du vertige et du simulacre constitue peut-être la partie la plus passionnante de l'ouvrage. Citons deux exemples qu'illustre un « dossier » de faits concrets réunis par l'auteur et qui témoignent respectivement de la persistance dans les sociétés modernes du simulacre et du vertige : l'identification à la vedette (du

sport et de l'écran) par le phénomène de la *délégation* qui permet à chacun de triompher de la médiocrité par personne interposée, et ces explosions paradoxales d'un vertige contagieux, qui bouleversent soudain — que ce soit à Nuremberg sous le IIIe Reich ou lors des étranges incidents de Stockholm en 1957 — les normes fondamentales de civilisations étonnées.

Telles sont, trop rapidement esquissées, quelques-unes des perspectives ouvertes par ce livre extraordinairement excitant pour l'esprit et dont l'auteur sait si bien, comme toujours, allier aux analyses les plus concrètes les desseins les plus vastes.

JEAN D'ORMESSON

LES « ULTIMA VERBA » DE MAURICE BARRÈS. — On pouvait croire qu'avec le quatorzième et dernier tome de ses *Cahiers* — paru au début de 1957 — nous étaient parvenus les *ultima verba* de Maurice Barrès. Mais l'intelligente piété de son fils Philippe nous vaut aujourd'hui un nouvel inédit, dans la ligne de cet autre posthume admirable qu'est *le Mystère en pleine lumière* (1926). Conscient de s'acheminer vers « la fin du petit poème » de sa vie et d'en avoir récité « les strophes les plus brillantes », Barrès songeait alors au génie, à l'héroïsme, à la sainteté, et aussi — faut-il l'avouer ? — « aux fleurs, aux oiseaux-mouches, aux papillons et par-dessus tout à la musique qui sort de toutes les choses ». Mû par un instinct secret, il rassemblait ses souvenirs, comme s'il avait deviné qu'il ne passerait point le seuil de l'année 1924, dialoguait avec Pascal et notait dans ses Cahiers : *Je n'aime pas les gens de génie ; j'aime le génie qu'il y a en eux... j'aime leur grandeur mystérieuse, qu'il leur arrive continuellement de contrarier.*

N'importe où hors du monde (Plon) — tel est le titre sous lequel Barrès avait souhaité publier cette série de nouvelles — assemble des écrits assez différents ; mais comme sur une table de résonance, ceux-ci vibrent au même souffle, quoique à des hauteurs de ton variées. Voici d'abord *une visite à Lourdes*, où Barrès s'efforce d'identifier une présence mystérieuse, une *force, brute et informe. Sous l'égide de l'Eglise, en communion avec les saints, et puis avec Eschyle, Shakespeare, Dante, Pascal et Goethe*, ce pèlerin du dehors se tient auprès de la grotte et voudrait savoir *comme eux employer et nommer* ce qu'il ressent. *Monsieur Bertaud, libraire* [1], profonde et vive nouvelle — peut-être le chef-d'œuvre du lot — nous donne du XVIIe siècle — sous la forme d'un dialogue entre le Père de Condren et M. Bertaud, qui s'était voué au rachat des prostituées — une image toute différente de la façade d'extrême convenance et de classicisme que nous en ont laissée Boileau et Lanson ; *Au Service du Ciel* nous introduit

1. Paru dans *La Revue de Paris* d'avril 1958.

chez les Messieurs de Saint-Sulpice. *La Musulmane courageuse*, première version (de 1895) d'*Un Jardin sur l'Oronte*, nous montre que Barrès a porté en lui le thème du *Jardin*, sa *musique de perdition*, ses images alternées de l'amour et de la possession *qu'aucune intimité ne conduit jusqu'à l'âme*, avant la rencontre d'Anna de Noailles, contrairement à ce qu'indiquèrent les Tharaud dans les contestables révélations du *Roman d'Aïssé*.

Puis viennent des écrits, inachevés ou en marge de l'œuvre, qui ouvrent autant d'aperçus sur la création chez Barrès. Nous voyons ainsi naître Bérénice (celle du premier *Jardin*), dans le compartiment de chemin de fer que Barrès partagea un jour avec une jeune femme que venait d'abandonner son gigolo. Mais Barrès, après nous avoir rapporté leur dialogue, ajoute : *L'étincelle toutefois n'enflamme que les matériaux amassés. Tout ce qu'on reçoit de grâce, on le reçoit à sa mesure. Une graine produit selon la qualité de la terre qui l'accueille... Garçons et filles éprouvent une prodigieuse indulgence réciproque et la plus vive hostilité contre les sermonneurs qui veulent les empêcher de danser en rond. Je n'ai rien fait que distribuer des rôles à ces sentiments éternels, personnifiés sous les noms de Bérénice, de Bougie-Rose et de l'Adversaire.* En lisant des récits encore en préparation comme *Emilienne* ou *Fragoletta*, on voit ce que le travail de l'écrivain ajoute à l'impression initiale ; et un récit inachevé comme *Le Frein couvert d'écume* nous reporte curieusement au temps de *L'Ennemi des Lois*.

On relèvera enfin l'important inédit dans lequel, avec autant de justesse que d'esprit, Maurice Barrès présente sa défense contre une jeune critique catholique qui, de José Germain à Robert Vallery-Radot, décida, au nom de la morale et du néothomisme, que *Le Jardin sur l'Oronte* était un mauvais livre. Une lettre d'Henri Massis, citée en appendice, met un point final à cette « sotte querelle ».

N'importe où hors du monde apporte sur l'art, sur l'éthique, et aussi sur la « mystique » de Maurice Barrès, des lumières qui justifiaient amplement la publication de ce recueil.

PIERRE DE BOISDEFFRE

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LES MISÉRABLES

de Victor Hugo

présentés par Marius-François Guyard

(Classiques Garnier, 2 volumes)

On ne saurait trop louer la patience, l'intelligence, le goût avec lesquels M.-F. Guyard a établi cette excellente édition classique des *Misérables*. En deux volumes bien imprimés et facilement maniables (malgré leurs quelque dix-neuf cents pages), voici, à la portée du public, un texte parfaitement au point du grand roman de Victor Hugo, sous l'éclairage d'une introduction brève et substantielle, de notes toujours utiles, et avec des variantes d'un incontestable intérêt psychologique et historique. On sait en effet que Hugo, qui portait l'intention et en partie le sujet de son ouvrage au moins depuis 1828, l'a écrit en deux périodes. Du 17 novembre 1845 au 21 février 1848, une première rédaction, qui était encore sous le titre des *Misères*, comportait les trois premières parties et les quatorze premiers chapitres de la quatrième.

Douze ans plus tard, à Guernesey, Hugo passe huit mois de l'année 1860 à relire, à retoucher, à étendre surtout cette rédaction primitive; puis, entre le 1er janvier 1861 et le 14 juin 1862, il achève la quatrième partie, écrit la cinquième, corrige les épreuves et le livre paraît alors en Belgique. L'intérêt de cet examen des dates est de montrer que *Les Misérables*, cette somme des idées politiques, sociales, philosophiques et religieuses de Victor Hugo, ont été commencés par le comte Hugo, pair de France, grand bourgeois ami de Louis-Philippe et de la Cour, et achevés par le proscrit volontaire de Hauteville-House, prophète de la démocratie, ami de Pierre Leroux, chantre du progrès social sinon socialiste.

D'où l'intérêt des variantes, pour toute la partie de l'ouvrage — la plus étendue — écrite entre 1845 et 1848 et corrigée en 1860. Déjà Gustave Simon avait donné en 1927 une édition des *Misères*, qui groupait la publication du manuscrit de 1845-1848 avant les retouches et une version arbitrairement abrégée de la fin du roman, écrite en 1861. M. F. Guyard nous rend le service d'établir les variantes entre le texte des *Misères* et celui des *Misérables;* service qui eût été encore plus grand s'il eût pu se référer, pour les *Misères*, non pas au texte de Gustave Simon, qu'il ne croit pas absolument fidèle, mais au manuscrit même.

Comme on peut s'y attendre, le passage du texte des *Misères* à celui des *Misérables* accuse l'évolution de la pensée de l'auteur vers la gauche anticléricale, antibourgeoise, antiroyaliste. Cependant, le républicain de 1860 parle encore de Louis-Philippe avec sympathie, et le pair de France était déjà sensibilisé au scandale de la misère et curieux de l'âme du peuple.

P.-HENRI SIMON

LA LAMPE DE SALA

par Gabriel Germain *(Plon)*

Ce roman doit être signalé aux lecteurs curieux de substance et d'audace. Son défaut est son excès de richesses, ou plutôt une insuffisante réussite de l'auteur à les ordonner. Trois romans, en effet, se croisent dans un seul : l'idylle sentimentale d'un jeune universitaire, Michel, et d'une jeune bourgeoise, Françoise — lui, très compliqué, intellectuel inquiet et mystique; elle, âme droite et simple, mais exigeante et fière, et leur duo, toujours difficile, doit finir par l'échec — le commentaire intelligent d'une expérience intellectuelle et sociale : l'action est au Maroc, et Michel rencontre et débat passionnément les problèmes posés par la confrontation des races, des religions, des cultures; enfin, un conte fantastique, traité dans le mode de l'érudition : Michel possède une lampe d'argile, découverte dans les ruines de Sala, et cette lampe, serrée sur sa poitrine, lui révèle sa vie antérieure, quand il était le jeune officier romain Marcellus, en garnison sur la terre d'Afrique au premier siècle après Jésus-Christ.

De ces troits récits tressés ensemble, le roman sentimental, traité sur un ton de haute courtoisie et de délicatesse un peu froide, a plus d'élégance que de sève. Le roman social, où l'on sent que l'auteur engage une expérience personnelle, conduite par une intelligence aiguë, anxieuse et loyale, est à mon avis le plus intéressant. Quant au conte érudit, enveloppé de magie avec un attrait d'ésoté-

risme et de mysticisme oriental, il a de l'originalité et de la couleur et il eût enchanté René Guénon ou René Daumal; mais la difficulté technique était de le rendre admissible et convaincant dans un cadre de réalisme psychologique et sociologique qui parfois l'écrase et parfois en semble faussé. Les pages où Gabriel Germain réussit à trouver l'unité de ton sont d'une excellente étoffe romanesque.

PIERRE-HENRI SIMON

MANUSCRIT TROUVÉ A SARAGOSSE

Texte établi et présenté par Roger CAILLOIS *(Gallimard)*

Le chasseur de fantastique qu'est Roger Caillois a capturé l'oiseau rare : un manuscrit étrange que le comte Jean Potocki, archéologue, aéronaute, chef de missions scientifiques en Asie, écrivit en français, imprima clandestinement à Saint-Pétersbourg en 1805, sur ses propres presses.

Influence de Cazotte ? Sont-ce des démons femelles ces deux sœurs, ces princesses musulmanes, l'une grande et éblouissante, l'autre touchante et timide, qui conjuguent leurs charmes et s'adjoignent parfois une mère aussi séduisante qu'elles ? Une relique de la vraie croix les met mal à l'aise et le jeune cavalier qu'elles ont enchanté se réveille sous un gibet entre deux cadavres.

Un ermite, un cabbaliste, le bandit Zoto, Hervas qui consacre 45 000 heures aux cent volumes de son œuvre pour les voir dévorés par des rats friands de colle fraîche, autant de personnages étranges qui animent les treize journées composant ce livre. Elles plairont à ceux qui goûtent à la fois le lyrisme noir des romantiques et l'ironie du XVIIIe siècle.

CLAUDINE DECOURCELLE

LE DÉSERT ET SA SPLENDEUR

par Michel SAVE *(Éd. du Seuil)*

Au royaume des borgnes, les aveugles sont rois; l'Histoire romancée est plus vraie que l'Histoire; écrire mal, c'est écrire bien; le sens de la vie est de n'avoir pas de sens : ces sophismes conventionnels, ces paradoxes poussiéreux inspirent *Le désert et sa splendeur*, médiocre fruit de la littérature de l'absurde.

« Michel Save. Vingt-cinq ans. Renvoyé d'un grand nombre d'établissements scolaires de toutes sortes, pour fugues réitérées, mauvais esprit, indiscipline, paresse et insuffisance intellectuelle. » Si un brevet de cancre est la marque du talent, que n'est-il assassin ? Il aurait du génie. Pourquoi un roman sur la guerre d'Algérie, comme il se doit, terre d'asile des massacres ? Si l'auteur parle en témoin, qu'il écrive un témoignage ou rien. Pourquoi ce héros, le « vicomte Alain d'Hermecourt, dernier du nom, aristocrate déchu et titillant du monocle », amant, soldat, héros malgré lui, vite reconduit par le tir d'un fellagha, critique littéraire à ses heures, au néant dont il n'aurait jamais dû sortir ? Pourquoi ces phrases hachées, ces mots qui détonnent comme des balles perdues, cette agonie de deux cents pages où le héros raconte sa vie en style télégraphique : « On n'entend rien. Rien. Nulle part. Nulle part. » L'art ne naît pas de l'inarticulé. Pourquoi enfin dédier « to the unhappy few » la « défaite interminable de (sa) vie » ? Le lecteur se lasse de ces voyages en Absurdie, et réfute le peintre de ce monde absurde, en n'étant pas assez absurde pour s'y intéresser.

Lorsqu'il ne force pas son talent, Michel Save nous présente avec esprit Lola, fille publique, gagnée à la prudence bourgeoise à force d'avoir « vu la vie », l'adjudant corse Bergamini, terreur des recrues, épouvante des gradés; le « riche sénateur », anarchiste à vingt ans, puis victime des chantages de terroristes et contre-terroristes, se résignant à tout, « la mort dans l'âme », mais se résignant car « il vit en société ». Michel Save est un observateur lucide et fin. Pourquoi préfère-t-il suivre les chemins battus de l'absurde ? Pense-t-il réussir en inscrivant triomphalement son nom au palmarès des ratés ? On finirait par le prendre au mot.

S. LOSTE

AUTRICHE

par Jean MISTLER *(Hachette)*

Cet album de photographies qui évoque la luxueuse floraison des monuments d'Innsbruck au milieu de ses montagnes, les grands décors de la cité salzbourgeoise, les belles abbayes de Melk, Lambach et Saint-Florian, les

églises de Vienne, les châteaux impériaux et, prodiguées sur tant de gracieux monuments, les capricieuses inventions du style baroque, atteste la richesse architecturale de l'Autriche, le charme de ses paysages et rend sensible la *gemütlicheit* qui survit encore dans ces provinces soumises à tant d'épreuves. Dans sa préface, Jean Mistler analyse avec lucidité les traits essentiels du pays et de l'esprit autrichiens.

M. T.

GRAHAM GREENE

par Victor de PANGE *(Éditions Universitires)*

UN petit livre très complet sur la vie et l'œuvre du grand romancier britannique. « Dans Greene, dit M. François Mauriac dans une intéressante préface, c'est le chrétien, c'est le catholique qui me touche, non le technicien pourtant admirable d'un art que j'ai moi-même pratiqué. Cette atmosphère de police et de crime, ces bas-fonds où une faune s'entre-dévore, où le gibier est traqué, mais où chacun à son tour devient chasseur, tout ce qui constitue le monde greenien ne correspond pas pour moi à une réalité observée : c'est une transposition cinématographique de la vie qui me toucherait peu si elle n'était en prise directe avec l'éternité. Ce que je trouve d'authentique dans les romans de Greene, c'est la Grâce. »

Les chapitres sur *les Hors-la-loi* et *la Communion des Pécheurs* dans l'œuvre de Greene m'ont paru remarquables. Ils justifient le mot de Daniel-Rops : « Ce coup d'essai est un coup de maître ».

PIERRE DE BOISDEFFRE.

NOTES INTER-ARTICLES

Caton le Dévorant, d'Yves SANDRE, p. 12. — *J'ai vu vivre le Japon*, par MICHEL-DROIT, p. 23. — *La pensée de Mozart*, par Jean-Victor HOCQUARD, p. 64. — *L'autre Afrique*, par John GUNTHER, p. 93. — *Notre-Dame de Reims*, photographies de Maurice PORRET, p. 122. — *Souvenirs diplomatiques Rome-Quirinal*, par François-Charles ROUX, p. 135. — *Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, par L.-J.-M. GROS, p. 135. — *Opération Survie*, par le Médecin principal AURY, p. 139.

CHAIX-PARIS. — 2602-J 65-9-59.

Fondateur d'Empire, héros de tragédie,

HERODE
LE GRAND
ET SON ÉPOQUE

par Stewart PEROWNE

HACHETTE

denoël

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Constantin Amariu
LE PAUVRE D'ESPRIT

Albert Aycard
RUTH ET SIMPLICE

Roger Boussinot
LE TREIZIÈME CAPRICE

Michel Breitman
UNE LETTRE

Michel Desbruères
LES CAMPAGNES DE L'OUEST

Anne Green
LE VESTIAIRE DES ANGES

Marcel Haedrich
DRAME DANS UN MIROIR

Jean Paulhac
LES SENTIERS OBLIQUES

Bertrand Poirot-Delpech
LE GRAND DADAIS

René Rembauville
LE PRINTEMPS DES AUTRES

Boris Schreiber
LES HEURES QUI RESTENT

denoël

7 romans pour les prix :

MONGO BETI
LE ROI MIRACULÉ

JACQUES COUSSEAU
LE VIEUX POCCO

JEAN-MARC MONTGUERRÈ
LES ÉLÈVES

FRÉDÉRIC O'BRADY
ROMARIN POUR LE SOUVENIR

ROBERT PASCAL
LES BELLES D'ACIER

ROGER RABINIAUX
IMPOSSIBLE D'ÊTRE ABJECT

ALAIN DE WERDEL
SIX JOURS A PARIS

CORRÉA
BUCHET/CHASTEL

Des critiques posent la question

ce LIVRE EXTRAORDINAIRE,
ce ROMAN FRÉNÉTIQUE,
***serait-il* " LE LIVRE DU SIÈCLE "?**

JE JURE DE M'ÉBLOUIR

par ÉVELINE MAHYÈRE

« Ce livre extraordinaire... l'œuvre la plus passionnée qui soit. »
JEANNE ALBERT-HESSE (Paris-Journal).

« La lucide analyse d'Eveline Mahyère est d'une intensité, d'une honnêteté, d'un courage déchirants. » **DOMINIQUE AURY (N.N.R.F.).**

« A quoi bon évoquer Rimbaud, Françoise Sagan ?... Voici un roman, plus roman que beaucoup d'autres qui s'en arrogent le nom, mais tout bruissant d'une autobiographie tragique. »
LE BRETON-GRANDMAISON (Combat).

« Un roman frénétique. Tout le mal du siècle y est exprimé avec une violence extrême. »
ROGER GRENIER (France-Soir).

« Eveline Mahyère est digne de partager la gloire des plus talentueux démons. »
GASTON PICARD (Les Nouvelles Littéraires).

« Le témoignage le plus forcené de la jeunesse contemporaine. » **(Arts.)**

« On peut ricaner à la lecture des romans de Françoise Sagan, le rire se fige en refermant « Je jure de m'éblouir ». Ce roman poignant aux mérites littéraires indiscutables, où tout est profondeur et passion, où toute la violence de la rage de vivre explose... »
ANDRE BRISSAUD (Carrefour).

« Le drame d'Eveline Mahyère est exemplaire, son livre donne le ton d'une certaine qualité de désespoir, caractéristique de l'époque actuelle. »
JEAN VUILLEUMIER (La Gazette de Genève).

« Ce beau et grave roman n'est pas de la littérature au sens avili du mot. »
CLAUDE MAURIAC (Le Figaro).

« Une œuvre d'une intensité, à certains instants, prodigieuse, un livre affreux, mais résonnant d'une passion et d'une angoisse dont l'impureté même ne saura voiler la sincérité poignante. » **ALAIN PALANTE (La France Catholique).**

« La plus grande erreur serait de croire que ce qui est en question est une banale histoire de lesbiennes. Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus étrange ou, si l'on veut, de beaucoup plus pur, de plus grand. » **JEAN BLANZAT (Le Figaro Littéraire).**

« Ce livre vous remue en profondeur... Serait-ce une manière de livre du siècle ? »
AUGUSTE PAILLARD (Les Nouveaux Jours).

« Il est difficile de ne pas se sentir la gorge serrée. » **JEAN MISTLER (L'Aurore).**

« De tous les livres écrits ces dernières années par des jeunes filles, il n'en est pas un qui soit aussi furieusement vivant. » **KLEBER HAEDENS (Paris-Presse).**

« Comme on est loin des romans baclés des jeunes gens pressés d'être célèbres. Eveline Mahyère est inscrite dans le temps et son livre est hors du temps... Il n'y a pas dans ce livre que de l'amour. Il y a aussi une lucidité terrible, une volonté de destruction absolue. »
MONIQUE LANGE (L'Express).

« Le récit d'un amour-passion, avec ce qui convient de cris, de fureur, de démesure, de vivacité brûlante, avec, en un mot, ce qui convient d'inconvenance. »
CLAUDE ROY (Libération).

« Une importante réussite ; qui atteste la démoniaque et simple maîtrise de son auteur. »
ALBERT-MARIE SCHMIDT (Réforme).

« Un étonnant don de vie anime ces pages d'une jeune fille décidée à mourir. »
GERARD D'HOUVILLE (La Revue).

« Ce « roman-suicide » d'un Rimbaud femelle devrait pour nous, pour cette société indifférente, être un avertissement. La confession d'une génération, peut-être ? »
R. WINTZER (Témoignage Chrétien).

BUCHET/CHASTEL CORRÉA

Roger LANGERON

MADAME ROYALE

LA FILLE DE MARIE-ANTOINETTE

"L'Antigone de la Monarchie"

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et matières premières

Des études complètes ou des notes sur les grandes affaires françaises et étrangères : Kléber-Colombes. — Stenay et Pouilly. — Duc Lamothe Ledru et Cie. — Métaux et Alliages blancs. — Industrielle et Commerciale des tubes. — Poliet et Chausson. — Chaudronnerie industrielle de Bezons. — L'Aliment essentiel (Ch. Heudebert). — Compagnie d'Investissement et de Placement. — L'Activité de l'Assurance française en 1957. — Union financière pour l'Équipement et l'Industrie.

ABONNEMENTS : 6 mois : 7.000 fr.

Spécimen et documentation gratuits sur demande

à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS

Voici 50 ans, le 6 Octobre 1908
débutait l'action de la magistrale
chronique sociale et romanesque du demi-siècle
"LES HOMMES DE BONNE VOLONTE"
de Jules ROMAINS de l'Académie Française.
L'anniversaire de cet événement littéraire
sera marqué par la réalisation originale
de 190 collections, hors commerce,
de ces 27 volumes reliés, sur beau papier.

27 Volumes imprimés sur Velin des Vosges
strictement numérotés de 1 à 190.
Reliés en fine toile gris bleuté
Lettres gravées en or 24 carats
(dessinées spécialement pour l'édition)
détachant sur l'ensemble des dos
le nom de l'auteur et le titre de l'œuvre.

Les 27 volumes 29.500 Frs

Vignette originale en creux
sur le plat des volumes
portant le titre de chaque tome
Sous jaquette rhodoïd.

Il est prévu un droit de
réservation de 10.000 Frs,
et le paiement du solde
à l'avis d'envoi, soit 19.500 Frs
Règlement par chèque postal
C.C.P. PARIS 13.866-47
Chèque bancaire, mandat.

offre exceptionnelle

Veuillez m'envoyer, sans engagement,
un **luxueux volume relié**
au modèle des 27 volumes :
A. CUISENIER : Jules Romains et Les Hommes de Bonne Volonté
que je recevrai franco contre **400 Frs**
(Ci-joint en timbres, chèque postal,
chèque bancaire ou mandat)
Son prix broché de 475 Frs
me sera prouvé par le catalogue
et la documentation jointe.

C'est une réalisation exclusive de
J. DELACOUR, Libraire Diplômé
Directeur-Fondateur du
CLUB DE SELECTION DU LIVRE FRANÇAIS
97, Boulevard du Montparnasse, PARIS VIe

Réception en nos bureaux
sur rendez-vous : LITtré 48-24

COLLECTION
"LA TOUR SAINT-JACQUES"

Margaret Murray
LE DIEU DES SORCIÈRES
Le secret de la sorcellerie hier et aujourd'hui

Robert Amadou
LES GRANDS MÉDIUMS
Ectoplasmes, fantômes, lévitations : mystères et mystifications

Roland Villeneuve
GILLES DE RAIS
Qui était Gilles de Rais?

Claude Hau
LE MESSIE DE L'AN XIII
Les Jansénistes convulsionnaires de Fareins

Pierre Ponsoye
L'ISLAM ET LE GRAAL
Orient et Occident au Moyen Age

Dingwall, Goldney, Hall
LE PRESBYTÈRE HANTÉ DE BORLEY
Toute la vérité sur « la maison la plus hantée d'Angleterre »

DENOËL

LES ANNALES

Sommaire d'Octobre

RENÉ FLORIOT
Trois erreurs judiciaires.

RAYMOND LAS VERGNAS
Joseph Conrad, romancier de l'exil.

SABINE SICAUD
Poèmes.

MARCEL BRION
Capitales de la Musique : New York en 1930.

RENÉ LALOU
Roger Martin du Gard.

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

Lisez dans
DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES
SEPTEMBRE-OCTOBRE 1958

APRÈS DEUX ANS DE BUNDESWEHR
par Heinz Stückmann

MAX PLANCK
L'HOMME ET L'UNIVERS

ALLEMAGNE DE L'EST
Réfugiés 1958.
Le niveau de vie augmente.

JUGEMENTS SUR LA FRANCE

Le numéro : 240 F (franco de port)
Étranger : 270 F.
Abonnement d'un an : France : 1.200 F.
Étranger : 1.350 F.

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9^e
Tél. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française

SITUATION DE LA TERRE

LA VARENDE

M. le DUC
roman

GUIDO PIOVENE

VOYAGE EN ITALIE
Traduit de l'italien par CLAUDE PONCET

COLLECTION "LES GRANDES BIOGRAPHIES"

GÉRARD-NOËL LAMEYRE

HAUSSMANN
"PRÉFET DE PARIS"

COLLECTION "OBJECTIVEMENT"
dirigée par ROBERT REY

CLAUDE YVEL
Texte d'ANDRÉ THÉRIVE

HENRI CADIOU
Texte de MAXIMILIEN GAUTHIER

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

GRANDS SUCCÈS

NEVIL SHUTE

Sur la plage

roman

24e édition

« J'ose souhaiter que des millions de gens le lisent et le fassent lire autour d'eux. »

LA GAZETTE DE LAUSANNE.

JOHN BRAINE

Une pièce au soleil

roman

« Ce livre possède une vigueur dont la littérature anglaise d'aujourd'hui n'est guère prodigue. Ses personnages sont de chair et d'os, traités en pleine pâte. On est emporté, convaincu. Le talent de John Braine est indiscutable. »

MAX-POL FOUCHET *(Carrefour)*.

NOUVEAUTÉ

ROBERT STANDISH

Au tigre aveugle

Un auteur qui compte parmi les plus grands romanciers cosmopolites.